LE CARDINAL

DE RICHELIEU.

Les grandes occasions font les grands hommes, et la Providence semble dispenser le génie selon la mesure des évènemens. Un peuple touche-t-il à l'une de ces crises préparées par les siècles pour ouvrir devant lui des destinées nouvelles, de puissans instrumens ne lui font pas faute dans ses transformations laborieuses, et les hommes se rencontrent à la hauteur des choses. S'agit-il, au contraire, de suivre le courant d'une situation invariable et tracée, d'épuiser une idée qui a perdu sa sève, les ambitions se font petites, comme le but auquel elles aspirent, et les acteurs se nivellent naturellement à leur rôle. A la vue de cet affaissement général, l'on accuse la stérilité de la nature, lorsqu'il faudrait plutôt rendre hommage à la loi d'harmonie qui maintient l'équilibre entre les faits et les idées, et qui, en accordant à chaque époque ce qui lui est nécessaire, ne lui départit que ce qu'elle peut supporter.

Lorsque la France renversa ses vieilles institutions, pour dessiner le plan d'un nouvel édifice, la voix de Mirabeau fut assez forte pour faire crouler ces ruines et pour en dominer un instant le bruit.

Quand la révolution eut besoin de s'épandre au dehors par la victoire, et de se régler au dedans par le pouvoir, elle s'incarna dans Napoléon; après ce grand effort sur elle-même et sur le monde, elle entra dans un repos plus agité que fécond. En remontant le cours des âges, l'histoire est jalonnée par ces hommes qui portent au front le signe indélébile de l'œuvre sociale accomplie par eux. Charlemagne constitua la chrétienté par l'empire, sa plus haute expression humaine. Philippe-Auguste délimita la France, Duguesclin et Jeanne d'Arc en ont assis la nationalité par une lutte populaire avec l'étranger. Louis XI a fondé le système politique de la monarchie au sein de l'Europe moderne; François I[er] appliqua ce système avec plus d'héroïsme que d'intelligence; Henri IV l'entrevit à travers les orages de son règne; enfin Richelieu vint, qui le premier l'embrassa d'un coup d'œil net et ferme, et eut à la fois assez de sagacité pour le comprendre dans ses plus minutieux détails, assez de puissance pour le faire triompher jusque dans la génération qui l'a suivi.

L'œuvre de ce ministre embrasse en même temps la France et l'Europe, car il prépara l'une au traité de Westphalie, l'autre au règne de Louis XIV. En Europe, il substitua le mécanisme de l'équilibre à la grande unité qu'avait brisée la réforme, et, par l'habile balancement des intérêts, il parvint à combler en partie le vide immense que laisse au cœur des peuples l'idée du droit lorsqu'elle se retire. En France, il acheva l'aristocratie princière, comme la révolution de 89 en finit avec la noblesse de cour. Entre une féodalité renaissante sous des formes nouvelles, et le protestantisme passant à l'état de parti politique, il fit grandir la royauté, et rejeta violemment dans la monarchie absolue une société qui, jusqu'à lui, oscillait, tiraillée par les forces les plus contraires. Tandis que d'un côté la réforme, échauffée au souffle ardent de la Hollande et de Genève, essayait d'attirer vers le fédéralisme républicain la France affaiblie par ses dissensions; pendant que, de l'autre, le cabinet espagnol s'efforçait de ranimer, sous l'influence de l'Escurial, les cendres à peine éteintes de la ligue, Richelieu entreprit d'élever, dans l'indépendance de sa force et l'originalité de son génie, l'édifice de la monarchie française au-dessus des bûchers de l'inquisition et de l'échafaud puritain qui se préparait déjà dans White-Hall.

Depuis le XVI[e] siècle, la France cessait d'être elle-même, et son caractère propre tendait à s'altérer dans son gouvernement comme dans ses mœurs. Dominée tour à tour par l'Italie et par l'Espagne,

par la corruption politique de l'une et par le fastueux éclat de l'autre, sa cour avait reçu l'empreinte profonde des maximes et des habitudes florentines; de son côté, le gros de la nation s'était accoutumé à recevoir l'impulsion étrangère dans toutes les circonstances décisives; l'on voyait, depuis plus d'un demi-siècle, les uns porter leurs regards au-delà des Pyrénées, dans l'espérance de voir se reconstituer, sous l'influence austro-espagnole, la vieille unité de l'Europe catholique; les autres attendre d'au-delà de la Manche et de la Meuse le triomphe du *règne de Christ* et la régénération du monde.

S'élever hardiment au-dessus de la double puissance morale qui dominait alors l'Europe, rompre avec l'empire et avec l'Espagne en même temps qu'on écrasait le protestantisme à l'intérieur, déplacer toute la politique consacrée depuis Charles-Quint pour faire de la France le centre des grandes affaires européennes; préparer enfin une littérature qui, par ses grands côtés comme par ses défauts, fût en parfaite harmonie avec la sévère discipline monarchique imposée à la société, c'est là peut-être l'entreprise la plus hardie à laquelle se soit jamais voué un homme d'état.

Pour avoir l'exacte mesure du génie de son auteur, il ne faudrait pas apprécier une telle tentative en elle-même, et juger le fait comme on ferait une théorie. La monarchie française telle que Richelieu l'a comprise et telle que Louis XIV l'a réalisée est assurément une forme politique plus éclatante que durable, et l'on peut trouver qu'en brisant toutes les forces pour triompher de toutes les résistances, on a manqué de prévoyance autant que de modération. Cependant, lorsqu'on se place en présence des faits que Richelieu domina dans leur ensemble, mais qui le dominèrent à leur tour dans les détails de ses actes et de sa vie, il est difficile de ne pas reconnaître que le ministre de Louis XIII était placé dans l'alternative de tout faucher devant lui, ou de continuer sans gloire pour lui-même et sans profit pour la France le règne impuissant des Concini et des Luynes. Les moyens termes sont le plus souvent les meilleurs, mais il est des temps où ils sont aussi les plus impraticables. Si les hommes d'état les plus éminens ne poursuivent guère deux pensées à la fois dans le cours de leur vie politique, c'est que les circonstances permettent rarement de tempérer l'une par l'autre. La lutte de chaque jour provoque celle du lendemain, et les résistances qu'on rencontre contraignent à dépasser le but lorsqu'on n'aspirait qu'à l'atteindre.

En étudiant la vie et le ministère de Richelieu, nous verrons que

cette excuse ne manque ni à ses torts, ni à ses violences : en jetant un coup d'œil sur les temps qui l'avaient précédé, nous nous assurerons aussi que la pensée d'unité absolue à laquelle il dévoua sa vie était la seule qui pût alors arracher la France aux mesquines ambitions qui menaçaient son intégrité, troublaient son repos et arrêtaient son essor. Pressé entre des intérêts également intraitables, Richelieu ne pouvait opérer ni une conciliation ni une transaction, et semblait prédestiné à un rôle de révolution et de dictature. Il l'accepta, non pas comme on aurait pu faire avec une fermeté résignée, mais avec une satisfaction intime, parce qu'il était de la famille de ces hommes redoutables chez lesquels le cœur ne vient jamais déranger les calculs de l'esprit, et qui sont pour les nations des fléaux impitoyables, lorsque la Providence ne leur a pas accidentellement départi une rigoureuse mission de salut.

On ne comprend les temps du cardinal que par ceux de la régence, car ce sont les misères des uns qui font la grandeur et la justification des autres. Pour peu qu'on étudie avec quelque attention cette époque si inquiète et si troublée, on doit rester convaincu que la France ne pouvait se maintenir dans la situation incertaine et violente où elle était placée depuis la réforme, et qu'un changement dans sa constitution intérieure était devenu inévitable. Si la royauté ne s'était jetée en travers d'un mouvement de dissolution rapide pour le dominer à son profit, il fallait, ou que le protestantisme triomphât dans ses conséquences politiques en brisant l'unité nationale, ou qu'une féodalité nouvelle se reconstituât au profit des princes du sang et des grands du royaume qui dominaient l'état et le rançonnaient alors sans résistance comme sans pudeur. Henri IV n'est un si grand roi que parce qu'il a suspendu pour quelques années le cours d'une crise nécessaire, et contenu par une habileté consommée les factions toutes prêtes à reprendre non plus une lutte de doctrines, mais une lutte de grossiers intérêts. Sa clémence et sa loyauté calculées lui facilitèrent cette tâche laborieuse, qui n'était possible que pour un prince dont les antécédens offraient des gages à tous les partis, des garanties aux intérêts les plus opposés. Combien d'inquiétudes et d'angoisses ne déchiraient pas l'ame du Béarnais lorsque, vieilli et lassé, il méditait, dans sa solitude de Fontainebleau, sur les destinées de ce royaume si divisé contre lui-même, et dans lequel le nom de Philippe d'Espagne ou d'Élisabeth d'Angleterre était, par un grand nombre, plus respecté que le sien!

Quelle tristesse continue dans sa correspondance et dans sa vie, lorsqu'il arrête ses regards sur cette royale enfance à laquelle il va bientôt manquer, et qu'il prévoit les luttes des grands de sa cour contre ce trône qu'il n'occupera plus! C'est dans la divination et dans l'astrologie judiciaire que sa grande ame, atteinte par les faiblesses de son temps, se réfugie pour échapper aux mauvais présages et aux sinistres pressentimens, pour se délivrer de soupçons qui ne s'arrêtent pas même devant la fidélité du duc de Sully (1). Que feront Soissons et Condé, Guise et Mayenne, Lesdiguières et Bouillon, Rohan et Soubise? Que feront ces gouverneurs insaisissables dans leurs provinces, où plusieurs entretiennent des relations connues avec la Savoie et l'Espagne? Que décideront dans leurs synodes et leurs assemblées provinciales ces farouches prédicans et ces rudes huguenots de Nîmes et de La Rochelle? quel usage feront-ils des canons dressés sur leurs remparts et des garnisons entretenues à leur solde? Enfin entre la féodalité princière et une royauté sans prestige, de quel côté ira la noblesse, lorsque le vieux chef au panache blanc aura cessé de la rallier? La France entière se posa ces redoutables problèmes sitôt que le poignard de Ravaillac eut arrêté le cours de la noble vie si long-temps menacée. Chacun comprit que tout était remis en question, et que l'abîme des révolutions était rouvert.

Jamais cri — *le roi est mort* — ne suscita par tout le royaume une plus vive émotion. Ce fut sous l'influence de cette appréhension universelle que le parlement de Paris, stimulé par les menaces et par l'épée du duc d'Épernon, proclama cette régence maternelle qui devait être bientôt si violemment contestée. A l'annonce du régicide, Sully lui-même s'était confiné dans la Bastille pour voir venir les évènemens; les villes de sûreté avaient levé les herses de leurs ponts-levis, et les gouverneurs des provinces, hésitant entre la reine-mère et les princes du sang, attendirent sans se prononcer l'issue d'une crise d'où dépendaient le maintien et l'accroissement de leur fortune. Cependant, par un heureux hasard, les princes en mesure de disputer la régence à Marie de Médicis étaient absens lors de la catastrophe : ils apprirent en même temps la mort du roi et la détermination hardie dont elle avait été suivie. Les vieux ministres d'Henri IV, Sully, Sillery, Villeroi et Jeannin, conseillèrent à la reine de verser l'or à pleines mains, et d'en appeler aux cupidités

(1) *Mémoires de Sully*, liv. XXVII.

pour amortir les ambitions, procédé presque toujours infaillible dans les temps de faction, parce que ceux-ci corrompent encore plus qu'ils n'exaltent.

Le comte de Soissons renonça le premier à ses prétentions pour une somme immense reçue comptant, avec l'engagement d'une pension de 50,000 écus, ayant soin de se réserver le gouvernement de Normandie pour lui-même, et la survivance du gouvernement du Dauphiné pour son fils. Le prince de Condé ne voulut pas manquer une aussi belle occasion de rétablir ses affaires et de payer ses créanciers. En apprenant ce que sa condescendance avait rapporté au comte de Soissons, il n'hésita pas à s'assurer par une vague adhésion une large part dans les pistoles accumulées aux caves de la Bastille par les soins du surintendant Sully. Renonçant donc pour le moment à contester en droit la régence, sous la condition qu'il serait considéré comme le chef effectif du gouvernement, le premier prince du sang obtint pour prix de cette habile temporisation 200,000 livres de pension, la propriété du bel hôtel de Gondi à Paris et du comté de Clermont, avec force gratifications pour ses créatures. Il fallait, en effet, beaucoup d'argent à ce prince; car ne l'avait-on pas vu, pour intimider la régente et obtenir de meilleures conditions, faire une entrée menaçante dans Paris, accompagné de plus de quinze cents gentilshommes de sa maison? Des pratiques analogues furent employées près de la plupart des grands seigneurs, et le relâchement général des mœurs en rendit le succès facile. Ce fut ainsi qu'en dilapidant en quelques jours les trésors accumulés pendant le cours du précédent règne, on acheta deux années d'une neutralité douteuse, et que la régence put se constituer sous le bon plaisir des princes et des grands, dont la double pensée consistait à la rançonner et à l'avilir.

Renverser le ministère du feu roi, éloigner les prudens conseillers qui gardaient encore les traditions respectées du grand règne, tel était le premier but à atteindre par les basses ambitions qui aspiraient à l'exploitation du royaume. Les mécontens y parvinrent en unissant pour quelque temps leurs intérêts à ceux du favori italien destiné à dépasser bientôt, par la profondeur de sa chute, la hauteur inespérée de sa fortune. Chasser ou tuer les membres du conseil, faire appuyer ce mouvement par un corps d'armée commandé par Lesdiguières, tel fut le premier plan délibéré entre Concini et les seigneurs qui peu après devaient faire promener dans Paris les lambeaux de son corps déchiré. Cet homme, devenu maréchal et mar-

quis d'Ancre, ne pouvait s'unir aux princes mécontens que pour assurer sa propre fortune, en se faisant une large place dans ce gouvernement pris d'assaut. Les idées de l'aventurier italien, les dédains prodigués à son origine, le séparaient de cette coalition princière, aux yeux de laquelle il ne pouvait être qu'un vil instrument. Son attachement pour la reine, unique point d'appui de sa fortune, le rendait l'ennemi naturel de la faction qui aspirait à profiter de la faiblesse de la régente pour reprendre en sous-œuvre l'édifice de la seconde race en substituant l'hérédité des gouvernemens à celle des grands fiefs. Concini appartenait à la monarchie absolue au commencement du XVIIe siècle, comme il aurait probablement appartenu à la démocratie à la fin du XVIIIe. Il était voué, pour ainsi dire, en dépit de lui-même, à cette cause de l'unité du pouvoir, dont il fut l'agent et le martyr, et représentait, à dix ans d'intervalle, la même pensée politique que Richelieu. L'un essaya sans succès comme sans gloire ce que l'autre devait accomplir avec tant d'éclat.

Le maréchal d'Ancre n'eut pas plus tôt réussi, par son association avec le duc de Bouillon et la maison de Condé, à établir sa prépondérance dans le conseil, qu'il se vit exposé en première ligne aux attaques de ses puissans alliés. Aussi s'attacha-t-il à les diviser, opposant habilement les princes de Lorraine aux princes du sang, montrant en perspective un grand gouvernement à l'un, un riche établissement à l'autre, sachant lui-même se dépouiller au besoin pour se ménager des appuis, offrant, par exemple, au prince de Condé de lui livrer Péronne, au centre de son marquisat d'Ancre, en compensation du Château-Trompette, que la reine refusait obstinément de céder au premier prince du sang. Ce refus du Château-Trompette fut un des grands évènemens de cette époque d'égoïsme et d'intrigues. Marie ne se faisait aucune illusion sur le sort qui la menaçait. En recueillant les tristes confidences du roi son époux, elle lui avait souvent entendu dire que si, durant sa lutte avec Henri III, il avait été maître du bon château de Bordeaux, il se fût fait proclamer duc de Guyenne : aussi lui répugnait-il beaucoup de donner un tel pied au chef de la faction à quelques marches des frontières d'Espagne, dans un temps où ceux de la religion réformée exerçaient une sorte de souveraineté indépendante en Languedoc, et disaient insolemment aux officiers de la couronne : *Le roi est à Paris et nous à Nîmes.*

De grandes sommes adroitement offertes et avidement acceptées calmèrent pour quelques mois l'irritation que ce refus causait à des

princes presque toujours détournés du soin de leur grandeur politique par le souci brutal de leur fortune; mais c'était là un expédient qui commençait à s'épuiser, une ressource dernière qui semblait devoir manquer bientôt à la royauté avilie. « Les présens que la reine fit aux grands, au commencement de sa régence, étourdirent bien la grosse faim de leur avarice et de leur ambition, mais elle ne fut pas pour cela éteinte. Il fallait toujours faire de même si on voulait les contenter. De continuer à leur faire des gratifications semblables à celles qu'ils avaient reçues, c'était chose impossible; l'épargne et les coffres de la Bastille étaient épuisés, et quand on l'eût pu faire, encore n'eût-il pas été suffisant, d'autant que, les dons immenses qui leur avaient été faits les ayant élevés en plus de richesses et d'honneurs qu'ils n'eussent osé se promettre, ce qui du commencement eût été le comble de ce qu'ils pouvaient désirer leur semblait maintenant petit, et ils aspiraient à choses si grandes, que l'autorité royale ne pouvait souffrir qu'on leur donnât le surcroît de puissance qu'ils demandaient. Il ne se parlait plus que de se vendre au roi le plus chèrement que l'on pouvait, et ce n'était pas de merveille; car si, à grand'peine, on peut, par tout moyen honnête, retenir la modestie et sincérité entre les hommes, comment le pourrait-on faire au milieu de l'émulation des vices, et la porte ayant été si publiquement ouverte aux corruptions, qu'il semblait qu'on fît le plus d'estime de ceux qui prostituaient leur fidélité à plus haut prix (1). »

(1) *Mémoires de Richelieu*, liv. v, année 1614. — Nous citerons toujours cet ouvrage sous le titre que lui a justement restitué M. Petitot dans sa collection. La plus faible partie de ce grand travail, antérieurement publiée sous le titre d'*Histoire de la mère et du fils*, avait été, sans nul motif plausible, attribuée à Mézerai, quoique des esprits sagaces y eussent depuis long-temps reconnu la main du cardinal de Richelieu lui-même. L'authenticité de ces Mémoires, dont l'original existe au dépôt des affaires étrangères, n'est pas contestable; l'existence en est indiquée dans l'épître au roi qui précède le *Testament politique*, et ce dernier écrit n'a été détaché du corps même de l'ouvrage, comme le constate M. de Foncemagne, l'éditeur, que par la crainte qu'éprouvait le cardinal de ne pas vivre assez long-temps pour employer les matériaux rassemblés sous ses yeux dans le but de composer une histoire générale de son ministère. Une grande partie des Mémoires, et plus particulièrement ce qui se rapporte à la carrière active de Richelieu lorsqu'il fut devenu chef du conseil, est écrit par des secrétaires sous l'œil du ministre; quelques morceaux émanés de lui-même sont évidemment intercalés. Mais la partie qui traite de la jeunesse de Richelieu, du ministère du maréchal d'Ancre et de l'exil de Marie de Médicis à Blois ne peut être sortie que de la plume même du cardinal, qui parle toujours en son propre nom, et dont la personnalité s'y révèle à

Pressée par des exigences chaque jour croissantes, la régente n'entrevit de ressource, pour maintenir son autorité compromise, que dans une étroite union avec l'Espagne, qui mettrait à sa disposition les forces de cette grande monarchie. L'alliance espagnole avait eu des partisans chaleureux dans le conseil de Henri IV : Villeroy et le chancelier Sillery y inclinèrent constamment. Mais Henri, qui avait l'instinct du rôle politique réservé à la France dans un prochain avenir, et Rosny, que ses antipathies religieuses ne séparaient pas moins du cabinet de San-Lorenzo que de la cour de Rome, avaient constamment décliné les ouvertures du roi catholique. L'idée fixe du Béarnais était de donner l'une de ses filles au prince de Galles, futur héritier d'Angleterre et d'Écosse, l'autre au prince de Piémont pour s'assurer une entrée en Italie, afin d'y combattre l'Espagne, et de marier le dauphin à l'héritière de Lorraine pour préparer la réunion de cette province à la France. On sait que la mort le surprit à la veille de son expédition de Clèves, qui n'était qu'une autre application de la même pensée politique.

De tels projets ne convenaient plus à la faiblesse d'une régence chaque jour menacée, et Marie de Médicis ne sut point aspirer à autre chose qu'à abriter son trône sous celui de l'héritier de Charles-Quint. Elle conclut donc brusquement, et sans consulter les princes,

chaque page de la manière la plus incontestable et quelquefois la plus naïve. De la respectueuse affection que Richelieu témoigne, dans les six premiers livres, à la reine Marie, sa bienfaitrice, il nous semble impossible de ne pas conclure que ceux-ci furent composés avant sa rupture avec cette princesse : quelques parties nous feraient croire qu'ils ont été écrits durant l'exil de l'évêque de Luçon à Avignon, après la mort du maréchal d'Ancre. L'ouvrage se termine quatre ans avant la mort du cardinal par le compte-rendu de l'année 1638.

Le manuscrit des Mémoires devint, à la mort du cardinal, la propriété de la duchesse d'Aiguillon, sa nièce. M. de Torcy en obtint la concession lorsque, par ordre de Louis XIV, il fonda, en 1705, le dépôt des affaires étrangères dans le donjon du vieux Louvre. M. de Foncemagne, qui édita le premier, en 1764, le *Testament politique*, dont l'authenticité a été combattue par Voltaire avec tant de légèreté, paraît avoir été autorisé à en prendre lecture. La même faculté fut concédée quelques années plus tard à M. de Fontette, continuateur du père Lelong. M. Tabaraud a également cité le manuscrit des affaires étrangères dans son *Histoire du cardinal Bérulle*, publiée en 1817. Mais ce fut en 1822 seulement que, sous le ministère de M. le duc Matthieu de Montmorency, la publication intégrale en fut enfin autorisée. Du reste, lorsque l'homme se révèle aussi complètement dans son œuvre, on essaierait en vain d'en méconnaître l'origine. Le *Testament* et plusieurs livres des Mémoires appartiennent à Richelieu par l'excellente raison qu'il est impossible qu'ils soient d'un autre.

le mariage de Louis XIII, encore enfant, avec l'infante Anne d'Autriche, et celui de la princesse Élisabeth avec le prince qui fut depuis Philippe IV. Cette double union, dont tant de difficultés devaient traverser l'accomplissement, fut accueillie dans le royaume sous des impressions très différentes : la partie de la nation qui faisait passer l'idée religieuse avant l'idée politique, ou plutôt celle pour laquelle la pensée politique n'existait point encore, accueillit avec joie et confiance la perspective d'un mariage qui semblait assurer mieux que tout autre l'avenir catholique de la monarchie, et qui garantissait à la royauté une force suffisante pour triompher de toutes les attaques des huguenots. Ceux-ci, de leur côté, en conçurent une alarme vive et naturelle; enfin les princes et les grands, dont l'unique souci était d'affaiblir la monarchie, appréhendèrent plus sérieusement encore le résultat de la double combinaison destinée à confondre les forces et les intérêts des deux plus puissans états de l'Europe. Lorsqu'on apprit la soudaine conclusion des négociations matrimoniales, et qu'on vit l'ambassadeur d'Espagne associé en quelque sorte à la tutelle du jeune roi, l'émotion fut donc grande parmi les seigneurs, qui, depuis le commencement des guerres civiles sous le roi Charles IX, savaient d'expérience ce que rapporte un pouvoir faible à qui sait l'attaquer pour lui vendre la paix. Las de presser une éponge vide, selon l'expression d'un contemporain, et résolus à ne pas laisser conclure le mariage sans garanties et bonnes conditions, Condé et Bouillon quittèrent la cour; le duc de Vendôme se sauva du Louvre, où il avait été un moment confiné, et gagna la Bretagne, dont l'imprudente tendresse de son père lui avait assuré le gouvernement; le duc de Nevers s'empara de Mézières; le marquis de Cœuvres, de Laon; le duc de Mayenne, des meilleures places de l'Ile-de-France; la Picardie éclata sous le duc de Longueville, son gouverneur, et du Poitou aux côtes de Provence, les réformés firent entendre des menaces, en s'apprêtant à mettre à prix le formidable concours qu'ils étaient en mesure d'offrir à toutes les ambitions entreprenantes. Sitôt que les conjurés eurent pris position dans leurs provinces et dans leurs inaccessibles donjons, Condé lança le manifeste du parti féodal; car tous les partis écrivaient alors assurément autant que de nos jours, et les populaires convictions de la ligue, en disparaissant, avaient laissé des habitudes d'universelle publicité. Ce manifeste est curieux à lire comme expression de cette époque d'abaissement et d'immoralité politique : le vide emphatique de la rédaction reporte involontairement la pensée vers les manifestations déclamatoires de

quelque *prononciamento* de l'Espagne ou des républiques américaines. Les auteurs de la nouvelle ligue du bien public déclaraient s'insurger parce que la noblesse était abaissée et le pauvre peuple grevé, et, pour mettre le comble à l'impudence de leurs plaintes et à l'ironie de leurs conseils, ils indiquaient comme l'un de leurs principaux griefs contre le gouvernement de la régente les prodigalités et profusions qui avaient été faites des finances du roi ! Enfin, selon la formule de tous les temps, ils réclamaient la convocation des états-généraux pour remédier aux griefs qui accablaient les fidèles sujets de sa majesté.

Marie, princesse médiocre par l'esprit et par le cœur, redoutait le péril autant qu'elle aimait l'agitation. Aussi perdit-elle d'abord courage à la vue de cette rébellion maîtresse des meilleures places de son royaume, et à laquelle elle n'avait à opposer que quelques milliers de soldats, sous des chefs d'une fidélité équivoque. Les nombreux mémoires du temps constatent qu'elle songea un instant à abdiquer une charge trop lourde pour sa faiblesse, et que les bruits populaires rendaient plus pénible encore pour la femme que pour la reine; mais d'autres conseils prévalurent, et elle aima mieux se laisser vaincre sans combat que d'abdiquer un pouvoir dont on s'arrachait les lambeaux. Quelques-uns de ces hommes de transaction qui, sous le nom de *politiques*, avaient joué durant la ligue un rôle si important et parfois si utile, parvinrent à retarder encore une lutte armée que l'indifférence publique rendait d'ailleurs difficile. Marie usa une fois de plus des forces qui jusqu'alors ne lui avaient pas fait défaut. Toutes les demandes des coalisés furent accueillies, toutes leurs prétentions admises. Il fut sursis au mariage du roi jusqu'à sa majorité prochaine, et les états du royaume furent convoqués à Sens, puis à Paris pour le mois d'octobre 1614. Le prince de Condé obtint le fort château d'Amboise, et reçut quatre cent cinquante mille livres en espèces sonnantes. Le duc du Maine se fit adjuger 300,000 francs pour se marier, et la survivance du gouvernement de Paris. Le duc de Nevers eut Mézières avec la coadjutorerie de l'évêché d'Auch. MM. de Bouillon, de Longueville et de Rohan furent désintéressés par des procédés analogues. Le duc de Vendôme seul résista quelques instans, parce qu'en Bretagne une opinion puissante et nationale s'était chaleureusement associée à une cause dont elle espérait faire surgir l'indépendance de la province.

Le roi venait enfin d'atteindre sa quatorzième année, et les états-généraux furent réunis selon l'engagement pris à Sainte-Menehould

avec les mécontens. Les princes avaient compté sur cet instant de crise pour briser les hommes de la régence et s'imposer à la jeunesse du monarque émancipé; mais le gouvernement du maréchal d'Ancre déploya dans cette difficile conjoncture une habileté qu'il faut reconnaître, et parvint à puiser quelque force dans le jeu du formidable instrument que ses ennemis les contraignaient à employer. Ayant profité de la résistance du duc de Vendôme pour faire faire au jeune roi un voyage en Bretagne, la régence avait gagné quelques semaines, et ce délai précieux mit Louis XIII, entré depuis peu de jours dans tous les droits de sa majorité, en mesure d'établir, avant la réunion des trois ordres, un conseil privé au gré de la reine, et de déclarer avec solennité aux états rassemblés que, pleinement satisfait de l'administration de sa mère, il avait résolu de lui continuer toute son autorité.

La cour mit un grand soin à diviser l'assemblée, et elle y réussit presque toujours au-delà de ses espérances. Il n'y avait à cette époque aucune idée de réforme politique assez universellement acceptée par l'opinion tout entière pour servir de base à une agression sérieuse contre le pouvoir. Les vues étaient distinctes comme les existences elles-mêmes, et il ne s'agissait que de faire surgir une incompatibilité d'intérêts entre le tiers, la noblesse et le clergé, pour paralyser toutes les combinaisons et toutes les tentatives. Ainsi la noblesse, moins intéressée que la bourgeoisie dans la vénalité des magistratures, proposa vainement la suppression de la *paulette*, droit établi dans le cours du règne précédent pour assurer les charges à la veuve et aux héritiers de celui qui en serait revêtu, sous condition d'un droit de paiement annuel évalué au soixantième du prix de l'office (1). Le tiers mit tous ses soins à écarter une réforme qui aurait atteint les intérêts financiers et la position de la plupart des représentans de cet ordre, membres de cours souveraines ou de siéges présidiaux, propriétaires de nombreux offices transmissibles. Les bourgeois, pour faire pièce aux nobles, et pour ne pas paraître reculer dans la voie des réformes et redressemens, proposèrent, de leur côté, la suppression des pensions payées par le trésor au détriment du pauvre peuple, pensions qui formaient la principale ressource de l'aristocratie de cour, en même temps qu'elles étaient le

(1) Le peuple donna le nom de *paulette* au nouveau droit, parce que le traitant s'appelait Paulet. Voyez Levassor, *Histoire de Louis XIII*, liv. VI, et Mézeral, année 1604.

principal objet de ses convoitises. Enfin, aux vœux exprimés par le clergé de voir le concile de Trente reçu dans le royaume, il fut répondu dans la chambre du tiers par d'énergiques déclarations en faveur de la plénitude de l'autorité temporelle, déclarations dans lesquelles se révéla dans toute sa force l'esprit parlementaire qui dominait alors la haute bourgeoisie. Quant au projet du double mariage, il fut accueilli avec une faveur à peu près générale, et les mécontens virent avec un amer regret qu'il fallait renoncer à élever sur ce point de sérieuses objections. De vaines dispositions contre les duels, et quelques mesures contre les traitans, trésoriers et gens de finance, furent à peu près les seuls résultats effectifs de cette assemblée, qui avait trompé l'espoir des agitateurs, et n'avait révélé dans ses délibérations décousues que des divisions destinées à préparer la prépondérance du pouvoir monarchique, jusqu'au jour où, devenues plus profondes, on en verrait sortir une crise terrible pour la société tout entière.

La tenue de ces pacifiques états de Paris reporte la pensée vers ceux qui les avaient précédés comme vers ceux qui les ont suivis. Vingt-cinq années auparavant, les états de Blois voyaient expirer les Guise sous l'épée d'un officier des gardes. Un siècle et demi plus tard, les états de Versailles étaient inaugurés au bruit du canon de la Bastille. Combien cette date de 1614 est terne devant de tels souvenirs! Quel abîme entre ces trois époques! Les passions religieuses étaient affaiblies, et les passions politiques sommeillaient encore; l'esprit humain traversait une époque de transition et d'attente, et nulle idée n'était assez puissante alors pour surexciter son énergie. Ce n'est pas que la société fût assise sur des bases solides et respectées : rien n'était fixe, ni dans les institutions, ni dans les mœurs; les unes étaient tiraillées entre l'absolutisme monarchique aspirant à naître et une féodalité nouvelle s'efforçant de se reconstituer; les autres, élégantes et cruelles, astucieuses et guerrières, participaient de l'héroïsme chevaleresque en même temps que des leçons de Machiavel. Les lettres elles-mêmes, soumises aux influences les plus contraires, essayaient vainement de se frayer une voie, et d'atteindre à une originalité propre entre les inspirations de l'Espagne et de l'Italie et les souvenirs de l'antiquité. Au sein de cette confusion générale, dans ce pêle-mêle de civilisations étrangères superposées, il n'était pas un seul principe fécond qui pût devenir la base d'une organisation quelque peu durable. La conversion de Henri IV avait désarmé le catholicisme, et l'édit de Nantes donnait

une large satisfaction à la liberté de conscience des réformés. La question religieuse était dès-lors hors du débat, et ne se produisait que sous un aspect purement humain. Quant aux partis politiques, on vient de les voir à l'œuvre, et bientôt nous les retrouverons encore. Alors, si Richelieu a besoin d'excuses, ces seigneurs faméliques, plus vaniteux que superbes, plus avides qu'ambitieux, se chargeront eux-mêmes de lui en fournir de surabondantes.

Qu'aurait produit, sous le règne de Louis XIII, le triomphe de cette aristocratie princière domptée par le cardinal? Y avait-il dans tout cela un germe, si faible qu'il fût, de liberté populaire ou de grandeur nationale, une force propre à constituer la France et à fonder son importance politique? C'est commettre une injustice véritable que de reprocher à Richelieu et à Louis XIV la chute d'une aristocratie qui n'a jamais usé avec discrétion du pouvoir, lorsque les circonstances le lui ont départi, et qui n'a jamais su se défendre lorsqu'elle a été attaquée. Que serait devenu le royaume, si, durant la minorité de Louis XIII, l'esprit du prince de Condé avait prévalu dans le gouvernement de la monarchie, si les Guise s'étaient établis en Provence, les Montmorency en Languedoc, les Longueville en Picardie; si Lesdiguières avait conservé la sauvage monarchie de ses montagnes, le duc d'Épernon la souveraineté de la Guyenne; si le duc de Vendôme avait ranimé en Bretagne le souffle à peine éteint de l'indépendance? Conçoit-on une pareille organisation devant la puissance compacte de l'Espagne, maîtresse du Portugal, des Pays-Bas, de la Franche-Comté, du Milanais et du royaume de Naples? La conçoit-on en face de l'empire germanique, contre lequel la France ne pouvait lutter que par la cohésion de toutes ses parties? Le seul résultat de l'affaiblissement de l'autorité royale, au commencement du XVIIe siècle, aurait été l'abaissement de la France au rang de puissance secondaire. Cet abaissement aurait vraisemblablement amené une division territoriale dont la Savoie et l'Espagne eussent profité dans la mesure de leur ambition et de leurs forces. Si l'indépendance des gouverneurs de provinces s'était consolidée par des concessions irrévocables, les réformés auraient, de leur côté, donné un libre cours aux projets audacieux si souvent agités dans leurs conventicules, et dont d'ardentes prédications s'efforçaient de préparer le succès. L'exemple des cantons suisses et des Provinces-Unies offrait un encouragement aussi bien qu'un modèle, et la France, violemment jetée hors de son orbite, eût gravité en même temps vers Madrid et vers Genève.

Ce fut un magnifique spectacle que celui de la noblesse française marquant les frontières de la patrie à la trace de son sang et les reculant par son épée. Soit que cette noblesse se ruine pour avoir le droit de se faire tuer au premier rang, et qu'elle se retire dans ses manoirs avec la croix de Saint-Louis et un pourpoint râpé, soit qu'elle vive dans les provinces dispensant populairement son opulence, elle reste l'honneur de notre histoire, comme elle fut si longtemps la vie même de la monarchie. Elle est glorieuse lorsqu'elle triomphe aux croisades comme lorsqu'elle succombe à Azincourt, et ne mérite pas moins de respect en combattant à cinq sous par jour sous les enseignes de Condé que lorsqu'aux mauvais temps de Louis XIV elle couvre de son corps le royaume, menacé par trois coalitions. Mais deux choses ont constamment manqué à cette brillante chevalerie, des chefs dignes de la conduire, et un esprit politique à la hauteur de son cœur. En France, les circonstances ont séparé l'aristocratie territoriale de la nation, tandis qu'en Angleterre elles se confondirent indissolublement l'une avec l'autre. Constamment dominée, aux époques décisives de l'histoire, par des princes de race royale, qui se posaient moins comme ses égaux que comme ses maîtres, l'aristocratie française a toujours été traînée à la remorque de leurs desseins particuliers, sans pouvoir jamais tracer ni suivre un systématique plan de conduite. Pas de lutte nationale aux champs glorieux de Runnimède, pas de *magna carta* et de charte des forêts, de statuts de Merton et de Marlebridge, pour rallier dans une même pensée de liberté les bourgeois et les gentilshommes, les seigneurs et les vassaux : chez nous, les grands combattirent toujours la royauté pour leur propre intérêt, et ne mirent jamais le peuple en compte à demi dans leurs querelles; tels on les voit au xe siècle, et tels ils reparaissent à l'ouverture du xviie. Les désirs sont les mêmes et les espérances presque semblables. Ils se servent des réformés comme en d'autres siècles ils s'associaient aux Normands, et pourchassent les bons gouvernemens sous la minorité de Louis XIII, comme leurs pères arrachaient l'hérédité des fiefs à la faiblesse des successeurs de Charlemagne. Une différence capitale existe toutefois et suffit pour séparer les époques et révéler tout l'avenir : il n'est pas, au xviie siècle, un chef de mécontens qui ne se laisse volontiers désintéresser par une pension.

La cabale essaya de reprendre en sous-œuvre, au parlement de Paris, la tentative qui venait d'échouer près des états du royaume. Cette grande compagnie judiciaire, tumultueusement réunie par les

soins de quelques créatures des princes, invita les ducs et pairs à venir prendre leurs siéges pour délibérer sur les maux du royaume et sur les remontrances qu'il serait estimé convenable d'adresser au roi. En se substituant ainsi aux états-généraux à peine dissous, le parlement préludait à la fronde; il allait donner la mesure de ses constantes prétentions et celle de son impuissance non moins constante. Réclamer une part du pouvoir législatif en vertu d'un titre plus que contestable était un acte de hardiesse que la confusion des droits et des idées pouvait peut-être autoriser; mais subordonner toujours son action au jeu de quelques intrigues, se faire factieux à la suite, sans soupçonner même un rôle plus large d'organisation et de liberté, c'était préluder tristement à cette longue histoire trop glorifiée, toute tissue de violences et de faiblesses, de velléités ambitieuses et de déplorables timidités, qui, à travers les orages de deux minorités et le prologue d'une grande révolution, est venue finir dans les déclamations de d'Esprémesnil.

Il suffit au jeune roi de dénier énergiquement, par l'organe du chancelier Sillery, le droit des compagnies judiciaires de son royaume de se mêler des affaires d'état, sans y être provoquées par la couronne, pour faire tomber cette bruyante opposition de paroles qui, du banc des enquêtes, n'était pas encore descendue dans les halles de Paris. Ayant ainsi triomphé de toutes les résistances régulières et légales, si une telle expression est de mise pour une époque d'universelle confusion, Marie de Médicis et le maréchal d'Ancre n'hésitèrent pas à accomplir les deux mariages qui devaient assurer à la monarchie vacillante le précieux appui de la royauté castillane. Le jeune roi, escorté d'une armée, partit de sa capitale pour aller, à travers des provinces plus d'à moitié soulevées, recevoir la reine-infante à l'extrémité du royaume, et conduire sa sœur aux frontières d'Espagne. Ayant de nouveau protesté contre l'alliance espagnole, et refusé de suivre la cour, les princes estimèrent le moment favorable pour s'établir à Paris et pour s'emparer de la personne du roi. Les circonstances semblaient en effet des plus propices, car, sous prétexte de la violation de quelques priviléges, les réformés avaient pris les armes dans le Poitou, le Dauphiné et le Languedoc. Une assemblée générale des églises protestantes convoquée à Grenoble, aux termes des édits, s'était transférée à Nîmes de sa pleine autorité, malgré les défenses formelles de la cour. Passant de son rôle de prosélytisme à une pensée purement politique, le protestantisme, par l'organe de ses délégués, exigeait, comme condition de sa fidélité au

roi, la prise en considération des réclamations faites par les seigneurs coalisés; il demandait que l'on suspendît l'accomplissement du mariage, et réclamait des explications catégoriques sur le serment du sacre. Les hommes vraiment pieux de la réforme, Duplessis-Mornay en tête, déploraient sans la comprendre cette tendance nouvelle, qui l'emporta dans les conseils des protestans, parce que les vues d'intérêt s'étaient substituées à l'ardeur des premiers temps. Désormais les réformés constituaient un parti plutôt qu'une secte, et menaçaient l'unité du royaume autant que l'unité de l'église. Il y avait alors à la suite de la reine-mère un jeune prélat qui le comprit et ne l'oublia jamais.

Le duc de Rohan, qui jusqu'alors n'était entré qu'avec une certaine réserve dans les factions de la cour, y porta cette fois toutes les ressources d'un esprit entreprenant et ferme, non moins dévoué à ses convictions religieuses qu'au soin de sa propre grandeur. Le maréchal d'Ancre, établi en Picardie, couvrit Paris avec une armée; le maréchal de Bois-Dauphin tint la campagne contre les partisans des princes, maîtres du plus grand nombre des meilleures places du royaume. La guerre s'engagea donc sur tous les points, guerre mesquine dans ses mouvemens comme dans ses motifs, et qui, lorsque nous en suivons jour par jour les opérations dans les Mémoires de Bassompierre, ne laisse pas même pressentir les vastes combinaisons stratégiques destinées, quelques années après, à changer la face de l'Europe. Le duc de Guise, rallié à la cour par l'espérance d'obtenir le bâton de connétable, protégeait, à la tête de dix mille hommes, le royal convoi. Celui-ci s'avançait à pas lents vers la capitale de la Guyenne, contraint de s'arrêter souvent pour faire face à l'ennemi. Des dangers plus sérieux encore menacèrent la jeune princesse que la France envoyait à l'Espagne. Élisabeth dut mettre dix mortelles journées à faire le trajet de Bordeaux à Bayonne, toujours entourée par la cavalerie du duc de Rohan, et contrainte de camper chaque soir pour éviter une surprise.

Ce fut sous ces auspices que l'année 1615 vit enfin se conclure la double alliance dont les suites devaient décevoir si promptement les prévisions sur lesquelles elle avait été fondée. Renforcer le pouvoir de la couronne contre les grands et contre les réformés, telle était la pensée de la reine Marie; établir la prépondérance espagnole sur les conseils du roi très chrétien, rompre l'alliance de la France avec l'Angleterre, son alliance plus dangereuse encore avec les Provinces-Unies, obtenir son concours pour tout ce qu'il plairait à l'Espagne de

tenter en Italie, telle avait été la ferme espérance de Philippe III, telle était la politique dont une jeune infante devait être à la fois dans la pensée paternelle et l'instrument et le symbole. Or, il advint que le pouvoir royal se renforça bientôt en combattant l'Espagne, et non point en s'appuyant sur elle, et il se trouva qu'Anne d'Autriche passa le temps de sa régence dans une lutte incessante contre la chère patrie dont elle se séparait alors avec tant de larmes; enfin le dernier résultat des alliances espagnoles sous Louis XIII et sous Louis XIV fut de transmettre à un fils de France des droits ou des prétentions qui, en moins d'un siècle d'intervalle, portèrent la maison de Bourbon sur le trône des rois catholiques!

Cependant la conclusion du mariage avait porté un grand coup à la faction huguenote et féodale. Il fallait désormais se résigner à un fait accompli, puisque les forces espagnoles étaient prêtes à venir l'appuyer au besoin. Les peuples, d'ailleurs, avaient presque partout applaudi à l'auguste hyménée, et les princes insurgés restaient isolés et réduits à leurs propres forces. Les classes bourgeoises surtout s'écartaient par un instinct sûr d'une cause qui ne pouvait être la leur, et dont le triomphe aurait éloigné de plusieurs siècles le jour de leur victoire. Le parti réformé restait seul debout et armé, avec les nombreux gentilshommes attachés à la fortune personnelle des princes. La cour profita avec habileté de ce mouvement favorable de l'opinion publique. Elle sut détacher de la ligue, par l'offre de grands avantages pécuniaires, les ducs de Mayenne et de Longueville, et bientôt après le duc de Bouillon, en disponibilité pour toutes les trahisons et pour toutes les intrigues, et qui n'avait voulu, confessait-il naïvement, être le principal auteur de la guerre que pour se donner le mérite d'être l'auteur principal de la conclusion de la paix. Le gouvernement donna large satisfaction aux réformés sur les griefs imaginaires ou fondés consignés dans leurs manifestes; il consentit à accepter près d'eux la médiation de l'ambassadeur d'Angleterre, et après de longues négociations où l'on vit intervenir sur un pied d'égalité des commissaires du roi, des agens du prince de Condé et des députés des églises réformées, la paix fut conclue à Loudun, à des conditions qui touchaient moins le public que les hommes personnellement engagés dans cette stérile querelle. Ce traité n'était une victoire pour personne; mais il constatait une fois de plus l'impuissance de la royauté, qui, après avoir mis le prince de Condé hors la loi, consentait à subir ses conditions et à désintéresser ses créatures.

Voulant dissuader Condé d'une résolution qu'il estimait funeste aux intérêts de ses coreligionnaires, le duc de Rohan lui avait dit ces paroles : « La faible espérance d'enrichir votre maison et de tirer quelque argent des finances du roi ne devrait pas l'emporter sur ce grand nombre d'amis dont vous allez vous séparer, pensez-y sérieusement; on travaille à vous faire perdre une occasion que vous ne retrouverez jamais. Vous allez vous placer entre les mains de la cour, et à votre première démarche suspecte elle s'assurera d'un prince qui a déjà pris deux fois les armes (1). » C'était prêcher la grande ambition à un homme qui n'était capable que de la petite. Rohan avait raison toutefois, et le chef de la conjuration aristocratique et protestante en fit bientôt la dure expérience. Après le traité de Loudun, Condé se crut maître du gouvernement et de la France, et fit peser sur la royauté un joug d'autant plus humiliant, qu'il lui contestait avec la même jalousie les apparences et les réalités du pouvoir. Plus recherché et plus suivi que le roi même, dit un écrit contemporain, *sa maison rendait le Louvre désert* (2). Condé et ses acolytes ne furent pas plus tôt rentrés dans Paris, qu'ils reprirent, au sein du parlement, leurs intrigues accoutumées et lièrent des rapports secrets avec l'ambassadeur d'Angleterre et les agens des Provinces-Unies. L'insolente attitude du premier prince du sang réveilla promptement toutes les jalousies du jeune roi et toutes les terreurs de sa mère. Le chef de la branche de Condé aspirait-il à placer la couronne dans sa maison, et à réaliser dans une pensée aristocratique et protestante le grand dessein que les Guise avaient essayé naguère sous une inspiration bourgeoise et catholique? Il est difficile de l'affirmer, plus difficile encore de le nier. Cependant, à voir le décousu de ses actes et la facilité avec laquelle il s'en laissait détourner par les soins les plus vulgaires, on peut juger qu'il échoua plutôt par l'incertitude que par la témérité de ses projets.

L'avidité l'avait déjà compromis, une haine aveugle allait le perdre. Il crut le moment venu de frapper un grand coup, et pensa que les antipathies populaires soulevées contre le maréchal d'Ancre mettaient les factions en mesure de le tenter. Ne pouvant plus douter, de son côté, qu'un attentat sur sa personne ne fût déjà résolu dans le conseil secret des princes, Concini suggéra à Marie, inquiétée dans ses affections, une résolution qu'un tel motif pouvait seul faire

(1) *Mémoires de Rohan*, t. II.

(2) *Apologie pour leurs majestés après l'arrestation de M. le Prince*, Paris, 1616.

agréer à cette princesse. Au milieu de ses partisans troublés et surpris, Condé fut arrêté en plein Louvre au nom du roi, et conduit à la Bastille. Ce coup d'autorité, qui dut paraître téméraire aux contemporains, n'excédait pas pourtant la mesure des forces de la royauté : il constata combien les masses populaires et la majorité de la noblesse elle-même restaient étrangères aux agitations factices entretenues par les seigneurs. Les tentatives essayées pour insurger Paris n'amenèrent d'autre résultat que le pillage de l'hôtel d'Ancre, et les princes retirés à Soissons essayèrent avec peu de succès d'organiser la guerre civile dans les différentes provinces du royaume. Le gouvernement ne recourut pas vainement à ses moyens accoutumés, et la défection du duc de Guise, qui s'était réuni aux mécontens après de longues hésitations, amena sinon la chute de la confédération elle-même, au moins son entière impuissance. Privés de leurs pensions et traitemens pendant cette nouvelle rupture avec la cour, les princes éprouvèrent bientôt le plus vif désir d'y rentrer. Une machination tramée dans l'ombre contre le favori de la reine-mère par un autre favori qui s'élevait sur ses ruines, leur en offrit promptement l'occasion. Comprenant enfin l'impossibilité de faire un appel spécieux à quelque grand intérêt public, ils transigèrent avec la cour au prix du sang, assurés d'être absous par l'opinion, s'ils consentaient à servir ses haines. Un gentillâtre de Provence, dresseur de faucons et siffleur de linottes, captivait alors, sinon la confiance, du moins l'attention du triste monarque, qui apparaît pour la première fois dans l'histoire le jour d'un guet-apens commandé par lui. Albert de Luynes s'était déjà grandement poussé à la cour, en berçant par des distractions puériles la vie oisive de Louis, longue enfance sans naïveté et sans tendresse, à laquelle devait succéder une précoce vieillesse et une sorte de torpeur générale de l'ame et des sens. Mais, quelle que fût la position inespérée de ce jeune officier de vénerie devenu nécessaire aux plaisirs de son maître et admis à l'honneur de sa familiarité, les désirs du Provençal dépassaient les limites de sa fortune présente, et le maréchal d'Ancre lui semblait un invincible obstacle à son avenir. Insolent autant qu'avide, et plus imprudent qu'il ne convenait dans une situation si menacée, l'Italien n'avait épargné ni les dédains ni les railleries au pourvoyeur des chasses royales, dont sa bienveillante indifférence avait favorisé les premiers pas. De son côté, de Luynes avait compris qu'une seule voie lui était ouverte pour jouer un rôle politique, et qu'il fallait, par un service signalé, s'assurer le patronage des puissans ennemis

du maréchal. Tuer Concini, amener à ce prix la réconciliation de la royauté avec ses grands feudataires, tel fut le plan auquel il se dévoua avec le calme et la sécurité de conscience produite par les maximes et les tristes habitudes du temps.

Pour faire agréer une telle pensée au jeune roi, il fallait le brouiller avec sa mère, empoisonner son esprit de soupçons et d'inquiétudes, et dominer par la crainte cette nature égoïste et débile. Luynes y réussit au-delà de ses espérances. Il incrimine jusqu'aux actes les plus simples du maréchal, représentant au roi que cet étranger exerce un pouvoir absolu dans le royaume, et qu'il s'y fortifie contre son autorité; il le lui montre dominant l'esprit de la reine-mère, inclinant son cœur vers Gaston, son plus jeune fils, pendant qu'il l'éloigne du roi; il fait intervenir des astrologues et des devins consultés sur le terme probable d'une vie royale; il va, disent les mémoires contemporains (1), jusqu'à supposer des lettres pleines d'outrages et de menaces contre le monarque; il poursuit cette ame malade dans le silence de ses nuits sans sommeil, et dans l'obscurité des forêts où Louis aime à s'égarer; il obtient enfin un ordre que l'épée du baron de Vitry se charge d'exécuter au sein même du palais des rois. Le sang du maréchal coule au pied du grand escalier du Louvre; son cadavre, livré au peuple, est mis en pièces et brûlé devant la statue de Henri IV, et le jeune prince accueille avec bonheur les acclamations de la foule, comme un premier hommage à sa souveraineté naissante. Il règne enfin, sans sa mère et contre sa mère, qui reçoit de la bouche inexorable d'un fils de dix-sept ans l'ordre de partir sans délai pour son premier exil; il règne en permettant qu'on le débarrasse par un crime d'un instrument compromis sans doute, mais dévoué à la pensée monarchique, que le roi va bientôt reprendre avec une ardeur jalouse et un succès inespéré, et, singulière ironie de l'histoire! il inaugure par une sanglante concession au parti féodal un gouvernement destiné à l'exterminer.

Arrêtons-nous encore un moment pour embrasser d'un regard tout ce passé qui va disparaître. Quel regret nous laissera-t-il, et quel germe y trouverons-nous qui ne soit ou dangereux ou stérile? Cette société intermédiaire entre la ligue et Richelieu n'est-elle point, elle aussi, le résidu épuisé d'une longue révolution, la transition nécessaire entre les chaleureuses croyances disparues et un organisme

(1) *Mémoires de Richelieu*, liv. VIII. — *Mémoires de Deageant*, p. 48 à 61.

nouveau aspirant à se produire? Le scandale de ces factions égoïstes ne dépasse-t-il pas encore celui de nos plus honteuses manœuvres parlementaires? Pendant que l'Angleterre fondait sa liberté politique et sa grandeur maritime, et que la Hollande s'élevait au premier rang des nations; tandis que les deux grandes moitiés de l'empire de Charles-Quint dominaient encore l'Europe en s'appuyant l'une sur l'autre, la France se débattait indifférente et lassée entre les concinistes et les *Barrabas* (1), et commençait cette guerre de chansons qui ne devait finir qu'à la virilité de Louis XIV; elle voyait les défenseurs naturels de sa glorieuse unité s'associer tour à tour, sans pudeur comme sans remords, aux huguenots et aux Espagnols, non plus pour servir les intérêts d'un grand parti, mais pour faire leurs propres affaires. Aucun esprit politique dans l'aristocratie dominée par cette haute féodalité princière, et qui ne conserve plus de ses temps héroïques qu'un courage déréglé et un besoin fébrile de duels; aucun sentiment national dans le parlement, qui, hors de la distribution de la justice civile où il est admirable, n'entre dans les grandes affaires que pour les brouiller; aucun prestige dans la royauté représentée par une femme galante et par un roi valétudinaire; chez la bourgeoisie concentrée dans ses affections municipales, peu ou point d'intelligence des intérêts publics; enfin l'Espagne et l'empire dominant le mouvement de l'Europe, telle est la France à l'ouverture du siècle qui, entre tous les autres, allait bientôt conquérir le nom de grand.

L'homme qui arrêta court ce progrès sensible vers une décadence générale, qui fit ou prépara deux grands règnes, a jusqu'ici à peine été nommé dans ces pages, et pourtant il nous semble qu'il les remplit déjà tout entières. En assistant à un pareil spectacle, on devine que cet homme va venir; on comprend qu'il faut qu'il vienne, et la corruption de la société semble justifier d'avance devant Dieu et devant l'histoire les terribles moyens qu'il emploiera pour en renouveler la face. Mais comment conquérir la force que présuppose une pareille entreprise? Comment s'imposer à la royauté accoutumée aux complaisances de favoris médiocres, à cette haute féodalité qui a fait capituler le monarque à Loudun et à Sainte-Menehould, et qui vient de livrer à la foule ameutée par ses laquais les restes profanés du maréchal d'Ancre? Une pareille tâche serait des plus ardues

(1) Sobriquet donné aux partisans du prince de Condé, et dont l'origine est diversement expliquée par les historiens.

pour qui se trouverait dans le cas de l'entreprendre avec la ressource de puissantes alliances et d'un haut patronage tout formé. Combien dès-lors ne semble-t-elle pas impossible lorsqu'on voit se mettre à l'œuvre un homme isolé, sans autre appui à la cour que la faveur de la reine-mère et du maréchal assassiné, et qui, signalé à toutes les méfiances des vainqueurs, se trouve enveloppé dans la proscription commune?

Faire sortir sa fortune de l'abîme même où elle semblait engloutie, tirer plus de parti de l'exil que jamais courtisan n'en tira de la faveur royale, c'est là un tour de force qui suffirait pour signaler à la postérité l'habileté incomparable d'Armand-Jean Duplessis de Richelieu. Si ces commencemens sont plus obscurs, ils ne sont pas moins importans à connaître; ils apprennent l'homme à ceux qui n'ont étudié que le ministre. Né avec une vocation prononcée pour les affaires, Richelieu a rencontré sur sa voie autant d'obstacles que personne. Il est curieux de le voir les tourner à force de persévérance et d'adresse, et ce spectacle est plus saisissant peut-être que celui des luttes énergiques qu'il livre dans la pleine possession de sa force. C'est un malheur de la vie politique de contraindre les natures les plus éminentes à dépenser pour arriver à la puissance plus de ressources qu'elles n'en déploieront jamais pour l'exercer. Le ministre de Louis XIII, introduit dans la carrière par Marie de Médicis et par Concini, subit l'empire de cette loi plus générale encore aujourd'hui que dans son temps; il se fit laborieusement sa place, et dut déployer, pour arriver au ministère, des dispositions de caractère en contraste complet avec celles qu'allait signaler avec tant d'éclat la seconde période de sa vie. *Sa souplesse fit sa fortune et son orgueil fit sa gloire,* a dit un grand écrivain (1). La vie de Richelieu est tout entière dans cette inscription lapidaire. C'est en combinant, en effet, des qualités et des défauts qui semblent s'exclure, en harmoniant des tendances qui se repoussent, qu'on peut dessiner avec quelque vérité cette physionomie qui n'a rien de l'unité sévère que trop d'historiens se sont attachés à lui imprimer. Montrer Richelieu dans les phases diverses de sa vie, constater qu'il a moins agi en vertu d'une idée préconçue que sous l'empire des évènemens de son époque, telle est la double pensée qui inspirera ce travail. S'il n'offre pas au lecteur un intérêt de curiosité impossible à exciter en une telle matière et dans un sujet tant rebattu, il a du moins, pour l'é-

(1) M. de Châteaubriand, *Études historiques.*

crivain, le charme d'un substantiel entretien avec une vigoureuse intelligence. Voir vivre ce puissant mortel dans les faiblesses de ses passions en même temps que dans l'énergie de sa pensée, l'entendre parler dans ses écrits demeurés deux siècles presque inconnus au monde, juger enfin son œuvre d'équilibre européen au moment même où cette œuvre tend à disparaître, c'est un sérieux plaisir d'esprit que nous avons goûté dans toute sa plénitude, et que d'autres aimeront peut-être à prendre avec nous.

On sait que le jeune Duplessis, né en 1585 d'une bonne, mais pauvre maison du Poitou, n'embrassa la carrière ecclésiastique que pour empêcher l'évêché de Luçon de sortir de sa famille. Il avait porté l'épée jusqu'au jour où Alphonse, l'un de ses frères, eut abandonné cette dignité pour se confiner dans un cloître. Quelques études théologiques suffirent pour préparer au sacerdoce et à l'épiscopat un jeune homme bien né qui, selon les idées du temps, accomplissait un devoir en maintenant dans une noble maison sans fortune un établissement lucratif. L'église, dominée par son association intime avec l'ordre politique, en subissait les conséquences au détriment de sa discipline. Agé de moins de vingt-deux ans, Jean Duplessis fut pourvu à Rome même de l'évêché vacant. Siri, répété par Levassor et par tous les écrivains hostiles au cardinal, assure qu'il trompa Paul V sur son âge véritable, et qu'en apprenant la vérité, le bon pape loua fort l'esprit et l'adresse du jeune prélat dont il prédit la haute fortune.

De retour en France, Richelieu parut prendre au sérieux les devoirs de son état. Il se remit à l'étude de la théologie, et l'on ne saurait lire ses écrits, même politiques, sans y trouver l'empreinte de ces formules didactiques, de cette argumentation rigoureuse qui allait si bien à la trempe ferme et nette de son esprit. Quelques années passées dans son évêché, où il se livra à la controverse contre les réformés, quelques carêmes prêchés à Paris avec un assez grand succès, remplissent cette première période de jeunesse et d'obscurité. Marie de Médicis écouta avec plaisir le prélat, qu'une figure régulière et animée, une attitude parfaitement noble, firent d'abord remarquer à la cour. Il s'attacha à cette princesse, à laquelle il parvint à se faire recommander par le maréchal d'Ancre, alors dans la plénitude de sa puissance. Député aux états-généraux de 1614 par les sénéchaussées de Fontenay et de Niort, il se jeta avec chaleur dans le parti de la reine, et exerça une influence notable sur la rédaction des cahiers du clergé. Il s'y prononça vivement pour l'union avec

l'Espagne et pour le maintien de l'administration aux mains de la régente; on le vit également s'élever avec force contre toutes les réclamations inspirées aux parlementaires par la faction des princes mécontens. Ayant obtenu, d'autres disent ayant brigué l'honneur de porter la parole au nom de son ordre, il loua dans le style emphatique de son temps la gloire de la régente, exalta l'autorité royale au-dessus de tous les pouvoirs humains, et représenta la religion comme la base des trônes et leur plus solide fondement. Ce discours ne fût point sorti des banalités consacrées par ce genre d'allocution, si « le bon prélat n'avait, selon l'expression d'un de ses antagonistes, découvert le sentiment de son cœur dans l'endroit de sa pièce qui n'était pas le moins étudié (1). » Se plaignant amèrement de l'usage qui tendait à s'introduire d'éloigner les ecclésiastiques des conseils du roi et des emplois publics, on l'entendit s'écrier, : « Votre majesté doit nous donner plus de part aux affaires. Quand les rois ses prédécesseurs ont employé les prélats de leur royaume, l'église gallicane a été plus puissante qu'aucune autre, et, depuis qu'on a négligé de suivre cette louable et salutaire coutume, le clergé français a tellement perdu son éclat, qu'il n'est plus connaissable. Bien loin de consulter les prélats éclairés sur les affaires de l'état, on s'imagine maintenant que l'honneur que nous avons d'être consacrés au service de Dieu nous rend incapables de servir notre roi, qui en est l'image vivante. »

Le dévouement sans bornes de Richelieu ne tarda pas à lui valoir une récompense. Quelques mois après la clôture des états, la reine-mère le fit nommer grand-aumônier de la reine régnante Anne d'Autriche, et, comme il avait besoin d'argent pour payer quelques dettes de sa maison, le maréchal d'Ancre lui obtint permission de vendre cette charge, ce qui le mit en état de vivre à la cour avec un commencement de splendeur. L'Italien avait deviné la pénétration et la vigueur d'esprit de ce jeune ecclésiastique que le soin de sa fortune ne détournait pas de la gravité extérieure de sa profession, et qui, au plus fort de sa jeunesse, ménageait sa faveur comme le courtisan le plus consommé. « Je gagnai le cœur du maréchal, dit Richelieu lui-même, et il fit quelque estime de moi dès la première fois qu'il m'aboucha. Il dit à quelques-uns de ses familiers qu'il avait un jeune homme en main capable de faire la leçon à *tutti barboni*. Mais sa bienveillance diminua, premièrement parce qu'il me trouva

(1) Levassor, liv. VI, tom. II.

avec des contradictions qu'il n'attendait pas, secondement parce qu'il remarquait que la confiance de la reine penchait de mon côté, troisièmement par les mauvais offices de Russeley, qui n'omettait aucun artifice pour m'abattre, et Barbin (1). »

Après le mariage du roi, Concini, ayant grand intérêt à recevoir des renseignemens exacts sur l'état intérieur de la cour d'Espagne, avait songé à l'évêque de Luçon pour cette importante ambassade. Celui-ci embrassa avec ardeur une telle perspective comme un premier pas vers les grandes affaires et vers l'intimité de deux maisons royales; mais, après l'emprisonnement du prince de Condé et le pillage de l'hôtel d'Ancre, le maréchal et la régente jugèrent utile de renouveler le conseil, et de n'y admettre que des hommes d'un dévouement absolu à leur pensée politique. A ce titre, ils songèrent à Richelieu pour exercer la charge de secrétaire d'état conjointement avec le vieux Villeroy, auquel cinquante années de services sous trois règnes avaient ôté l'énergie que des circonstances aussi difficiles semblaient rendre nécessaire. Associé à Mangot et à Barbin, humbles créatures de Marie de Médicis, soumis au maréchal sans l'estimer et sans l'aimer, Richelieu ne fut dans ce cabinet qu'un instrument docile et secondaire. Le seul acte de volonté personnelle dont il soit possible de recueillir la trace pendant ce ministère, interrompu bientôt après par l'assassinat de son chef, s'applique aux intérêts directs du prélat. Richelieu raconte qu'aussitôt après sa nomination à la charge de secrétaire d'état, à laquelle le maréchal attacha avec intention des gages considérables, celui-ci le pressa vivement de se défaire de son évêché, afin de le tenir dans une plus étroite dépendance; « mais, considérant les changemens qui pouvaient arriver, tant par l'humeur changeante du personnage que par les accidens qui pouvaient arriver à sa fortune, jamais je n'y voulus consentir, ce dont il eut mécontentement sans raison. » On voit que ses premiers succès n'enivraient pas le jeune ministre, qu'il se refusait à jouer trop gros jeu, et faisait marcher de front la prudence et l'ambition. A cet égard, les preuves ne manqueront pas.

Des nuages s'élevèrent, aux derniers mois de la vie du maréchal d'Ancre, entre lui et le nouveau secrétaire d'état : c'est chose facile que de juger, au ton de ses Mémoires, que celui-ci prévoyait la catastrophe et prenait de loin ses mesures du côté des princes et des frères de Luynes pour n'être pas enveloppé dans la disgrace, tôt ou

(1) *Mémoires de Richelieu*, liv. VIII.

tard inévitable, du malheureux Florentin. Aussi l'évêque de Luçon fut-il appelé au Louvre sitôt après le crime qui venait d'en souiller l'enceinte, et le roi s'empressa-t-il de lui dire qu'il ne le confondait pas avec les mauvais conseillers du maréchal et qu'il *le voulait bien traiter*. De Luynes lui fit les plus belles protestations, et je ne sais guère de harangue plus curieuse que la longue réponse de Richelieu au favori, qui tenait alors les destinées de la monarchie dans sa main débile et sanglante. Il est difficile de livrer plus complètement un homme qui n'est plus, tout en paraissant ménager les convenances qu'impose la mémoire d'un bienfait, et de se montrer de plus indulgente composition sur un meurtre qu'on affecte de déplorer. De telles dispositions n'étaient pas de nature à inquiéter de Luynes; aussi s'empressa-t-il d'annoncer à Richelieu que seul entre ses collègues il serait maintenu dans le nouveau conseil, où le roi lui commanda d'aller à l'instant même prendre siége. « Je balançais si je devais recevoir cet honneur, mais j'estimais qu'en cette grande mutation les marques de la bonne grace du roi me devaient être chères, vu que par après mes actions feraient connaître que je les recevais par la pure estime que le roi faisait de moi, et non pour connivence que j'eusse eue avec ceux qui avaient machiné la mort du maréchal (1). »

On pouvait en toute sûreté sacrifier Concini, puisqu'il était mort; mais la reine-mère était vivante, elle avait exercé un grand empire sur l'esprit du roi, et pouvait le reprendre encore : le cas était donc plus embarrassant. Gardée à vue dans sa chambre par des soldats qui allaient chercher jusque dans son lit la poudre qu'on l'accusait d'y cacher pour faire sauter son fils, Marie était tout à coup tombée du faîte de la puissance dans une situation lamentable. Renier sa royale maîtresse en un tel moment était un procédé honteux, indigne d'un gentilhomme et plus encore d'un évêque, procédé des plus dangereux d'ailleurs selon le cours des évènemens; mais se dévouer sans réserve à sa mauvaise fortune était un acte qui imposait des sacrifices pénibles dans le présent et peut-être sans compensation dans l'avenir. Richelieu sortit de cette alternative en ménageant à la fois les convenances et ses intérêts. Placé entre le jeune roi et sa mère, il sut conserver l'attachement de l'une et se préparer les bonnes graces de l'autre, avec un art que nous ne souhaitons à coup sûr à personne, mais dont nos plus souples tacticiens parlementaires pour-

(1) *Mémoires*, liv. VIII.

raient à bon droit se montrer jaloux. « Je demandai au sieur de Luynes le plus adroitement qu'il me fut possible, pour ne lui déplaire pas, s'il ne me serait pas permis de voir la reine, et que s'il lui plaisait me faire accorder cette grace, j'en userais assurément, non pour aigrir, mais pour adoucir son esprit. » Cette faculté lui fut bientôt accordée avec une latitude plus grande qu'il ne l'aurait probablement voulue. Les nouveaux ministres ayant refusé de communiquer avec lui lorsqu'il se présenta la première fois au conseil, Richelieu comprit que la position n'était pas tenable à la cour, et se résolut, après mûres réflexions, à embrasser le rôle de martyr de la fidélité. Au moment où se dressait l'échafaud de la compagne chérie de Marie de Médicis, judiciairement égorgée comme sorcière et devineresse par des juges encore plus lâches qu'imbéciles; pendant que les princes rebelles rentraient en triomphe dans ce Louvre si long-temps troublé par eux, Marie de Médicis, accompagnée d'un petit nombre de serviteurs, s'acheminait vers la ville de Blois, qu'un songe lui avait naguère indiquée comme lieu de son exil. « Au sortir de Paris, je l'accompagnai, recevant plus de consolation en la part que je prenais à son affliction, que je n'eusse pu en recevoir en la part que ses ennemis me voulurent faire de leurs biens. » Les faits permettent d'apprécier la portée de cette réflexion, fort affaiblie d'ailleurs par l'aveu qui la suit. « Je voulus avoir une permission expresse du roi par écrit, de peur qu'ils ne me rendissent puis après coupable de l'avoir suivie, et soutinssent que je l'avais fait de mon mouvement. »

Voilà de la prudence. Voici de la trahison, trahison discrète et savante qu'admirera sans doute l'école contemporaine qui s'est inclinée pendant cinquante ans devant la fortune d'un autre évêque-ministre, esprit politique sans système et sans vigueur, qui profita de tous les évènemens de son temps sans en dominer un seul, et qui sera dans l'histoire au cardinal Richelieu ce qu'est à un général qui a livré de grandes batailles le maraudeur qui dépouille les morts après le combat.

Devenu à Blois chef du conseil de la reine-mère, Richelieu entra aussitôt en correspondance avec le duc de Luynes, lui rendant un compte minutieux de tous les actes de la princesse, et se portant personnellement garant de sa conduite. Ce ne fut pas sans des peines infinies qu'il suffit pour quelque temps à ce double rôle. Contraint de témoigner à sa malheureuse maîtresse un dévouement d'autant plus absolu que le malheur engendre la défiance, obligé de se dé-

fendre en même temps à la cour contre des soupçons qu'une correspondance obséquieuse ne parvenait pas toujours à conjurer, Richelieu préludait par un rude apprentissage aux embarras du pouvoir, et ne laissait assurément rien pressentir de la hauteur de caractère qu'il devait apporter bientôt dans l'exercice du gouvernement. Assez bien traité par de Luynes et par le jeune monarque, l'évêque de Luçon était de la part des membres du conseil, et en particulier du garde-des-sceaux Du Vair, l'objet de vives antipathies et d'une méfiance prononcée. Inquiets de sa présence près de la reine et de l'activité de ses démarches, ils obtinrent du roi l'ordre de son éloignement. Après de vaines protestations de fidélité adressées à Louis XIII et à son favori, Richelieu dut partir pour son évêché, puis après pour Avignon. Ce procédé violent acheva de lui conquérir la confiance absolue de la princesse, qui ne vit dans cet exil qu'une persécution de plus dirigée contre elle.

Rendu malgré lui pour deux années à une vie pastorale et solitaire, Richelieu composa divers écrits, indépendamment de ses mémoires, dont le commencement nous paraît remonter à cette époque. Les principaux sont : l'*Instruction du Chrétien* et la *Réponse adressée au roi par les quatre ministres de Charenton*. Aucune qualité éminente ne se révèle dans ces écrits, dont le dernier, dirigé contre une lettre supprimée par arrêt du conseil, fut plutôt un acte politique qu'une œuvre religieuse. La médiocrité de ces travaux, qui doivent au seul nom de leur auteur le privilége d'être feuilletés quelquefois sous la poussière qui les recouvre, n'empêche pas Richelieu d'en parler avec une complaisance et une vanité d'homme de lettres qui sont l'un des traits les plus persistans de son caractère, soit qu'il se produise comme théologien ou comme poète, qu'il argumente contre Calvin ou contre Corneille.

Cet exil d'Avignon, dont la perspective est si cruelle pour Richelieu, fut pourtant l'origine de sa haute et rapide fortune. La reine avait franchi les murailles du château de Blois, en s'appuyant sur une échelle de cordes, durant les ténèbres d'une nuit d'hiver. Le duc d'Épernon, brouillé avec la cour pour une querelle de préséance, l'avait reçue dans son gouvernement à la tête d'une armée. Faisant appel à tous les mécontens, c'est-à-dire à tous les ambitieux, la veuve de Henri IV menaçait de recommencer contre son fils une guerre civile à peine éteinte. Rien n'était en effet changé depuis la mort du maréchal d'Ancre et l'avènement au pouvoir du petit gentilhomme provençal, ni dans la constitution de l'état, ni dans les

plans et les espérances des grands du royaume. De Luynes avait servi leur vengeance en versant le sang de Concini, et ce sang avait scellé une sorte de pacte entre lui et la faction féodale; mais bientôt la force des choses le contraignit à faire des efforts pour se dégager, et il se vit accusé de trahir ses amis alors qu'il ne faisait que se défendre. Il n'y allait pas moins que de l'existence de la royauté elle-même, et de Luynes n'était rien que par elle.

Les nouveaux ministres, et parmi eux le président Jeannin, esprit prudent et pratique, s'étaient refusés à rendre la liberté au prince de Condé, et, tout en abandonnant au pillage les finances de l'état, ils résistaient aux demandes de gouvernemens et de places fortes de nature à compromettre l'intégrité de la monarchie. Les grands, qui avaient compté jouir d'une autorité pleine et entière, se trouvèrent donc frustrés dans leurs espérances. La plus grande partie des dépouilles de Concini et de son infortunée compagne était passée dans la maison de Luynes; tel avait été, conformément à la loi générale des révolutions de cabinet, le principal, pour ne pas dire le seul résultat de celle-ci. Aussi le maréchal de Bouillon, que Richelieu appelle quelque part le démon incarné de la sédition, déclarait-il bien haut que *la taverne était restée la même, et que le bouchon seul avait changé.*

Ainsi compromis de deux côtés à la fois, Luynes comprit que pour conserver le pouvoir, et peut-être pour sauver la royauté, il fallait traiter avec la reine-mère, établie dans Angoulême à la tête de forces considérables. Les huguenots du Poitou accouraient déjà offrir à cette princesse leurs services intéressés. La cour émigrait en Saintonge, et le gouvernement faible et timide du duc de Luynes provoquait dans l'opinon publique, en faveur de la reine-mère, cette réaction qui ne manque jamais lorsqu'on sait l'attendre et la préparer. Pour ménager une réconciliation aussi difficile, le favori pensa à Richelieu, qui reçut à Avignon avec une joie inexprimable le message par lequel le roi lui enjoignait de se rendre sans délai près de sa mère. Ce long voyage, entrepris par ordre de la cour, conserva aux yeux prévenus de Marie le caractère d'un acte spontané de courage et de dévouement. Aussi l'évêque de Luçon, à peine arrivé, fut-il le directeur de ses résolutions, l'inspirateur suprême de ses volontés. Il suggéra facilement à la princesse le désir de se rapprocher de son fils et de la cour; mais, comme tous les chefs de faction, Marie s'appartenait moins à elle-même qu'aux hommes engagés dans sa querelle : aussi les efforts de Richelieu furent-ils inutiles pendant

plus d'une année. Une entrevue ménagée à Tours entre la mère et le fils n'avait amené d'autre résultat que de banales protestations d'attachement. L'ancienne régente s'inquiétait moins d'ailleurs de reconquérir le cœur de Louis XIII que de ressaisir ce pouvoir devenu la seule compensation de sa jeunesse évanouie; de son côté, le jeune roi ne revit pas plus tôt sa mère que son ame se rouvrit à tous les soupçons qui devaient torturer jusqu'à la tombe ce martyr vivant des sollicitudes du trône.

Alors se passèrent des choses bien caractéristiques de ces temps de faiblesse et d'anarchie. Luynes, menacé par les grands qui se disaient trompés par lui, avait d'abord essayé de rapprocher le roi de la reine-mère; puis, s'apercevant bientôt que l'ambition véritable de cette princesse était de reprendre la haute direction des affaires, il n'imagina rien de mieux pour paralyser ses forces que de lui opposer le prince de Condé, et l'on vit tout à coup sortir de prison, après plus de trois ans de captivité, le chef de la turbulente faction princière. Ulcérée par cette mise en liberté, éclatante condamnation de l'acte principal de sa régence, la reine rompt aussitôt les rapports qu'elle commençait à nouer avec la cour, et fait appel à tous les ambitieux du dedans, à tous les ennemis du dehors. Les princes et les grands se divisent et s'agitent; chacun fait ses conditions et exige des garanties à la pointe de son épée. Le Maine, l'Anjou, le Poitou et la Saintonge retentissent du bruit des armes au milieu de l'indifférence et du dégoût hautement manifestés par les populations, qui voient s'élever aux proportions d'une guerre civile la querelle personnelle de M. de Luynes et de M. d'Épernon.

Dans cette disposition universelle des esprits, une seule rencontre aux portes d'Angers suffit pour inspirer aux deux armées un égal désir de voir enfin leurs chefs compter la paix publique pour quelque chose. Ceux-ci comprennent que le moment est venu de cesser de jouer à la bataille. Des négociations sérieuses sont donc ouvertes où l'évêque de Luçon intervient activement, et, au mois d'août 1620, la lutte se termine par une transaction générale, assise sur les mêmes bases que toutes celles qui l'ont précédée. Les seigneurs des deux partis obtiennent toutes les conditions qu'il leur a plu de stipuler. Les modestes seuls sont dupes, aussi en est-il peu. Pour ne parler que du plus remuant entre les personnages de ce temps, le duc d'Épernon, cette médiocrité grandie par une insolence imperturbable, et qui n'a plus rien à demander pour lui-même, voit offrir à ses enfans un établissement immense, un duché-pairie, la survivance

de toutes ses charges et un modeste présent de deux cent mille écus. Luynes, de son côté, se prépare à saisir de son bras de fauconnier l'épée de connétable qu'avait portée Duguesclin. Dans ces loteries des guerres civiles, tous les joueurs gagnaient un lot. Richelieu y tira un quine, car il se fit assurer le chapeau de cardinal.

Le moment n'était pas encore venu d'entrer au conseil où siégeaient les hommes que la mort du maréchal d'Ancre y avait portés; mais le cardinalat était à la fois et un bon moyen pour attendre et une force pour ne pas attendre long-temps. Richelieu conclut de plus le mariage de sa nièce chérie avec le marquis de Combalet, neveu du duc de Luynes, aux applaudissemens de la cour et de la reine-mère, qui paya la dot et vit une preuve nouvelle de dévouement dans l'alliance que son fidèle conseiller consentait, pour le seul intérêt de son auguste maîtresse, à conclure avec le favori du roi.

Malgré les stipulations d'Angers, d'assez longs retards furent opposés à la promotion de Richelieu, soit que ces délais provinssent de la chancellerie romaine elle-même, ou qu'il faille les attribuer aux démarches secrètes de ses ennemis, alarmés d'un tel accroissement de sa fortune. Ce ne fut qu'en 1622, après la mort du cardinal de Retz, que l'évêque de Luçon se vit promu au cardinalat. Pendant ce temps, les évènemens avaient marché, et une situation de plus en plus difficile allait bientôt lui préparer sa place dans les grandes affaires.

Le roi ayant voulu rétablir en Béarn le libre exercice de la religion catholique interdit dans cette province depuis un demi-siècle, les réformés avaient pris les armes et donné une preuve de plus de l'incompatibilité de cette organisation menaçante avec l'existence d'un gouvernement régulier. L'assemblée de La Rochelle, sommée de se séparer, avait répondu qu'elle n'en ferait rien, et que le roi ne pouvait avoir oublié que c'était aux religionnaires que son père devait le trône. Cette assemblée, à l'abri de ses formidables remparts, avait procédé à une division territoriale du royaume en dix-huit églises subdivisées en églises simples et en colloques, desquelles dépendait un certain nombre de localités. Dans chacune de ces circonscriptions, des chefs militaires et des magistrats civils étaient solennellement institués. Une législation générale avait été promulguée pour l'état de guerre aussi bien que pour l'état de paix. Le duc de Rohan et son frère de Soubise, investis du commandement général des forces huguenotes, se préparaient une situation analogue à celle que la maison d'Orange avait conquise dans les Provinces-Unies à la

faveur de la lutte contre l'Espagne; « rien ne manquait enfin au dessein manifeste d'établissement d'une république dans ce royaume (1). »

Louis XIII s'était mis en campagne. Il avait déployé, dans une guerre qui le conduisit deux fois au fond du Languedoc, une valeur personnelle incontestable, seule qualité qui puisse recommander la mémoire du triste monarque qui ne fit de grandes choses qu'en remettant à la discrétion d'un ministre souverain sa volonté ambulatoire et son esprit obsédé de mille fantômes. Après avoir déclaré par lettres patentes les habitans de La Rochelle criminels de lèse-majesté, le roi donna l'assaut à la ville de Saint-Jean-d'Angely pendant que le duc du Maine s'emparait de Nérac et de plusieurs places en Guyenne. Mais les rivalités princières poursuivaient Louis dans les camps comme dans son Louvre. Sa mère, qui suivait l'armée, était l'objet de ses inquiétudes incessantes, et la présomptueuse inexpérience du nouveau connétable pesait également sur les opérations militaires et sur les affaires civiles. Bientôt le siége de Montauban vint mettre un terme aux succès des armes royales. Toutes les forces de la monarchie échouèrent contre ce boulevard de la réforme, moins défendu peut-être par ses héroïques habitans que par les faiblesses de la cour et le découragement de l'armée. Le duc du Maine, noble héritier d'une maison catholique et militaire, était mort au pied de ses remparts, et la plus brave noblesse du royaume ne se voyait pas sans indignation soumise aux ordres d'un chef qui avait appris la guerre dans les forêts de Fontainebleau : favori insatiable, dont l'impopularité réhabilitait le Florentin, et qui, cumulant la dignité de garde-des-sceaux avec celle de connétable, méritait ce jugement de ses contemporains, qu'il était aussi propre à faire un magistrat en temps de guerre qu'un général en temps de paix.

Luynes éprouva pourtant une douleur qui l'honore. Contraint de lever le siége de Montauban, repoussé devant Monheur, une chétive place du Languedoc, menacé dans sa faveur par la froideur croissante du roi et l'irritation croissante aussi de l'opinion, il ne se sentit pas la force de braver des mépris trop justifiés. Sa santé altérée le conduisit au tombeau; il mourut, livrant le roi à lui-même et à l'incertitude de ses pensées. Qui hériterait de la faveur et de la confiance du prince? Telle était la seule question que le tempérament du monarque permît alors de poser. Le moment était venu où la Providence allait la résoudre directement par la main de l'homme que

(1) *Mémoires de Richelieu*, liv. XII.

les hautes qualités de son esprit autant que les passions long-temps refoulées dans son cœur préparaient en silence à une lutte à mort contre l'anarchie seigneuriale. Lassée de ces crises et de ces avortemens éternels, la France appelait un pouvoir énergique avec l'entraînement qui la précipite dans le despotisme au sortir de tous les désordres, et Richelieu, après la régence, était presque Napoléon après le directoire.

Et quels problèmes politiques et sociaux étaient posés en France et en Europe! A l'intérieur du royaume, les religionnaires, formant un état dans l'état, étaient en révolte à peu près permanente; la cour se partageait en grandes factions auxquelles celle de Gaston d'Orléans, frère du roi, allait ajouter bientôt un large contingent de machinations et d'immoralités. Au dehors, l'Europe s'agitait tout entière sous le contre-coup de la réforme. La guerre de trente ans commençait en Allemagne, où le protestantisme, fruit indigène du sol et du génie natif, n'avait pas épuisé aussi promptement qu'en France sa première période de religieuse ferveur. L'empereur Ferdinand II venait de triompher de la Bohême et d'en chasser l'électeur Frédéric, sur la tête duquel le parti protestant n'avait pas craint de placer la couronne royale; mais la défaite de ce prince, que son cœur ne mettait pas au niveau de sa fortune, n'avait pas éteint le courage des héroïques aventuriers qui levèrent bientôt l'étendard contre la maison d'Autriche. Les princes protestans recommencèrent la ligue de Smalcalde, et déjà la Suède se préparait à suivre le Danemark sur ce vaste champ de bataille. De son côté, l'empereur organisait la défense de l'unité politique et religieuse sur des bases non moins formidables, et devenait le lien de toutes les forces catholiques. S'élevant alors comme un astre étincelant sur l'horizon troublé de la Germanie, Wallenstein étudiait déjà dans les cieux les mystérieux présages de sa grandeur. L'empereur Ferdinand essayait de rendre leur vieille et étroite intimité aux relations de l'Autriche avec l'Espagne, et s'entendait avec le cabinet de San-Lorenzo pour dominer l'Italie. Reprendre l'œuvre de Charles-Quint était la pensée dominante de sa vie. Philippe IV, que la mort de son père venait d'appeler au trône d'Espagne, et qui tenait alors sous son sceptre l'Europe méridionale tout entière depuis Naples jusqu'à Lisbonne, entrait dans les vues de son parent avec une vivacité qu'entretenaient les inspirations de sa conscience et le soin de sa propre grandeur. Neutraliser l'Angleterre en y suscitant le parti catholique, amortir l'action extérieure de la France en mettant aux gages de l'Escurial

les seigneurs qui troublaient le repos de la cour de Louis XIII; anéantir la Hollande et se venger de la longue trève que son courageux patriotisme avait imposée à l'orgueil de ses anciens maîtres; s'assurer du duc de Savoie pour diriger sans résistance les affaires de l'Italie; opposer le pape aux Vénitiens et la vieille majesté de l'empire aux prétentions électorales : tel était le vaste plan qu'inspirait au cabinet espagnol l'indestructible pensée d'une monarchie universelle.

L'empire obtint de grands succès au début de cette longue lutte. Chacun sait que l'intervention des Suédois, provoquée par la France, changea seule la face des choses. Si le triomphe de la politique austro-espagnole n'avait été arrêté par les combinaisons audacieuses de Richelieu, il est hors de doute que la France, demeurée sans influence dans cette crise décisive, allait tomber pour bien long-temps au rang de puissance secondaire, et l'on peut conjecturer qu'une restauration bâtarde et fausse de l'unité religieuse se fût opérée dans quelques parties de l'Allemagne impériale. Dans cette hypothèse, le principe catholique fût resté peut-être pour toujours identifié avec la politique et les inspirations de l'Escurial, de telle sorte que Rome et l'Espagne n'eussent éveillé dans l'esprit et la conscience des peuples qu'une seule et même pensée; alors Louis XIV et son siècle devenaient impossibles, et la souveraineté européenne du génie français plus impossible encore. Or, c'est là ce que Dieu a détourné dans les conseils éternels de sa providence, c'est à ce péril qu'il a arraché l'avenir de l'église et les destinées du monde moderne. La France est douée, entre toutes les nations, d'une sympathique puissance que l'Espagne ne connut jamais, et les destinées du catholicisme reposent avec plus de sécurité sur son sol bouleversé par les tempêtes et battu par le flot de toutes les opinions humaines que sur la terre où il semblait régner alors sans résistance et sans contrôle. Il fallait Richelieu pour engendrer Louis XIV, et Louis XIV seul pouvait asseoir et fonder cette suprématie intellectuelle de la France qui survit à toutes les vicissitudes, et dont il est malaisé de se défendre alors même qu'on la conteste avec le plus de violence.

Saluons donc d'un cri d'espérance et de joie l'avénement de l'homme appelé à effacer le passé, pour qu'il fût possible d'écrire l'avenir; saluons le destructeur d'une société impuissante et corrompue, le formidable initiateur d'une ère nouvelle, qui, commençant par le pouvoir absolu, contenait en germe la démocratie moderne, avec tous les mystères de ses destinées. Examinons de sang-

froid cette vaste combinaison de la monarchie absolue comme une forme transitoire de la sociabilité humaine, et sachons la comprendre sans nous montrer indulgens et faciles pour les violences à l'aide desquelles elle fut fondée. Distinguons surtout entre l'application d'une grande pensée politique et les passions personnelles excitées par une situation constamment menacée; n'oublions pas que, tandis que Richelieu faisait trembler l'Europe et la dominait par la puissance de ses plans et de ses armes, son sort semblait dépendre d'une manœuvre de la reine, d'une intrigue de Gaston, d'une conversation du père Caussin ou de M[lle] de La Fayette. C'est dans un perpétuel contraste entre l'immensité de l'œuvre entreprise et les pieds d'argile du colosse qui s'y consacre que repose tout l'intérêt dramatique de cette vie puissante.

La reine-mère avait obtenu son entrée au conseil après la mort du connétable de Luynes, et la modération calculée avec laquelle elle sut user de ce droit important parut dissiper pour quelque temps les ombrageuses susceptibilités de son fils. L'admission de cette princesse au conseil impliquait l'entrée prochaine de Richelieu au ministère. Estimant l'évènement inévitable, le duc de la Vieuville voulut se donner près de la reine-mère le mérite de le déterminer. Depuis la mort du favori, le conseil de Louis XIII se composait d'hommes hors d'état d'exercer une influence personnelle sur la marche générale des affaires. Le président Jeannin avait été remplacé à la surintendance des finances par Schomberg, et cette charge importante se trouvait alors remplie par le marquis de la Vieuville. Loménie conservait à la maison du roi le poste qu'il occupait depuis le règne précédent; d'Aligre, ancien président au parlement de Bretagne, tenait les sceaux; enfin les affaires étrangères et la guerre, qui ne formèrent long-temps qu'un seul département, avaient passé, à la mort du marquis de Villeroy, à Brulart, fils du chancelier de Sillery. Plus tard, ce portefeuille fut subdivisé en trois grandes divisions, confiées à Phélippeaux, Loménie et Potier d'Ocquère. Ce fut dans cet état que Richelieu trouva le conseil lorsqu'il y fut appelé, à l'âge de trente-neuf ans, comme unique secrétaire d'état pour les affaires étrangères.

Le livre quinzième de ses *Mémoires* s'ouvre par un long exposé des motifs soumis au roi par Richelieu, pour lui faire agréer son refus lorsque ce prince lui eut annoncé ses bienveillantes intentions, et ce morceau n'est pas assurément le moins curieux de l'ouvrage. « Le cardinal se défendit autant qu'il lui fut possible par plusieurs

considérations et par plusieurs raisons. Il représenta au roi qu'il avouait que Dieu lui avait donné quelques qualités et force d'esprit, mais avec tant de débilité de corps, que cette dernière qualité l'empêche de se pouvoir servir des autres dans le bruit et désordre du monde. Pour lui témoigner qu'il lui dit vrai, il s'offre de faire tout ce qu'il peut désirer de lui, soit pour le public, soit pour le particulier, pour le servir sans être du conseil. Pour être publiquement du conseil, il lui faudrait tant de conditions pour la faiblesse de sa complexion, laquelle n'est pas connue à tout le monde, qu'il semblerait que ce serait pure délicatesse qui le lui ferait désirer... Cela n'empêcherait point que, quand pour le bien des affaires publiques, le roi prendrait résolution de dénier à quelque prince quelque prétention, il ne le lui dît fort fermement, car ce qu'il propose est sans fard, proportionné à ses infirmités, et non à aucun dessein qu'il ait de s'exempter de la mauvaise volonté du tiers et du quart quand ce sera pour le bien public, etc. (1). »

Pour entrer au conseil, Richelieu montrait sa béquille; à peine entré, il la rejeta. Le lendemain du jour où il eut pris le portefeuille des affaires étrangères, il parlait déjà en maître. La pourpre romaine dont il était revêtu lui assurait de plein droit une préséance que ses collègues renoncèrent d'ailleurs dès l'origine à lui disputer, et cet homme qu'on avait vu si humble sous le maréchal d'Ancre, si souple sous Luynes, déploya tout à coup une hauteur de commandement inattendue. C'est qu'il ne trouvait plus en face de lui aucune situation assez forte pour tenir tête à la sienne, et qu'il importait de dominer le roi sous peine de voir ce prince échapper à son ministre, pour accepter le joug de quelque obscur favori. Au moment où Richelieu entrait au conseil, le terrain était libre, et il fallait en devenir le maître, si l'on ne voulait tomber promptement. Aspirer à fixer l'esprit mobile de Louis néanmoins était une entreprise plus que chanceuse; Richelieu y parvint en tirant parti des défauts autant et plus que des qualités du monarque.

L. DE CARNÉ.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

(1) Au début de ce XV[e] livre, Richelieu cesse de parler à la première personne, et, à part certains morceaux dont la facture révèle la main du cardinal lui-même, l'ensemble de l'ouvrage se compose évidemment de notes et de mémoires écrits par des secrétaires et des metteurs en œuvre travaillant sous l'inspiration du ministre.

ÉTUDES

SUR L'ANGLETERRE.

II.

SAINT-GILES.

On a vu dans White-Chapel la population qui vit des restes de Londres. Pour compléter la description du genre parasite en Angleterre, il est à propos de faire connaître celle qui exploite les vices et qui rançonne les faiblesses de cette opulente cité. Les vagabonds, les prostituées et les malfaiteurs abondent dans toutes les capitales : il semble que la richesse les attire aussi invinciblement que la lumière traîne l'ombre après soi, et les grandes agglomérations d'hommes les abritent comme un mal caché dans leurs profondeurs. Partout aussi les classes dangereuses de la société affectionnent certains quartiers qu'elles s'approprient et qu'elles infestent. Communément ces quartiers immondes se trouvent situés dans le voisinage des rues qui étalent la circulation la plus active et le luxe le plus brillant. Ce sont des postes d'observation du haut desquels les vautours de la civilisation guettent leur proie; ce sont les repaires du

pillage et de l'orgie. Il y a là une atmosphère de corruption qui couve, fait éclore et développe le crime, de la même manière que certains insectes se multiplient naturellement au fond d'une humide obscurité.

Qui ne connaît les endroits infectés dans Paris? Grace au goût prononcé de nos romanciers pour les fortes émotions et pour la peinture des mœurs infimes, qui ne sait en Europe les noms des plus affreuses rues de la Cité, des bouges qui souillent les abords de l'Hôtel-de-Ville et du Palais-Royal? Et quel est l'étranger qui, jugeant notre société sur cette écume dont on a barbouillé tant de livres, ne pense pas qu'on peut la flétrir à son aise, sans tomber dans la calomnie? Les romanciers anglais ont plus de patriotisme ou plus de discrétion. Ils laissent enfouis dans les livres bleus, dans les documens parlementaires, des détails qui doivent être réservés aux chastes regards de la science. Charles Dickens a seul jusqu'à présent soulevé un coin du voile, en écrivant *Oliver Twist*. Encore faut-il dire que le succès de ce livre, dans une société comme celle de la Grande-Bretagne, a tenu peut-être à la sobriété avec laquelle l'auteur avait traité ce triste et inépuisable sujet.

A Londres, le quartier par excellence des gens sans aveu est la paroisse de Saint-Giles, lieu célèbre dans les fastes criminels, qu'habitent concurremment avec les vagabonds irlandais les prostituées de bas étage et les voleurs de profession. Saint-Giles figure un pâté de rues étroites, d'allées sombres et de cours fétides, situé dans l'angle que forment, derrière la cathédrale de Saint-Paul et au cœur de la Cité, les deux grandes voies de Londres, celle qui part de Charing-Cross, et celle qui commence à la pointe de Hyde-Park sous le nom d'Oxford-Street. Cette paroisse, jointe à celles de Saint-George et de Holborn, qui présentent à peu de chose près les mêmes phénomènes sociaux, peut renfermer 75 à 80,000 ames. Elle a pour limites, à l'est, les murs de Newgate et de Old-Bayley, à l'ouest le bureau central de la police établi à Bow-Street, et se trouve ainsi placée, comme par une affinité instinctive, entre la police et la prison. Il en est de même à Paris, où les bandits les plus déterminés vivent dans les rues tortueuses de la Cité, à quelques pas de la préfecture de police et des tribunaux, comme s'ils voulaient jeter de plus près à la justice des hommes un insolent défi.

Mais notre Cité peut servir tout au plus de lieu d'asile. Elle est isolée en quelque sorte de Paris par les deux bras du fleuve, et il faut aller assez loin de là pour rencontrer ces quartiers somptueux

où le luxe étale ses tentations. Saint-Giles au contraire est au centre même du mouvement et de la richesse dans Londres. En quelques minutes, les bandes qui sortent de ce repaire peuvent s'abattre à volonté sur Oxford-Street, sur Piccadilly, sur Regent-Street, ou sur le Strand. Deux des théâtres les plus fréquentés, Covent-Garden et Drury-Lane, les marchés de Covent-Garden, de Hungerford et de Smithfield, les principaux lieux de réunion, les bazars, les boutiques, sont à leur portée, et pour ainsi dire sous leur main. Il y a là un espace de deux à trois mille mètres carrés qui offre la moisson la plus abondante à toute espèce de déprédations.

Saint-Giles a deux sortes d'habitans : une population sédentaire qui se compose de petits marchands, de logeurs, de recéleurs, ainsi que de la classe la plus infime des *publicains*, ou débitans de liqueurs spiritueuses, propriétaires de cafés, entrepreneurs d'amusemens publics, et une population flottante dont les prostituées ainsi que les filous forment le noyau. Celle-ci se propose pour but les jouissances de la vie; celle-là, le gain. Les voleurs commandent; le reste rampe et les sert, dans l'espoir d'attirer à soi les profits de leur ignoble industrie. Tout est disposé selon leurs goûts et pour leurs convenances. Il y a des cafés où ils peuvent, en dépit des règlemens municipaux, passer la nuit à jouer, à fumer et à raconter leurs exploits. Ailleurs on leur donne des bals, des concerts et des représentations scéniques, auxquels leurs concubines sont admises. Ceux qui préfèrent, après le succès de la journée, se livrer au repos sont reçus dans des chambres communes à raison de trois à quatre *pence;* quelques-uns de ces repaires renferment jusqu'à cinquante lits. Ceux qui n'ont pas d'argent et qui n'obtiendraient pas aisément crédit couchent sous les portiques des théâtres, dans les marchés, ou dans les bâtimens en construction. D'autres ont un domicile et tiennent un certain état de maison, vivant en grands spéculateurs jusqu'à ce que la chance, comme ils disent, ait tourné contre eux.

Bien que la police soit aujourd'hui mieux faite à Londres qu'elle ne l'était avant la réforme opérée en 1829 par sir Robert Peel, et étendue à la Cité en 1839 par lord John Russell, il paraît qu'une sorte d'inviolabilité protége encore les bouges les plus infames de Saint-Giles, et que les agens de la force publique, craignant le nombre et l'union de leurs adversaires, osent rarement y pénétrer. On cite un groupe de masures que les habitués désignent sous le nom de la *petite Irlande,* et qui offre un lieu d'asile aussi sûr que l'était l'enceinte du Temple du temps de Jacques Ier.

Au reste, Saint-Giles n'est pas seulement le siége de la truanderie dans la métropole; c'est encore pour ainsi dire le quartier-général du vol pour le royaume-uni tout entier. Depuis que la police devient plus efficace dans les villes principales, les malfaiteurs se rabattent sur les campagnes et sur les petites cités. Tous les documens que l'administration a recueillis (1) s'accordent sur ce point, que les vols avec effraction et généralement les crimes les plus hardis sont l'œuvre des bandits qui résident à Londres, à Birmingham ou à Liverpool. Ceux-ci conçoivent un vol comme une opération de commerce; ils se jettent dans un bateau à vapeur ou montent dans un train de chemin de fer, exécutent leurs plans à point nommé, et rentrent ensuite paisiblement dans leurs foyers, le plus souvent sans laisser de traces qui révèlent les auteurs de l'expédition.

Tous les gens sans aveu qui peuplent Londres n'ont pas sans doute élu domicile dans les environs de Drury-Lane et de Covent-Garden : le nombre en est trop grand et la ville trop étendue, pour que cette fange n'ait pas laissé ailleurs des dépôts; mais on peut considérer Saint-Giles comme le type des réunions d'hommes qui se mettent en guerre, par un côté ou par un autre, avec les mœurs et avec les lois. Quels sont les effets de cette lutte sur l'économie de la société? Londres a-t-il mieux résisté que les autres capitales de l'Europe aux élémens de dissolution que toute métropole renferme? Cette partie de l'état moral d'un peuple que l'on induit des chiffres officiels de la misère et du crime, place-t-elle nos voisins au-dessus ou au-dessous de notre niveau? Voilà ce que je me suis proposé de rechercher.

Commençons par la misère, qui explique le reste. Il y a quelques années encore, Londres était beaucoup moins chargé de pauvres que le reste du royaume. On y rencontrait peu de mendians dans les rues, et les maisons de charité (*work-houses*), ces invalides des travailleurs, n'étaient pas remplies. La capitale de l'Angleterre, ville de commerce et d'entrepôt, marché ouvert au monde entier et rendez-vous de l'aristocratie la plus opulente, ne renfermait pas alors cette masse flottante d'ouvriers qu'un ralentissement dans la production peut affamer et jeter par milliers sur le pavé. Elle ne participait ni à la détresse invétérée des classes agricoles, ni aux brusques variations de l'existence dans les districts manufacturiers.

(1) *First Report on constabulary force.*

On citait comme un phénomène purement local les souffrances des tisserands de Spitalfields et de Bethnal-Green, et c'était dans ces quartiers d'exception que la pauvreté métropolitaine se concentrait.

La métropole britannique descend rapidement de ce piédestal où la fortune l'avait placée. Une succession d'années calamiteuses a porté la gêne dans les familles; le commerce a vu se fermer une partie de ses débouchés, et les ouvriers, qu'il a cessé d'employer ou qu'il emploie plus rarement, tombent à la charge des paroisses. A mesure que le mouvement commercial diminuait, cette population, dont le flot monte toujours, cherchant à se créer de nouvelles ressources, Londres est devenue insensiblement une ville de fabrique comme Paris; ce qui l'a exposée aux mêmes vicissitudes que Birmingham, Manchester et Glasgow. Ajoutons que les faubourgs de Londres, à force de s'étendre, ont fini par rencontrer et par renfermer dans leur enceinte une race à moitié urbaine, à moitié agricole, dont les moyens d'existence sont problématiques, et qui donne souvent un pauvre par quatre habitans.

En ce moment, les maisons de charité de la capitale ne renferment pas moins de trente mille pauvres, qui sont presque exclusivement des vieillards et des enfans. Plus de cent mille indigens sont en outre secourus à domicile. Les sommes dépensées annuellement par les paroisses ne vont pas à moins de 10 à 12 millions de francs. Dans la partie de Londres qui dépend du comté de Middlesex, le nombre des indigens soulagés par la charité publique, qui n'était que de 49,814 en 1840, s'est élevé à 73,815 en 1841. De 1841 à 1842, le paupérisme a fait des progrès encore plus alarmans; dans la seule paroisse de Mary-le-Bone, ce riant quartier qui forme les avenues du Parc du Régent, le nombre des mendians s'est accru de 2,621 à 5,396. Tout récemment les gardiens de la paroisse ont offert deux guinées par tête pour la capture de 17 pères de famille qui avaient abandonné leurs femmes et leurs enfans, délit prévu par les lois. L'*union* de la Cité a vu la taxe des pauvres augmenter de 15 pour 100 en trois années, et a dépensé près de 1,500,000 francs en 1842 pour l'entretien de 6,125 indigens. Enfin, tandis que le nombre des pauvres secourus en Angleterre, qui était, par rapport à la population, de 8 6/10 sur 100 en 1840, s'est élevé à 9 4/10 sur 100 en 1841, la proportion, qui n'était que de 7 1/6 sur 100 à Londres, est montée l'année suivante à près de 11 sur 100. A Paris, le rapport moyen du nombre des pauvres à la population est celui de 8 à 100. En faisant un compte séparé de la dépense des hôpitaux,

on consacre à peine dans cette capitale 3 à 4 millions de francs au service des secours publics.

Voilà pour le budget de la charité régulière à Londres. Mais ce n'est pas de ce côté que se montrent les symptômes les plus menaçans. Quels que soient les progrès de la misère locale, comme une population ne passe pas en un jour de l'aisance à la pauvreté, on peut encore les prévoir et y faire face. Ce que l'on prévoit difficilement, c'est la misère qui déborde d'un lieu sur un autre, lorsqu'une communauté urbaine ou rurale, se trouvant dans l'impuissance absolue de porter le fardeau que la Providence lui avait assigné, en laisse retomber une partie sur les épaules de ses voisins. Voilà ce qui arrive à Londres aujourd'hui. Une armée de misérables à demi nus chassés par la faim des districts agricoles, du Lancashire, de l'Écosse et de l'Irlande, envahit les rues de la métropole. On peut suivre dans les registres d'une seule *union*, celle de la Cité, la marche de cette inondation. En 1838, le nombre des pauvres forains (*casual paupers*) qui avaient accidentellement demandé du secours se bornait à 356; en 1839, il était de 2,403; en 1840, de 11,203; en 1841, de 26,703, et en 1842, de 45,000; on en comptera bien davantage en 1843.

Une lettre écrite par M. Thwaites, administrateur des secours (*relieving officer*) dans la Cité, présente des détails pleins d'un touchant intérêt sur les causes du vagabondage épidémique qui désole Londres. «Le vagabondage, dit ce magistrat, s'accroît d'une manière alarmante dans la métropole; cela tient en partie à la détresse des districts manufacturiers, et en partie à la cessation, dans les districts agricoles, des travaux de chemins de fer.

« Les laboureurs sont dans l'usage de quitter leurs foyers pour aller chercher du travail, particulièrement dans l'intervalle d'une moisson à l'autre. Pendant que les chemins de fer étaient en cours d'exécution, la facilité avec laquelle les bras trouvaient de l'emploi déterminait des milliers d'entre eux à émigrer ainsi. Ils recevaient un salaire élevé, faisaient un travail pénible, vivaient bien et ne murmuraient pas; quand une ligne de fer était terminée, ils passaient à une autre, mais cette ressource n'existe plus aujourd'hui pour eux.

« Les ouvriers quittent les districts manufacturiers avec leurs familles, lorsqu'ils sont mariés, et en plus grand nombre que jamais depuis la crise qui frappe l'industrie. Ils vont de ville en ville, n'obtiennent du travail dans aucune, et, de même que les terrassiers, ils finissent par se diriger vers la capitale, pensant y trouver plus

sûrement de l'emploi; mais là aussi le même désappointement les attend : le marché du travail est surchargé.

« Ces deux grandes classes de travailleurs n'ont généralement que des motifs très avouables pour quitter leurs foyers; mais lorsqu'une fois elles ont pris l'habitude d'une existence ambulante, elles ne peuvent plus se fixer. Un ouvrier qui a rôdé long-temps en quête de travail est perdu pour l'industrie.

« Un grand nombre de jeunes filles, qui viennent principalement des districts manufacturiers, quittent leurs familles par goût pour le changement, parce qu'elles manquent de travail, qu'elles sont maltraitées, ou qu'elles ont été attirées par les pourvoyeurs de la prostitution. L'avenir de ces malheureuses est à jamais ruiné, quand elles n'ont pas le bonheur d'être réclamées et renvoyées à leurs parens.

« Il est une quatrième classe, la plus nombreuse peut-être et qui s'accroît continuellement aux dépens des trois autres; je veux parler du vagabond de profession (*tramper*), qui ne se livre pas un seul jour à un travail régulier, qui vit en trompant, en mendiant et en volant. Tous ces misérables, aussi long-temps que la maigreur de leur bourse le permet, passent la nuit dans ces garnis infimes que l'on trouve partout en Angleterre, et où l'encombrement est tel, la propreté tellement inconnue, que la vermine et les maladies cutanées finissent par les ronger. »

Voilà dans quel état tant de malheureux arrivent à Londres. On vient de voir qu'ils n'y trouvent ni emploi ni moyens de subsistance. Quel accueil cependant leur fait la charité publique, dans la personne de ses représentans officiels? Écoutons encore M. Thwaites :

« Le système généralement adopté par les unions (*paroisses unies*) de la métropole consiste à donner, aux pauvres qui se présentent accidentellement, du pain, de l'eau et le logement pour une seule nuit; ou bien l'on oblige les hommes à casser des pierres et les femmes à éplucher des étoupes (*picking oakum*) pour un salaire tellement minime, qu'une journée du travail le plus rude rapporte à peine à une famille entière la chétive pitance de quelques sous. Le nombre des unions qui rayonnent à une distance de dix milles de Saint-Paul n'est pas moindre de trente, qui sont tenues, selon l'interprétation donnée aujourd'hui à la loi des pauvres, d'assister toute personne qui demande des secours, et cela sans enquête préalable; cette méthode aggrave le mal et encourage les vagabonds à aller d'une union à l'autre jusqu'à ce que, ayant complété le circuit de la métropole et des faubourgs, et étant tombés dans une misère égale

à leur dégradation, ils se rejettent sur la Cité, où ils savent qu'on les traitera avec humanité, et que, s'ils sont malades, on les enverra à l'hôpital. La Cité devient ainsi l'asile de tous les vagabonds de l'Angleterre.

« Les magistrats les envoient encore par centaines en prison, pour avoir mendié ou pour avoir cassé des réverbères et des carreaux de vitres. Là, ils ont un travail moins rude et un régime plus substantiel que dans la plupart des maisons de charité; mais, à leur sortie, n'ayant ni asile ni papiers, que vont-ils devenir? Ils sont prêts à retomber dans les mêmes délits; ils vont de la prison à la maison de charité, et de la maison de charité à la prison, jusqu'à ce que la maladie et la mort mettent un terme à leurs souffrances. C'est le sort du plus grand nombre, sinon de tous. Qui se souvient d'avoir jamais vu dans les rues de Londres autant de malheureux à demi nus? »

Il arrive souvent que ces pauvres gens n'ont pas même l'alternative dont parle M. Thwaites, et qu'ils sont réduits de prime-abord à partager le pain des criminels. Le quartier que l'on destine, dans chaque maison de charité, à recevoir les indigens forains se trouvant presque toujours rempli de bonne heure, les derniers venus n'ont pas d'autre ressource que celle de frapper à la porte de la prison. Que deviennent ceux qui, par respect pour eux-mêmes, ne peuvent pas se résoudre à prendre ce parti désespéré? C'est ce que l'on verra dans le récit suivant, emprunté à l'*Examiner* du 14 octobre 1843.

« Les gardiens du parc et les agens de la police ont conduit, ces jours derniers, au bureau de Marlborough-Street, plusieurs jeunes filles qu'ils avaient trouvées endormies sous les arbres de Hyde-Park et dans les jardins de Kensington. Ces malheureuses étaient toutes, sans exception, dans la plus effroyable misère, et tellement infectées d'une maladie honteuse, que le magistrat qui siégeait crut faire acte d'humanité en les envoyant en prison, où elles auraient un asile et où elles recevraient l'assistance des hommes de l'art. Il paraît, d'après la déclaration des gardes, que cinquante personnes environ des deux sexes et de tout âge n'ont pas, depuis plusieurs mois, d'autre abri pendant la nuit que celui que leur offrent les arbres du Parc et les trous pratiqués dans les talus. La plupart sont des jeunes filles de quatorze à dix-sept ans, que des soldats ont amenées de la province, qu'ils ont débauchées et qu'ils ont ensuite abandonnées à leur horrible destin. Ces infortunées créatures se voient ainsi, dès leur première jeunesse, rejetées complètement hors de la société, et vivent

pêle-mêle la nuit au milieu des parcs, où elles pourrissent littéralement dans le besoin, dans la fange et dans la maladie. »

Quel trait ajouter à cette affreuse peinture? A Londres, au milieu des quartiers les plus opulens, sous les fenêtres du duc de Wellington, et à quelques pas du palais qu'habite la reine, les sujets de Victoria viennent par bandes, et comme des parias chassés de leur caste, se coucher, par une nuit d'octobre, sur la terre humide, sans autre abri que les arbres du parc! La police de la métropole, cette police modèle, si attentive à protéger le *gentleman* qui marche bien vêtu, sa maison et sa famille, ne s'aperçoit qu'au bout de quelques mois qu'il y a dans quelque trou de Hyde-Park des malheureux qui meurent de faim et de froid! Puis, quand on les amène devant le magistrat, il se trouve que cette civilisation si complète, si puissante et si riche n'a pas d'autre moyen de leur témoigner son humanité que de les mettre au régime des malfaiteurs, un régime que les pauvres envient!

Dans les grandes villes de l'Écosse, on n'a pas à rougir de pareilles scènes; à Édimbourg, à Glasgow, la charité privée corrige sur ce point l'imprévoyance de la loi. Par les soins d'une association qui se compose principalement de commerçans, un asile s'ouvre chaque soir pour abriter les malheureux qui sont hors d'état de payer les 3 ou 4 pence qu'il en coûte par nuit pour coucher dans quelque maison garnie, sur un grabat. On interroge les arrivans, afin de connaître leur profession et leurs moyens d'existence, et, pourvu qu'ils ne soient pas en état d'ivresse, on les admet. Avant l'heure du repos, ils reçoivent un morceau de pain et un plat de gruau (*porridge*). A onze heures, les portes de la maison étant fermées, la prière se fait en commun; puis les hommes vont dans un appartement, et les femmes dans un autre, dormir enveloppés dans une couverture sur le lit de camp. Le lendemain, on leur donne en les congédiant un morceau de pain; quelquefois la société s'emploie pour obtenir le passage gratuit sur un bateau à vapeur à ceux qui veulent rentrer dans leurs foyers. Rarement les mêmes personnes sont hébergées pendant plus de deux jours; on craindrait d'offrir une prime à l'oisiveté. Les deux asiles d'Édimbourg ont secouru plus de vingt mille personnes en 1841; vingt-cinq mille personnes ont été admises dans celui de Glasgow.

L'utilité d'une ou de plusieurs institutions semblables se fait particulièrement sentir dans des capitales aussi vastes et aussi peuplées que Londres et Paris. Combien de malheureux ne sauverait-on pas

du désespoir ou de la corruption en ouvrant un lieu public où les gens qui seraient sans asile auraient la certitude de trouver, ne fût-ce qu'une fois dans l'année, un abri et du pain! Pour le moment, les habitans de Londres semblent vouloir prendre les devans sur ceux de Paris. Le *Times* a fait tant de bruit des scènes de Hyde-Park, que l'opinion publique s'est émue à la fois de honte et de compassion. Un comité se forme pour établir un asile de nuit dans les quartiers de l'ouest; mais il en faudrait encore un au nord, un au centre, un à l'est et un au sud de l'autre côté de la Tamise, pour répondre aux nécessités qui viennent de se révéler.

Les commissaires qui président en Angleterre à l'administration des secours publics (*poor law commissionners*) reconnaissent, dans leur dernier rapport (1), que la loi n'est pas ce qu'elle devrait être, et qu'elle ne donne ni le moyen de venir suffisamment en aide aux infortunes accidentelles, ni celui d'atteindre les imposteurs qui exploitent les sentimens bienfaisans du pays. En effet, c'est peu d'accueillir pour une nuit dans la maison de charité les indigens ou les vagabonds qui se rendent à Londres de toutes les parties de l'Angleterre, et pour avoir le droit de leur refuser un asile permanent, il faudrait les aider à regagner leur contrée natale et à retrouver la chance de vivre en travaillant. On a déjà réformé la loi des pauvres dans l'intérêt des contribuables, à qui l'on a fait ainsi remise d'une partie de l'impôt qu'ils acquittaient; il reste à porter maintenant la prévoyance sociale de l'autre côté, et à laisser tomber les miettes de la table du riche sur Lazare affamé.

La législation anglaise punit avec une grande sévérité la mendicité ainsi que le vagabondage. « Toute personne, dit l'acte de la cinquième année de George IV, qui vague dehors ou qui se tient dans les rues, sur les places publiques, sur les grands chemins, dans les passages ou dans les cours, pour demander ou pour recevoir l'aumône, peut être, sur la déposition d'un seul témoin, condamnée au travail forcé dans une maison de correction, pour un temps qui n'excédera pas un mois. » On reconnaît bien là l'horreur qu'éprouve une société riche et policée pour le spectacle de la misère; mais réprimer la mendicité comme un délit, et ne pas la laisser en même

(1) « Il nous paraît que le système des secours à donner dans la métropole aux indigens de passage et aux personnes appelées communément vagabonds demande à être placé sur un pied un peu différent de ce qu'il est aujourd'hui, soit quant à l'assistance que méritent ceux qui sont réellement malheureux, soit dans le but de décourager les imposteurs capables de travail. » (*Eigth annual Report*, p. 25.)

temps sans excuse en rendant la charité publique accessible à tous les indigens, quelle inconséquence! disons mieux, quelle injustice de la part du législateur!

Il n'y a que deux systèmes possibles en cette matière : ou l'état reste indifférent à la misère des individus, et il doit alors s'abstenir de tout contrôle sur la mesure dans laquelle la charité privée s'exerce, ainsi que sur les procédés auxquels on a recours pour la solliciter; ou bien il prétend réprimer comme un délit le seul fait de demander et de recevoir l'aumône, et dans ce cas c'est un devoir pour lui de veiller à ce qu'aucune souffrance ne se manifeste sans être aussitôt soulagée. Les gouvernemens qui se considèrent comme représentant la Providence sur la terre, entreprennent une tâche laborieuse, et dont il leur importe de calculer toutes les obligations. La pauvreté, dans notre état social, est un accident qui tient soit à la force des circonstances, soit à l'imprévoyance des hommes. Quand on veut réparer les malheurs qui proviennent de l'une et l'autre cause, on ne se propose rien moins que de prévoir pour tout le monde, et de gouverner les évènemens.

De la mendicité passons à la prostitution; les deux plaies se touchent. Le nombre des femmes qui se prostituent à Londres a été l'objet de divers calculs. Au commencement du XIXe siècle, un magistrat de police, Colqu'houn, l'évaluait à 50,000; on le trouve estimé à 80,000 dans quelques ouvrages récens. L'auteur d'un rapport officiel, M. Chadwick, réduit ce nombre à 7,000 dans le rayon auquel s'étend l'action de la police métropolitaine, ce qui supposerait, en y joignant celles qui fréquentent la Cité, un total d'environ 10,000 prostituées pour une population qui dépasse un million et demi d'habitans. Il paraît difficile de concilier l'estimation de M. Chadwick avec les documens qu'il produit lui-même. En effet, il compte dans le ressort de la police métropolitaine, et sur les indications fournies par les agens, 3,335 maisons qui reçoivent des femmes de mauvaise vie. En adoptant la proportion de quatre femmes par maison, qu'il propose ailleurs, on trouverait 13,340 prostituées, et à peu près 16,000 en y comprenant la Cité. Dans un ouvrage exempt de passion (1), le docteur Wardlaw en admet 16,675 pour le seul comté de Middlesex.

Il faut avoir parcouru le soir les rues de Londres pour se faire une idée de la multitude vraiment incroyable des femmes et surtout des jeunes filles qui sollicitent les passans. Dans certains quartiers, les

(1) *Wardlaw's Lectures on prostitution.*

maisons de prostitution se touchent. A Saint-Giles, sur un espace de 700 *yards* (environ 700 mètres) de circonférence, qu'on nomme le repaire (*rookery*), on compte 24 maisons suspectes, et dans chacune 10 prostituées; et combien de quartiers dans Londres ressemblent à celui-là!

Outre les prostituées qui fréquentent ou qui habitent les maisons suspectes, et qui avouent publiquement leur profession, il y a la prostitution clandestine, qui descend depuis la courtisane et la femme entretenue jusqu'aux malheureuses qui infestent les abords des casernes (*barracks*), des vaisseaux et des prisons. Tout calcul serait ici problématique; mais les données qui précèdent suffisent assurément pour démontrer que Londres ne peut revendiquer à cet égard aucune supériorité morale sur les grandes villes du continent, et sur Paris en particulier. On sait que Paris n'a jamais renfermé plus de 4,000 prostituées inscrites, et que le nombre de ces malheureuses est loin d'augmenter dans la capitale de la France avec la population.

En dressant ce triste catalogue, il n'entre pas dans ma pensée de rétorquer contre l'état moral de l'Angleterre les accusations que l'on a tant prodiguées à la France. Le nombre des prostituées ne porte pas nécessairement témoignage de l'immoralité d'un peuple. Les contrées méridionales de l'Europe qui n'ont pas ou qui ont peu de prostituées, sont précisément celles qui se distinguent par le relâchement des mœurs. L'étendue de la prostitution se mesure à la grandeur du luxe et à la profondeur de la misère; l'une fournit les appétits auxquels l'autre est livrée par ses besoins. La même cause qui pousse les hommes au crime jette les femmes dans le vice; vol ou prostitution, chaque sexe pille la société avec les armes que la nature lui a départies.

Toutes choses égales, la prostitution doit être plus commune à Londres qu'ailleurs, parce que les ressources du travail pour les jeunes filles y sont plus limitées. En Angleterre, les hommes font une partie de la besogne qui devrait revenir aux femmes; ils président aux ouvrages d'aiguille et tiennent les comptoirs dans les magasins ainsi que dans les établissemens publics. En France, les femmes s'emparent d'une partie des travaux qui devraient revenir aux hommes; elles portent des fardeaux, font le commerce, sont commis, teneurs de livres et compositeurs d'imprimerie. Les ouvrages d'aiguille sont si peu rétribués à Londres, que les jeunes personnes qui s'y livrent ont de la peine à gagner 4 sh. (5 francs) par semaine, en travaillant dix-huit heures par jour. On ne saurait rien imaginer de

plus affreux que l'existence de ces pauvres filles. Il faut qu'elles se lèvent dès quatre ou cinq heures du matin, dans toutes les saisons, pour aller recevoir les commandes des mains des marchands; elles travaillent ensuite jusque vers minuit dans des chambres étroites, où elles sont réunies par cinq ou six. Cette vie sédentaire et cette application constante les vieillissent avant l'âge, quand la phtisie les épargne. Doit-on s'étonner si quelques-unes, effrayées ou rebutées en trouvant le chemin de la vertu aussi rude, tendent les bras à la prostitution?

Les habitudes des prostituées à Londres ont certainement gagné en décence depuis trente ans. Elles sont particulièrement moins brutales, et les passans, pour se délivrer de leurs avances, ont plus rarement à invoquer la vigueur de leurs poings. On voit que l'autorité réprime aujourd'hui des excès qu'elle tolérait autrefois. Avant l'établissement de la nouvelle police, les prostituées avaient le haut du pavé, et rendaient les rues de la métropole impraticables dès la chute du jour. En 1814, deux mille propriétaires de maisons dans la Cité, voulant mettre un terme à cette usurpation de la voie publique, adressaient au lord-maire une pétition curieuse dont le texte se retrouve parmi les documens annexés à l'enquête de 1816.

« Les principales rues de cette Cité, disaient les pétitionnaires, sont chaque soir encombrées de femmes de mauvaise vie, qui, par leurs rixes continuelles et par leur conduite obscène, fatiguent et alarment les honnêtes gens.

« L'audace avec laquelle ces femmes accostent les passans, les horribles imprécations et les paroles obscènes qu'elles ont sans cesse à la bouche, voilà ce que, en notre qualité de pères de famille et de maîtres de maisons, nous considérons comme un intolérable abus. Aucune femme honnête, malgré la protection dont on l'environne, ne peut traverser les rues dans la soirée sans être témoin de ce dégoûtant spectacle, et toute la vigilance dont nous pouvons user ne met pas nos fils ni nos domestiques à l'abri de sollicitations qui viennent les chercher jusqu'à notre porte. En se familiarisant avec la vue de femmes qui mettent toute sorte d'artifices en jeu pour séduire la jeunesse, on sent diminuer le dégoût qu'elles inspirent, et ce relâchement dans la surveillance est suivi des plus fâcheuses conséquences pour la santé, pour la réputation et pour la moralité de la génération qui est notre espoir.

« Les relations intimes que ces femmes dépravées forment d'une part avec les garçons de boutique et avec les apprentis, de l'autre

avec les voleurs, les filous et les recéleurs, facilitent leurs déprédations. Elles constituent aussi une classe nombreuse de coupeuses de bourses (*pick-pockets*), et commettent une infinité de petits délits. »

La supplique des habitans de la Cité a été entendue, bien qu'un peu tard. L'acte de 1829 défend à toute prostituée ou rôdeuse de nuit (*night-walker*) de se placer sur la voie publique pour solliciter les passans; en cas de contravention, la peine portée est une amende de 40 shillings, ou à défaut un mois de prison. Cependant la police ne met pas une grande rigueur dans l'exécution de la loi; pourvu que les prostituées ne se rendent pas trop importunes et ne soient pas trop bruyantes, on les laisse circuler librement. Du reste, on n'exerce sur elles aucune espèce de surveillance. La pudeur anglaise s'oppose invinciblement à un contrôle sanitaire du genre de celui qui est en usage à Paris, où il a contribué à diminuer, depuis plusieurs années, les ravages d'un mal sans nom. Un système de laisser-faire absolu prévaut en cette matière; il n'y a pas d'autre digue que la prudence individuelle pour arrêter l'effroyable contagion.

J'avoue que le système français me paraît préférable. S'il y a le moindre espoir d'arracher à la prostitution quelques-unes de ses victimes, les soins donnés à leur santé y serviront autant que les enseignemens moraux. Il est bon encore que ces infortunées créatures ne puissent pas, quand elles le voudraient, se séparer entièrement de la société, et que, les liens de la famille se rompant, la tutelle de l'administration les suive au fond de leurs égaremens. Un gouvernement ne devient pas responsable de ces désordres par cela seul qu'il s'efforce, en les régularisant, d'en limiter l'étendue. Partout au contraire où la prostitution demeure livrée à elle-même, elle devient bientôt comme la pépinière de toute espèce de délits.

A Paris, malgré la sévérité des règlemens, le pouvoir discrétionnaire du préfet de police n'atteint pas plus de 5 à 6,000 filles publiques par année (1). A Londres, sans y comprendre la Cité, qui a sa police distincte, 12,104 femmes ont été arrêtées soit comme prostituées, soit comme excitant quelque tapage (*disorderly characters*), soit comme suspectes (*suspicious characters*), soit en état d'ivresse dans les rues. Le mouvement des arrestations, qui avait été en décroissant à partir de 1831, éprouve une recrudescence très marquée depuis deux ans.

Je ne veux pas établir de comparaison entre la situation des prostituées à Londres et les conditions de leur existence à Paris : les

(1) En 1842, 5,734 filles ont été arrêtées et conduites au dépôt de la préfecture.

termes et peut-être aussi le courage me manqueraient pour de tels rapprochemens; mais, en se référant aux ouvrages et aux documens qui ont été publiés sur cette grave question, je crois que l'on est en droit de conclure que la prostitution en Angleterre présente généralement un caractère plus repoussant, qu'elle commence dans un âge plus tendre, et qu'elle a des relations plus étroites avec les crimes ainsi qu'avec les délits.

Parent-Duchâtelet, dans ses consciencieuses recherches, a constaté que, sur 3,248 filles publiques inscrites, 196 étaient âgées de dix à seize ans à l'époque de leur inscription. C'est la proportion déjà très remarquable de 6 sur 100. A Londres et dans la Grande-Bretagne, cette précocité du vice existe et se propage sur une bien plus grande échelle. Voici ce qu'on lit dans l'adresse publiée par la société qui a pour objet de protéger les jeunes filles et de les arracher à la prostitution : « Dans les trois hôpitaux les plus considérables de Londres, et en huit années, il ne s'est pas présenté moins de 2,700 enfans de onze à seize ans infectés d'une maladie honteuse. » Deux mille sept cents enfans visités par cette horrible peste avant l'âge de la puberté! Le vice et la maladie venant gangréner tant d'existences, avant que la raison ait pu se développer dans la pensée et la vigueur dans le corps! Quel spectacle que celui-là pour un peuple qui a des entrailles! et comment éprouver assez de pitié pour les victimes, assez d'indignation pour les bourreaux?

On n'a pas oublié un procès qui déroulait, il y a quelques mois à peine, devant le tribunal correctionnel de Paris, des scènes jusque-là sans exemple en France. Une mère, spéculant sur les agrémens de sa fille, l'avait livrée à la prostitution dès l'âge de douze ans; et comme l'enfant résistait, avertie par un dégoût qui n'était que l'instinct du devoir, l'abominable mégère lui avait cassé deux dents. L'histoire de la femme Éon est une histoire assez commune de l'autre côté du détroit. Écoutons le témoignage d'un missionnaire expérimenté, M. Logan : « Dans un de nos hôpitaux, je rencontrai cinq jeunes filles qui souffraient d'un mal honteux, à l'âge, l'une de treize ans, l'autre de douze, la troisième de onze, la quatrième de neuf, et la cinquième de huit. La mère de celle-ci était dans l'hôpital, attaquée de la même maladie. Trois de ces jeunes filles avaient été séduites dans la maison de leur mère, et ce n'était pas *par des enfans* (1). »

(1) *An Exposure of female prostitution*, by W. Logan, City missionnary.

La prostitution des jeunes filles n'est pas toujours imputable en Angleterre à l'avidité de quelque mère dénaturée. Ce qui frappe au contraire en lisant les récits des procès correctionnels, c'est la parfaite spontanéité de ces penchans vicieux dans la plupart des sujets. On y voit une prostituée à peine âgée de treize ans, qui, pour déjouer la surveillance de son père, l'accuse elle-même devant le jury (1) de l'avoir violée; d'autres, dans un âge encore plus tendre, servent d'appât pour attirer et pour pervertir les jeunes garçons dont les voleurs émérites font leurs instrumens. Mais je préfère insister sur un récit qui donne une idée plus complète de cette perversité de serre-chaude, en montrant qu'aucun vice ne lui est étranger.

La scène se passe au bureau de *Queen Square*, le 14 décembre 1842. Deux jeunes filles, Marguerite Haggarty et Marie Hanton, sont prévenues d'avoir cherché à extorquer de l'argent à un honnête marchand, M. Perkins. Le plaignant déclare que la veille, dans la soirée, comme il traversait le pont de Westminster, Haggarty s'approcha de lui et lui demanda l'aumône de quelques *pence*. Il refusa, mais la jeune fille insista et le suivit en l'importunant. Un moment, il l'avait perdue de vue, lorsqu'à l'entrée du cimetière de Sainte-Marguerite elle l'aborda de nouveau, à sa grande surprise, et mit la main sur lui, l'accusant d'avoir pris avec elle certaines libertés. Au même instant, elle poussa un cri qui fut le signal de l'apparition de Hanton et de quatre autres qui l'entourèrent en le menaçant. Hanton particulièrement se mit à pleurer, prétendant que sa sœur avait été insultée, et, se saisissant d'une grosse pierre, elle jura qu'elle écraserait la tête au plaignant, à moins qu'il ne lui donnât de l'argent. M. Perkins les arrêta l'une et l'autre, et, un agent de police survenant, il les fit conduire à la station. Pendant ce temps-là, leurs complices s'étaient esquivées. — Le magistrat, M. Bond, demande si l'on sait quelque chose des antécédens de ces jeunes filles. L'inspecteur, M. Bareford, répond qu'il les connaît bien, et qu'elles lui avaient déjà donné de l'embarras un an auparavant. Il les avait trouvées rôdant le long des rues et les avait renvoyées à leurs parens, qui étaient d'honnêtes ouvriers vivant à l'autre extrémité de la ville; mais elles avaient bientôt quitté la maison paternelle pour retourner à leurs habitudes vicieuses. Ce matin même, elles lui ont avoué que depuis plusieurs mois elles vivaient de la prostitution. L'inspecteur ajoute qu'ayant reçu d'autres plaintes du même genre, il avait donné

(1) Crown-Court, 7 august 1842.

l'éveil à ses agens. — Haggarty est condamnée à un mois d'emprisonnement, et Hanton à cinq jours. En France, ces jeunes filles auraient été renfermées, par ordre du tribunal, dans une maison de correction jusqu'à leur dix-septième année.

Nos journaux judiciaires nous ont souvent entretenus des prouesses de certains malfaiteurs qui exercent une pareille industrie. Ceux-là vont s'embusquer dans quelque allée obscure des Champs-Élysées ou au détour d'une rue peu fréquentée, et, lorsqu'ils rencontrent un passant bien mis, ils l'arrêtent, le menaçant de l'accuser, s'il hésite à leur ouvrir sa bourse, de leur avoir fait une infame proposition. Mais que le même expédient soit pratiqué par de jeunes filles; que celles-ci atteignent, malgré leur âge et malgré leur sexe, à cet excès d'audace, de cynisme et de dépravation, voilà ce qui confond l'intelligence! voilà les prodiges, les signes de notre temps!

Les relations des prostituées à Londres avec les voleurs sont un fait général et qui souffre peu d'exceptions. On les rencontre par centaines attablés ensemble dans les cuisines des garnis ou dans les cabarets, à jouer aux cartes et aux dés. Ces femmes ont le secret des expéditions, elles en partagent quelquefois les périls et habituellement les profits. Il n'y a pas de maison de prostitution, dans la dernière classe et la plus nombreuse, à Londres, à Manchester, à Liverpool ni à Glasgow, qui ne soit aussi une caverne de brigands. Voici la méthode usitée en pareil cas. Une de ces femmes ignobles, et dont le seul aspect offense tous les sens, se met en quête d'une dupe. Quand elle pense l'avoir trouvée, comme ce malheureux n'aurait jamais le courage de suivre une telle créature ni de s'aventurer dans un tel lieu, elle le conduit d'abord dans la boutique de quelque débitant de liqueurs et l'enivre de *gin*. Le patient, ayant perdu l'aplomb de sa raison, devient plus facile; on l'entraîne, à travers une multitude d'allées tortueuses, au fond d'une cour, et là, dans un affreux coupe-gorge d'où il ne sort que battu et dépouillé, souvent on le laisse pour mort et on le jette dans la rue. Tout récemment, la cour criminelle de Londres a condamné à la déportation quatre prostituées, toutes âgées de dix-sept ans, qui avaient figuré comme acteurs ou comme complices dans un guet-apens de ce genre; mais il n'est pas toujours facile de retrouver la trace des coupables à travers ces labyrinthes de Saint-Giles, dont les allées se ressemblent toutes, et où les cours n'ont pas de nom.

On le voit, la prostitution à Londres corrompt la femme sans réserve. En la dépouillant de sa pudeur, le vice ne lui laisse pas même

sa probité. Il semble que ce soit une nature forte; mais, sans lest et sans ressort, quand elle commence à descendre, elle ne s'arrête qu'au fond de l'abîme, d'où elle ne remonte plus. Les races méridionales portent la débauche avec une sorte d'aisance et comme un effet du climat; dans les contrées du Nord, de pareils excès sont tellement contre nature, que les malheureux qui s'y abandonnent tombent dans la brutalité la plus abjecte et perdent bientôt tout ce qu'ils avaient d'humain. D'ailleurs, la moralité en Angleterre tient beaucoup plus à la force des habitudes qu'à la fermeté des principes. La société enveloppe l'homme et surtout la femme d'une infinité de retranchemens qui servent d'appuis à sa vertu et qui l'empêchent de faillir; mais aussi, une fois sortie de ces lignes de défense, elle se trouve sans support, et, l'occasion venant à l'attaquer, elle devient une proie certaine. Elle succombe sous le poids de ces ailes de plomb que Milton donne aux anges rebelles et déchus.

Après la misère vient la prostitution, et après la prostitution le crime; ce n'est pas la partie la moins lugubre du sujet. On connaît le budget criminel du département de la Seine : dix-huit cents à deux mille libérés (1) forment le noyau de cette brigade de malfaiteurs qui est perpétuellement à l'état d'agression contre les personnes et contre les propriétés; la population moyenne des prisons comprend cinq mille détenus; sans compter les prostituées, la police opère chaque année dix-sept à dix-huit mille arrestations; enfin, les tribunaux condamnent annuellement à la mort, aux travaux forcés ou à l'emprisonnement, 6,500 à 7,000 individus. La population de la Seine étant d'environ 1,300,000 habitans, il y a donc un individu arrêté sur 72, et une condamnation sur 185. Cette proportion, déjà bien assez effrayante, n'est rien auprès de celle que présente la capitale du royaume-uni.

Au commencement du siècle, Colqu'houn, voulant expliquer l'accroissement déjà rapide qui se faisait sentir dans le nombre des délits, supposait que, depuis la révolution française, Londres était devenu le rendez-vous de tous les scélérats et de tous les escrocs du continent. « Paris étant ruiné, disait cet auteur, la noblesse bannie et la plus grande partie des propriétés mobilières anéanties, les fripons et les escrocs n'y ont plus les mêmes ressources qu'auparavant, et d'ailleurs cette ville n'a plus les attraits qu'elle avait autrefois. L'ignorance de la langue anglaise, *qui était pour nous une espèce de*

(1) 1,867 libérés du bagne ou des prisons en 1836.

sauve-garde, n'est plus un obstacle à l'action des malfaiteurs venus du continent. Jamais notre langue n'a été aussi répandue au dehors, et jamais l'usage de la langue française n'a été aussi commun dans ce pays, surtout parmi les jeunes gens. Le goût du jeu et de la dissipation qui règne dans Londres, et que l'influence des étrangers corrompus, l'opulence du peuple et la grande masse du numéraire en circulation ont déjà bien augmenté, présente aux Français et aux étrangers qui infestaient Paris sous l'ancien gouvernement un vaste champ pour exercer leur industrie. »

Depuis la paix, Paris est devenu plus brillant que jamais. Cette richesse mobilière, que Colqu'houn croyait anéantie, s'est multipliée jusqu'à éblouir les yeux et jusqu'à étonner l'imagination. La capitale de la France est aussi le théâtre de la mode, du luxe et des plaisirs. Elle attire, comme autrefois, les voyageurs opulens de toutes les contrées de l'Europe, et à leur suite ce cortége d'escrocs et d'intrigans qui viennent prendre part à la curée. Si nos malfaiteurs, mettant à profit l'universalité de la langue française, vont chercher parfois leur butin à Londres, à Bruxelles, à Berlin, la diffusion des langues étrangères en France ouvre par compensation notre territoire aux malfaiteurs de tous les pays. En veut-on la preuve? Il suffit de parcourir les comptes de la justice criminelle, où l'on trouvera par exemple que, sur 15,624 individus arrêtés à Paris en 1840, 1,072 étaient étrangers à l'empire français.

Si Colqu'houn vivait encore, il serait forcé de reconnaître qu'en fait de crimes, en Angleterre, l'exportation égale tout au moins l'importation. Ce magistrat, qui ne savait comment expliquer la quantité des délits à une époque où les prisons de Londres recevaient annuellement quatre à cinq mille prévenus, se trouverait bien autrement embarrassé pour rendre compte des causes qui amènent aujourd'hui, dans cette seule ville, l'arrestation de soixante-quinze à quatre-vingt mille personnes par an. Quelle que puisse être d'ailleurs l'explication, il faut bien admettre, lorsqu'un désordre social se développe avec ce luxe de proportions, qu'il doit être un produit indigène et spontané. Il reste pourtant à l'évêque de Londres, ce grand ennemi de la danse, la consolation d'imputer à la contagion des idées et des mœurs françaises un scandale que le bon Colqu'houn, dans la naïveté de ses illusions patriotiques, regardait comme l'œuvre directe des bandits français.

Aucune agrégation d'hommes dans le monde connu, à l'exception peut-être de Liverpool, de Manchester et de Glasgow, ne com-

met proportionnellement autant de délits que la population de Londres et de sa banlieue. La police métropolitaine, dont la juridiction s'étend sur le comté de Westminster et sur une partie du comté de Surrey, a mis la main en 1842 sur 65,704 individus. Si l'on y joint les 10,841 arrestations opérées par la police de la Cité, on aura un total de 76,545 personnes arrêtées dans l'année, ce qui donne pour la métropole une arrestation sur 25 habitans. Il faut dire que les lois et les règlemens de police en Angleterre élèvent au rang de délits des actes qui ne sont pas considérés chez nous comme légalement répréhensibles : par exemple, on arrête les ivrognes, à moins qu'ils ne soient en état de se conduire; 13,301 personnes sont portées de ce chef sur les tables de 1842. On y trouve encore près de 20,000 individus emprisonnés comme suspects ou comme menant une vie de désordre, sans compter 3,000 prostituées. Si l'on retranche du bilan criminel de Londres toutes les contraventions qui ne sont pas punies à Paris, le chiffre des arrestations sérieuses peut se réduire de 76,000 à 45,000 environ, chiffre qui représente encore une arrestation sur 40 habitans. Parmi les individus arrêtés, 15,533 ont été condamnés à la mort, à la déportation ou à l'emprisonnement; résultat : une condamnation par 120 habitans.

En poussant plus avant cette comparaison, voici le contingent que chacune des deux métropoles a fourni aux principales catégories de crimes et de délits. Les chiffres sont extraits, pour Londres, du compte-rendu de la police métropolitaine en 1842, et, pour Paris, du dernier compte-rendu de la justice criminelle que l'administration ait publié, celui de 1841.

CRIMES ET DÉLITS CONTRE LES PERSONNES.

ACCUSÉS ET PRÉVENUS.	LONDRES SANS LA CITÉ.	PARIS.
1° Meurtre ou tentative de meurtre, assassinat, empoisonnement, etc	123	21
2° Coups et blessures suivies de mort.	»	14
3° Sodomie ou tentative de, etc.	35	»
4° Viol ou tentative de viol.	53	33
5° Bigamie.	28	»
6° Outrage public à la pudeur.	152	149
7° Outrages et violences envers la force publique.	2,193	1,581
8° Coups et blessures ayant ou non entraîné une incapacité de travail (*common assaults*). . .	5,193	1,648
TOTAL. . .	7,277	3,449

CRIMES ET DÉLITS CONTRE LES PROPRIÉTÉS.

ACCUSÉS ET PRÉVENUS.	LONDRES SANS LA CITÉ.	PARIS.
1° Vols qualifiés, effraction, etc.	277	360
2° Vols domestiques, etc.	364	244
3° Vols simples, escroquerie, recel, etc.	13,880	3,390
4° Faux et fausse monnaie.	1,024	82
TOTAL. . .	15,545	4,076

Si l'on joint les délits commis dans la Cité à ceux qu'indiquent les comptes de la police métropolitaine, le nombre des délits contre les personnes à Londres s'élève à 8,339, et celui des délits contre la propriété à 17,794.

Il est à peine nécessaire d'insister sur ces résultats. Quelle disproportion entre les deux villes! Le rapport est celui de 2 à 1 dans les crimes contre les personnes, et de 3 à 1 dans les crimes contre les propriétés. La population de Londres paraît être tout à la fois plus violente et plus dépravée que celle de Paris. Le meurtre, l'assassinat, le viol, la sodomie, les violences contre la force publique, les rixes suivies de coups, tous les excès en un mot qui supposent des passions sans frein, s'y donnent pleine carrière. L'intempérance y produit les mêmes effets qu'engendre ailleurs l'ardeur du climat. En même temps, on aperçoit dans tout son développement la corruption qui est particulière aux peuples libres et industrieux. Plus de 16,000 cas de vol simple et d'escroquerie dans une seule ville! 961 cas de fausse monnaie! On voit bien que l'argent est le dieu de cette société.

Par un phénomène digne d'observation, les délits commis contre les propriétés semblent avoir atteint leur point culminant à Londres, et la quantité n'en varie guère depuis sept ans. Les crimes et les délits commis contre les personnes suivent au contraire un mouvement ascendant de plus en plus prononcé. Ainsi, le nombre des vols avec violence est aujourd'hui double de ce qu'il était en 1836; les gens du peuple jouent plus fréquemment du couteau dans leurs rixes; on ménage moins la vie des hommes; les actes de rébellion et les violences de tout genre se sont accrus de 26 pour 100 en dix ans.

Mais de quels élémens se compose cette population de criminels? Il y a d'abord les malfaiteurs de profession, dont M. Chadwick estime

le nombre à 6,407 (1), sans y comprendre ceux qui habitent la Cité de Londres. Cette évaluation doit être au-dessous de la réalité. Comment ne pas le supposer, lorsque le même auteur, qui ne compte que 276 garnis destinés aux voleurs dans la ville de Londres, en alloue 1,469 à la ville de Liverpool? Au surplus, si les filous ne sont pas plus nombreux. le personnel de cette confrérie se renouvelle souvent. Selon M. Chadwick, la carrière d'un malfaiteur, qui se prolongeait en moyenne pendant six années du temps de l'ancienne police, ne dure plus aujourd'hui que deux ans.

Les associations de malfaiteurs avaient, avant l'année 1829, un caractère formidable. Elles pouvaient, dans un moment fixé, envahir Londres et tenir la force publique en échec. Lorsque les truands de la capitale voulaient se donner un passe-temps qui fût aussi un acte d'autorité, ils organisaient une chasse au taureau (*bull hunting*). Voici quel était le procédé : on prenait l'animal dans un troupeau; on le battait et on le tourmentait de cent façons jusqu'à ce qu'il écumât de rage; dans cet état, on le lançait à travers les rues, où il renversait les passans, enfonçait les boutiques et ameutait la foule après lui. Des enfans, placés sous la direction d'un chef, le suivaient au pas de course et à grands cris, cherchant à augmenter la confusion; puis les bandits, survenant en nombre et bien armés, battaient le guet et pillaient sans merci les assistans.

Les grandes traditions se perdent aujourd'hui. Au lieu de chasser le taureau dans les rues de Londres, les habitués de Saint-Giles et de Field-Lane en sont réduits, pour entretenir dans leur cœur les émotions fortes, à faire battre des chiens à huis-clos. A l'avénement de la nouvelle police, les chefs de bande avaient préparé une émeute qui devait éclater sur le passage de Guillaume IV se rendant à Guildhall. Pendant plusieurs heures en effet. les agens de police, rangés en ligne dans le Strand, eurent à essuyer les outrages d'une foule dans laquelle les voleurs dominaient. Ceux-ci, voyant que le vrai public ne se mettait pas de la partie, jugèrent le coup manqué, et ce fut leur dernier acte de vigueur.

En renonçant à livrer des batailles rangées à la société, les malfaiteurs britanniques n'ont pas cessé pour cela d'être dangereux. Non-seulement ils restent les plus accomplis filous de la terre, mais ils ont imaginé de faire des élèves. Ils séduisent les femmes (2), qui les ai-

(1) *First Report on constabulary force*, p. 12.

(2) « Les voleurs et les prostituées semblent former une grande corporation universelle. » (*Constabulary Report*.)

dent ensuite à débaucher les enfans. C'est pourquoi le nombre même des voleurs de profession devient une question secondaire; chacun d'eux a désormais une importance plus grande, pouvant disposer des services de plusieurs individus. Une lance, dans le moyen-âge, voulait dire un cavalier avec plusieurs hommes de pied, en sorte qu'une armée de cinq mille lances représentait souvent vingt mille hommes. Les malfaiteurs d'aujourd'hui sont organisés sur le même principe, et cela valait la peine d'être observé, car rien de pareil ne se voit sur le continent.

Les femmes, dans la ville de Londres, prennent une grande part aux délits. On a compté 17,686 femmes (1) sur 63,124 personnes arrêtées en 1842, ce qui donne la proportion de 28 sur 100. A Paris, cette proportion n'est que de 14 à 15 pour 100. Et ce serait une erreur de croire que les délits commis par les femmes à Londres manquent de gravité ou portent un caractère spécial. Elles marchent dans le crime du même pas que les hommes, avec la même hardiesse et avec la même brutalité. On les voit figurer dans les meurtres, dans les vols avec effraction, dans les rixes et jusque dans les violences exercées contre la force publique; elles s'enivrent comme les hommes, se battent comme eux, et trempent aussi leurs mains dans le sang. Le tableau suivant montre le rapport des hommes aux femmes dans les principaux délits.

DÉLITS.	PRÉVENUS.	HOMMES.	FEMMES.	POUR CENT.
Meurtre	25	18	7	28
Coups et blessures graves	43	32	11	25 1/2
Violences contre la force publique	1,769	1,512	257	14 1/2
Violences exercées sur des particuliers	5,193	4,290	903	17
Vols simples	5,673	3,931	1,742	30
Vols sur la personne	1,307	535	772	59
Vols dans une maison habitée	472	237	235	50
Vols avec effraction, etc.	141	120	21	15
Fausse monnaie	961	580	281	39
Escroquerie	12,338	7,988	4,350	35

La moralité de la famille dépend surtout de la femme. Dans une ville où la corruption du sexe le plus faible est aussi extraordinaire, le vice doit germer de bonne heure au foyer domestique, et flétrir

(1) Je déduis 2,580 prostituées du nombre total des arrestations.

l'enfance de son souffle avant l'âge des passions. On s'étonne du nombre des enfans qui paraissent chaque année à Paris devant la police correctionnelle et devant la cour d'assises. Que sera-ce si l'on énumère les jeunes délinquans que fournit la métropole de l'Angleterre!

Parmi les 14,371 individus arrêtés à Paris en 1841 (1), 3,375 étaient au-dessous de vingt-un ans; on en comptait dans ce nombre 1,442 au-dessous de seize ans. 3,355 jeunes délinquans donnent, à peu de chose près, relativement à la population de la Seine, la proportion de 1 sur 400. A Londres, le district de la police métropolitaine, à l'exclusion de la Cité, a fourni en 1842 16,987 délinquans au-dessous de vingt ans, ce qui, même sans parler de ceux de vingt à vingt-un ans, présente pour la population de ce district le rapport de 1 sur 100. Voici comment se répartit entre les divers âges de l'enfance et de l'adolescence cette masse de prévenus :

	GARÇONS.	FILLES.	TOTAL.
Au-dessous de dix ans.	104	42	146
De dix ans et au-dessous de quinze. . . .	2,163	428	2,591
De quinze ans et au-dessous de vingt. . .	9,502	4,748	14,250
TOTAL. . .	11,769	5,218	16,987

La moitié de ces enfans, soit 8,326, ont été condamnés sommairement par les tribunaux de police ou renvoyés devant le jury. Voici l'énumération des délits qu'ils avaient principalement commis :

Coups, blessures et meurtre.	485
Vols qualifiés.	93
Vols, recel, faux, etc.	3,321
A l'état habituel de vol ou de désordre. . .	1,931
Vagabonds et prostituées.	1,551

Ainsi, le délit qui amène la plupart de ces arrestations est le vol. C'est l'industrie à laquelle on dresse les enfans dès leur bas âge dans les familles perdues. « Les enfans de parens dissolus et qui vivent oisifs, dit M. Beaumont dans la première enquête sur la police de Londres, infestent les rues dans un état de dénuement et de vagabondage; la seule instruction que ces petits malheureux reçoivent

(1) Le chiffre des entrées au dépôt de la préfecture de police en 1841 diffère de celui que nous indiquons ici d'après le compte-rendu de la justice criminelle; il est en effet de 17,234.

est de gagner leur vie en mendiant et en volant. J'ai vu des enfans, qui n'avaient pas plus de sept à huit ans, initiés à l'art de fouiller les poches des passans, sous l'inspection de femmes adultes qui paraissaient être leurs mères. » Quelquefois les parens ne prennent pas la peine de cette éducation, et ils mettent leurs enfans à la solde de quelque voleur expérimenté. Avant la réforme de la police métropolitaine, des bandes de petits voleurs s'assemblaient régulièrement sur les terrains vagues des faubourgs, et là le recéleur qui soudoyait cette armée de filous venait tous les jours, chargé d'une immense corbeille, leur distribuer publiquement de l'argent et des provisions.

Il se tenait même à Londres des espèces d'écoles professionnelles, des pépinières (*nurseries*) de filous, où les enfans allaient se former à l'art des Cartouche et des Mandrin. Des voleurs émérites avaient coutume de choisir de jeunes garçons dont ils formaient une bande pour agir sous leur direction, et auxquels ils donnaient des leçons matin et soir. « Depuis l'établissement de la nouvelle police, dit le rapport *on constabulary force*, ce système ne se pratique plus avec régularité. De temps en temps, lorsqu'un vieux voleur se trouve au rendez-vous des jeunes, ceux-ci s'exerçant entre eux pour montrer leur adresse, l'ancien les reprend s'ils viennent à se tromper, mais il ne cherche pas à exciter leur émulation par des récompenses. C'est là, d'ailleurs, un exercice accidentel et qui n'a guère lieu qu'une fois en huit jours. »

Suivant le rapport auquel j'ai déjà emprunté plusieurs citations, les jeunes délinquans débutent généralement, à Londres comme à Paris, par dérober aux étalages des fruits ou de la viande. Plus tard, ils s'enhardissent et volent des marchandises de peu de prix, qu'ils vendent ensuite pour quelques *pence* aux recéleuses irlandaises de Saint-Giles ou de Holborn; le produit est dépensé en friandises et en sucreries. Dans les enquêtes antérieures à 1830, on considère les petits théâtres comme l'occasion première de cette dépravation. Les enfans s'y rendent par centaines, attirés par le bas prix d'un spectacle dont ils jouissent souvent pour deux sous; puis, n'osant plus rentrer chez leurs parens à une heure aussi avancée, ils passent la nuit pêle-mêle dans les marchés, où ils vivent d'écorces d'oranges et autres débris. La description la plus complète et la plus exacte des procédés au moyen desquels tant d'enfans sont détournés de la famille et de la société, se trouve dans une brochure publiée en 1831 par un observateur très intelligent qui se trouvait alors renfermé à Newgate, M. Gibbon Wakefield. C'est lui que je vais laisser parler.

« Londres abonde en petites pépinières de légers délits, dirigées par des personnes de tout âge. J'ai eu l'occasion d'interroger plus de cent voleurs de l'âge de huit ans à quatorze, sur les causes qui les avaient engagés dans le vol, et, dans neuf cas sur dix, j'ai trouvé que l'enfant n'avait pas commis son premier crime spontanément, et qu'il avait été entraîné dans cette carrière par des personnes qui professent cette sorte de séduction.

« La plus nombreuse classe de ces séducteurs se compose de voleurs expérimentés, *enfans et hommes faits*, qui vont à la recherche d'enfans non criminels et leur représentent l'existence du voleur comme une vie de plaisir. En pareil cas, les moyens de séduction ne se bornent pas aux paroles; on donne à manger à ceux qui ont faim, et quant à ceux qui ne manquent pas de pain, on leur offre toute espèce de jouissances. Un voleur expérimenté dépense souvent dix livres sterling (255 fr.) en quelques jours pour corrompre un jeune garçon, en le menant aux spectacles et en le laissant manger et boire dans les boutiques de pâtisserie ou de fruits, ainsi que dans les cabarets. Lorsque l'enfant, sous l'impression de ces jouissances, témoigne du dégoût pour la vie honnête, on le considère comme préparé à recevoir sans s'alarmer les insinuations de celui qui le séduit.

« Souvent on emploie des moyens de séduction encore plus efficaces, à savoir l'excitation précoce de la passion sexuelle, avec l'aide des femmes associées aux voleurs, et auxquelles on confie généralement le soin de faire comprendre à ces jeunes gens, dans leur ivresse, que le vol est l'unique moyen de continuer sûrement cette vie de débauche. Ce genre de séduction réussit toujours. Pour l'édification de ceux qui pourraient croire que j'exagère les faits, j'ajouterai que la plupart des enfans au-dessus et même au-dessous de douze ans qui sont détenus à Newgate ont eu des relations avec les femmes. On ne peut guère en douter, car ces enfans sont visités journellement par leurs maîtresses, qui se font passer pour leurs *sœurs*, et leur conversation dans la prison roule le plus souvent sur leurs amours.

« Une autre classe de séducteurs se compose d'hommes et de femmes, mais principalement de vieilles femmes qui tiennent des boutiques de fruits et de petits gâteaux, afin de dissimuler leur véritable commerce, qui consiste à déterminer les enfans au vol et à recéler les objets volés par ces enfans. Voici la méthode suivie en pareil cas. Lorsqu'un enfant achète des fruits ou des gâteaux, on lie conversation avec lui pour gagner sa confiance. Il passe un autre jour devant la boutique sans argent, et on l'invite à prendre à crédit.

S'il cède à la première tentation, c'est fait de lui. Une fois endetté, il se laisse entraîner et se voit bientôt engagé pour une somme qu'il ne peut pas acquitter. On lui parle alors de la dureté des parens et des maîtres, on le plaint de manquer d'argent, et on lui insinue qu'il pourrait aisément payer ce qu'il doit en dérobant quelque objet dans la boutique de son maître ou dans la maison de ses parens. Le premier pas fait, il continue à voler. La recéleuse reçoit les objets dérobés et ne lui donne qu'une partie de l'argent qu'elle en retire; elle lui fait connaître d'autres jeunes garçons qui suivent la même carrière, et l'enfant apprend bientôt à préférer à une vie laborieuse et frugale l'oisiveté d'une existence dissipée. Enfin, il devient un voleur accompli, laisse là sa séductrice avec laquelle il ne consent plus à partager le produit de ses vols, s'associe à une bande, prend une maîtresse, et se trouve désormais établi sur le grand chemin de Botany-Bay et des pontons.

« D'autres pépinières de crimes, qui n'existent pas, celles-là, dans tous les quartiers, mais qui se concentrent dans certains districts, tels que Saint-Giles, les bas quartiers de Westminster et les deux extrémités de White-Chapel, sont les logemens garnis tenus par des recéleurs. Il en est où l'on n'admet que des enfans; cela se fait pour éviter que les hommes ne les dépouillent, et afin d'assurer aux logeurs une plus grande part du butin. Les femmes cependant ne sont pas exclues. Il serait plus exact de dire que l'on admet des jeunes filles de tout âge, depuis l'âge de dix ans (car les filles qui s'associent aux voleurs arrivent rarement à l'âge de femme), non pas pour leur propre compte, mais comme les maîtresses reconnues des enfans. On ne saurait décrire les scènes de débauche qui se passent dans ces antres, et, si on les décrivait, le public n'y croirait pas. »

Le témoignage de M. Wakefield concorde avec celui des magistrats et des officiers de police entendus dans les enquêtes parlementaires. « Tous les enfans, dit le chapelain de Newgate, M. Cotton, même dans l'âge le plus tendre, font profession d'entretenir, sur le produit de leurs vols, des filles qu'ils appellent *flash-girls*. B..., qui est un enfant de neuf ans, a, lui aussi, une personne qu'il appelle sa femme (*hisgirl*). — Dans des maisons particulières à Saint-Giles, et dans des maisons publiques à White-Chapel, dit M. V. Beaumont, les jeunes garçons et les jeunes filles passent la nuit dans un état complet de promiscuité. »

En voilà bien assez pour montrer que le nombre des jeunes délinquans à Londres n'est pas encore le caractère le plus saillant de

cette épidémie morale, et que le mal s'aggrave par la nature même ainsi que par l'étendue de leur dépravation. Le gamin de Paris est vagabond d'habitude et voleur par occasion; le vice, en le marquant de son empreinte, ne lui enlève pas tout ce qu'il a d'humain, et sa précocité ne va pas jusqu'à l'initier, dès la plus tendre enfance, à tous les excès de l'âge viril. A Londres, il n'y a pas d'enfance pour les malfaiteurs : un jeune voleur n'a ni les qualités ni les défauts de son âge; à neuf ou dix ans, c'est déjà un homme fait, aussi adroit que les filous les plus consommés, aussi étranger à tout principe et à tout sentiment, leur émule en débauche, leur maître en sang-froid, et, pour tout dire, un monstre avorton.

Cette espèce de criminels se recrutait principalement, il y a dix ans, dans les maisons de charité. Les orphelins et les enfans des familles pauvres, abandonnés ou mal surveillés par la paroisse dès qu'ils avaient l'âge d'apprendre un métier, se livraient au vagabondage et formaient des liaisons qui avaient bientôt achevé de les pervertir. Depuis que les commissaires chargés de l'administration des pauvres ont fondé, dans les environs de Windsor, une maison où ces enfans reçoivent une éducation professionnelle, les pourvoyeurs du vol sont dans la nécessité de s'adresser ailleurs. Cependant le nombre des jeunes délinquans, loin de diminuer à Londres, va au contraire croissant tous les ans. Il était de 11,781 en 1837, de 14,635 en 1838, de 13,587 en 1839, et de 14,031 en 1840. L'augmentation de 1842 sur la moyenne de ces quatre années est de 25 pour 100. N'y a-t-il pas là une progression bien menaçante pour la moralité des générations à venir?

Avec un système d'éducation approprié à la réforme des jeunes délinquans, on en sauverait assurément un grand nombre; mais rien n'est plus barbare ni moins efficace que le traitement qu'on leur fait subir. Un petit filou est surpris la main dans le sac, il arrive souvent que le marchand lésé lui inflige sur place une rude correction; on le dépouille de ses vêtemens, on lance un chien après lui, et on le chasse, d'une chambre à l'autre, à grands coups de fouet, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé sur le plancher. Alors une jatte de goudron étant apportée, on en barbouille le drôle de la tête aux pieds; on le saupoudre ensuite d'une poussière blanche qui donne d'effroyables démangeaisons, puis on assujétit ses habits en un paquet sur la tête, on lui lie les mains derrière le dos, et on le met dehors, portant sur ses épaules ce mot écrit en gros caractères : « voleur. »

Les magistrats de Londres ont le même goût pour les corrections

manuelles, et mettent fréquemment les jeunes prévenus en liberté après les avoir fait fustiger. Tout barbare qu'il est, ce traitement semble encore préférable au prétendu système d'éducation que l'on emploie dans les prisons. A Newgate, les jeunes prisonniers ont des communications constantes avec les détenus adultes; à Coldbathfields, ils travaillent dans le même atelier que les hommes et sont soumis, comme eux, au régime abrutissant du *tread-mill*. La prison-modèle, que le gouvernement a établie à Parkhurst, dans l'île de Wight, pour les jeunes détenus, n'est encore qu'un essai informe et ne renferme pas au-delà de deux cent cinquante enfans.

J'ai vu bien des criminels, j'étudie depuis douze ans la race particulière d'enfans qui alimente les prisons, je l'ai observée en France, en Belgique, en Angleterre et en Écosse; dans toutes ou presque toutes les grandes villes, j'ai trouvé que cette existence vagabonde portait les mêmes fruits. A quelque différence près dans l'ouverture de l'angle facial, le jeune détenu de Manchester et d'Édimbourg ressemble à celui de Paris; mais celui de Londres ne ressemble à rien. Il est difficile d'oublier, quand on les a examinées une fois avec attention, ces physionomies pâles, muettes et dures, qui ne trahissent déjà plus aucune émotion de l'ame, et sur lesquelles on peut lire seulement la sombre résolution de persévérer dans le mal. Les geôliers de Newgate gardent précieusement une collection de plâtres qui représentent les bustes des plus fameux criminels. Ces figures ne sont que brutales. Si l'on veut des types inconnus, que ne reproduit-on, en les prenant au hasard, les traits de huit ou dix enfans parmi ceux qui sont renfermés à Newgate? On aurait figuré les pourvoyeurs du vol, les chacals de cette étrange société.

Nous voici arrivé au terme de cet exposé. Nous avons parcouru Londres, et nous en avons fait l'anatomie. La métropole de la Grande-Bretagne est une belle médaille et bien frappée, sur laquelle on reconnaît sans peine la puissante aristocratie qui domine les mers; mais au revers de cette richesse et de cette puissance, on lit White-Chapel et Saint-Giles, c'est-à-dire la misère, le vagabondage, la prostitution et le vol. Si l'Angleterre a jamais humilié quelque grande nation, ce peuple n'a qu'à regarder Londres, et il se trouvera trop vengé.

LÉON FAUCHER.

LA SARDAIGNE

EN 1842.

Vers la fin du mois de janvier 1841, une escadre de cinq vaisseaux, sortie de Toulon pour se rendre aux îles d'Hyères, fut dispersée par un violent coup de vent, et forcée de chercher un refuge dans les ports de la Sardaigne. Bien qu'à proximité des possessions françaises, cette île avait été jusqu'alors négligée par notre marine, et nos cartes n'en donnaient qu'une idée très imparfaite. L'accident qui nous y conduisit fit sentir la nécessité de la mieux connaître. Le gouvernement français obtint donc de la cour de Turin l'autorisation de faire lever par un de nos bâtimens les plans des ports de la Sardaigne. Le brick *la Comète* fut désigné pour remplir cette mission. Au mois de mai 1841, nous quittions Toulon, faisant voile pour Cagliari.

Les circonstances étaient alors très favorables pour une exploration définitive de cette région intéressante. M. le général de La Marmora, directeur de l'école de marine à Gênes, venait d'achever, avec le concours de M. le chevalier de Candia, la rédaction d'une carte générale de l'île. Leur travail consciencieux, relié à la grande triangulation de la Corse, venait d'être publié. C'était un précieux avantage que de pouvoir s'appuyer sur une pareille base, au lieu de

se borner à des déterminations astronomiques, comme l'avaient dû faire les hydrographes qui nous avaient précédés. Notre entreprise devait encore être facilitée par l'hospitalité empressée, les recommandations, les renseignemens de plusieurs personnages aussi bienveillans qu'éclairés.

Dès notre arrivée à Cagliari, notre aimable consul, M. Cottard, se chargea de nous présenter à son excellence le vice-roi. On nous fit attendre quelque temps dans une vaste salle où se trouvent appendus, à une haute muraille grise, les portraits de tous les vice-rois qui ont gouverné l'île depuis sa réunion à la couronne d'Aragon. Rien ne semblait moins encourageant que la contenance rébarbative de toutes ces excellences bardées de fer, qui nous jetaient un fier regard du haut de leurs cadres vermoulus. Nous nous trouvâmes plus à l'aise avec leur successeur. M. le comte dell' Assarte nous reçut de la façon la plus gracieuse, et cet accueil nous parut d'un heureux augure pour l'avenir de notre expédition. C'est en effet à l'intérêt constant que M. le comte dell' Assarte voulut bien nous témoigner que nous dûmes de rencontrer partout un dévouement affectueux. Outre les recommandations qu'il prit la peine d'expédier de tous côtés, il eut encore la bonté de nous faire remettre une espèce de firman, revêtu de ses armes, dans lequel il intimait l'ordre aux autorités de la côte et de l'intérieur de nous venir en aide en toute occasion. Au moyen de ce talisman, les difficultés que nous aurions pu rencontrer dans le mauvais vouloir des habitans s'aplanirent devant nous. Deux campagnes nous suffirent pour explorer minutieusement les côtes méridionales de la Sardaigne, depuis la baie de Saint-Pierre jusqu'au cap Ferrato.

De tous les pays que j'ai visités, je ne sais pourquoi la Sardaigne seule m'a laissé une secrète sympathie. Peut-être l'obscurité dans laquelle elle a vécu jusqu'ici, et qui l'a préservée de l'invasion des touristes, est-elle un grand charme à mes yeux; car j'ai pour les pays que j'aime une sorte d'affection jalouse qui n'admet pas volontiers de partage. Il semble que trop de regards profaneraient les sites qui m'enchantent, et qu'ils cesseraient de me plaire, si chacun pouvait les admirer. Le secret de ma prédilection pour la Sardaigne n'est point cependant tout entier, je l'espère, dans cette jouissance ombrageuse, dans ce besoin envieux de possession exclusive dont je m'accuse sans détour. Il doit s'y mêler, si je ne suis pas un ingrat, quelque souvenir des bontés dont j'ai été l'objet pendant mon séjour dans cette île.

Une expédition entreprise dans un but scientifique devait nous présenter un attrait que nous n'avions pas espéré, et qui tient au singulier oubli dans lequel a été laissé, depuis des siècles, le pays que nous visitions. La Sardaigne était à peu près inconnue, il y a quelques années. L'étroite ceinture des flots bleus de la mer Tyrrhénienne avait mis plus de distance entre cette île et le continent européen, que l'immensité de l'Océan n'en met aujourd'hui entre l'Australie et la Grande-Bretagne. La marine sarde, n'ayant rien à exporter d'une terre appauvrie, se bornait à un petit commerce de cabotage sans cesse menacé par les Barbaresques. Le commerce d'importation était éloigné par des droits excessifs et des prohibitions sans but; les curieux, ne trouvant point de communications régulièrement établies, reculaient devant des traversées qu'il eût fallu tenter la plupart du temps sur des bateaux peu sûrs. Aussi, après avoir partagé avec la Sicile l'honneur de nourrir le peuple romain, et servi de théâtre aux querelles des républiques italiennes pendant le moyen-âge, cette île était depuis plus de trois cents ans retombée dans un oubli à peu près général, malgré quelques estimables tentatives pour la signaler à l'attention de l'Europe.

En 1798, un écrivain né en Sardaigne, Azuni, jurisconsulte habile accueilli en France sous le directoire, fit paraître sur son pays un essai qui, bien que composé à la hâte, méritait cependant plus de succès qu'il n'en obtint. En 1819, trois autres ouvrages furent publiés sur la Sardaigne, l'*Histoire ancienne et moderne* de l'île, par M. Mimaut, consul de France à Cagliari, et deux descriptions complètes du pays, l'une par M. William Smyth, capitaine de la marine anglaise, l'autre par M. le comte de La Marmora, qui n'était alors que capitaine d'état-major. De ces trois publications, l'ouvrage de M. le comte de La Marmora, dont la seconde édition a paru en 1839, est sans contredit la plus remarquable. Cet écrivain distingué a su appliquer à l'étude d'un pays où tout était nouveau, où tout était à décrire, des connaissances très étendues et très variées, un jugement plein de netteté et de profondeur. Mais pendant que ces observateurs étudiaient avec étonnement cette civilisation du XIVe siècle, restée enfouie sous la lave du moyen-âge, il se passait une chose qui allait lui ravir bientôt le charme de son originalité et de sa mystérieuse existence. Un jour, les Sardes aperçurent de leurs rivages une colonne de noire fumée qui s'avançait vers leurs ports. C'était l'Europe qui venait à eux. Un service régulier de bateaux à vapeur avait été organisé par les soins du roi Charles-Albert entre Gênes et

les deux extrémités de la Sardaigne, et le premier paquebot se dirigeait sur Cagliari.

Ces bateaux à vapeur sont de singuliers agens de propagande. Leur course infatigable efface les distances; sans cesse ils transvasent les populations d'une rive à l'autre, et les assimilent en les mêlant. Un peuple qui communique tous les quinze jours avec le continent ne peut rester long-temps étranger à ses mœurs et à ses institutions. Devenue accessible aux voyageurs les moins entreprenans, la Sardaigne ne tardera pas à perdre le genre d'intérêt qu'elle excite encore. Si l'on veut conserver le souvenir d'une physionomie que les influences extérieures auront altérée avant peu, il y a en quelque sorte urgence d'en prendre une dernière empreinte : c'est là ce qui m'a déterminé à reproduire ici les impressions et les notes que j'ai recueillies en Sardaigne, pendant un séjour de deux années.

I.

La Sardaigne, dont la longueur du nord au sud est de cent quarante-quatre milles géographiques, et la largeur moyenne d'environ soixante milles, n'est séparée de la Corse que par un étroit canal de six milles et demi. Par le nord, elle est à cinquante-trois lieues de Toulon; par le sud, à quarante-deux lieues de Bone et quatre-vingt-quinze d'Alger. Pour constater en peu de mots l'intérêt qui s'attache à la position maritime de la Sardaigne, il suffit de rappeler que cette île commande le plus important des bassins formés par la Méditerranée; qu'également menaçante sur ses quatre faces, elle semble s'élever entre l'Italie, l'Espagne et l'Afrique, ainsi qu'une immense forteresse, présentant à chaque angle un port comme bastion, obligeant Marseille et Livourne à passer sous ses glacis, et dominant en même temps la grande route commerciale qui vient de Gibraltar et se bifurque à l'entrée du canal de Malte pour aller aboutir à Constantinople et à Alexandrie.

Un hydrographe de l'antiquité classait ainsi les îles de la Méditerranée, d'après leur étendue. « La Sardaigne, disait-il, est la plus considérable, la Sicile vient ensuite. Après elle, il faut placer la Crète, Chypre, l'Eubée, la Corse et Lesbos. » La Sardaigne, en effet, d'après les calculs du capitaine Smyth, quoique moins riche et moins peuplée que la Sicile, l'emporterait sur elle par son étendue (1). La su-

(1) Il faut dire cependant que d'autres calculs établissent au contraire un avantage de 22 à 30 myriamètres carrés du côté de la Sicile.

perficie de la Sardaigne, en y comprenant celle des petites îles adjacentes, est de près de sept mille milles géographiques carrés, ou environ deux cent trente-neuf myriamètres; mais ce qui lui mériterait le premier rang entre les îles méditerranéennes, ce n'est pas sa superficie, ce n'est pas même la fertilité de son sol : c'est sa ceinture de ports; ce sont ces dix mouillages qui, sur un périmètre de plus de deux cents lieues, forment autant d'étapes pour le commerce ou pour la guerre.

Si nous commençons l'exploration de ce littoral, qui s'enfonce à chaque pas en des golfes profonds ou se découpe en archipels tutélaires, par l'extrémité nord-est de la Sardaigne, nous voyons d'abord le groupe des îles de la Madeleine abriter les baies d'Arsachena et d'Azincourt, où Nelson venait se réfugier pendant ses longues croisières devant Toulon. A quinze lieues de là, l'île d'Asinara, qui touche à la Sardaigne et forme son extrémité nord-ouest, présente sur sa côte orientale les mouillages de la Reale et des Fornelli, excellens abris auxquels peut se confier une frégate, et qui servent pour ainsi dire de rade à la darse insuffisante de Porto-Torrès. Tournant la pointe d'Asinara, nous n'avons pas fait onze lieues vers le sud que nous rencontrons un autre port. C'est Porto-Conte, près de la ville d'Alghero, le plus sûr et le plus abrité des ports de la Sardaigne. Seize lieues plus bas, sous le cap de la Frasca, à la pointe sud du golfe d'Oristano, une frégate peut mouiller en toute sécurité. Après Oristano, à douze lieues plus loin, commence enfin, dans le sud, la magnifique série des vastes bassins creusés par la nature. Cette partie du littoral comprend dans son développement la baie de Saint-Pierre, formée par l'île de ce nom; celle de Palmas, entre le continent sarde et l'île de Saint-Antioche; celle de l'île Rousse, vers le cap Teulada, et enfin le grand golfe de Cagliari, dont l'entrée, de Pula à Carbonara, a vingt-quatre milles d'ouverture. La côte orientale est moins bien dotée que les autres. L'abri de la petite île de Tortoli, à dix-sept lieues du cap Carbonara, ne saurait donner de sécurité qu'à des bricks, et il faut remonter jusqu'aux golfes de Terra-Nova et de Congianus, situés à trente-six lieues de Carbonara et à huit lieues environ des îles de la Madeleine, notre point de départ, pour renouer cette riche et forte chaîne de baies spacieuses, de ports faciles à défendre.

L'aspect général de la Sardaigne est celui d'une contrée montagneuse et accidentée. Toutefois, ses montagnes, comparées à celles de la Corse, n'ont qu'une médiocre élévation, et semblent la conti-

nuation affaiblie des croupes gigantesques du Monte-Rotondo et du Monte-Cinto. En effet, une chaîne granitique dirigée du nord au sud, prenant naissance au nord de la Corse et venant mourir au cap Carbonara, à l'extrémité méridionale de la Sardaigne, forme le noyau de terrain primitif dont paraît avoir été composée, dans les premiers âges géologiques, cette portion de continent aujourd'hui divisée en deux îles, la Corse et la Sardaigne. Cette chaîne centrale, prolongée transversalement par des ramifications secondaires, souvent interrompue par de profondes coupures ou par de larges plateaux, bouleversée par des perturbations qui ont couvert le sol de grandes nappes de roches d'éruption, atteint, vers le centre de l'île, sous le nom de Gennargentù, la hauteur de 1,917 mètres. Celle du Monte-Rotondo, en Corse, est de 2,672 mètres.

L'aridité de ces montagnes n'en détruit cependant pas la majesté, à en juger du moins par l'aspect de la région méridionale, que nous avons particulièrement explorée. Le chaînon qui se ramifie vers le sud-est, en poussant jusqu'à la mer la pointe de Carbonara, est un entassement de blocs granitiques qui affectent des formes tourmentées et bizarres, comme pour conserver le souvenir d'un gigantesque bouleversement. Des tableaux encore plus saisissans s'offrirent à nous pendant les laborieuses journées que nous employâmes à sonder la rade de Saint-Pierre. Vers une heure, quand le soleil de juin devenait intolérable, et que la faim nous pressait, nous cherchions à terre un abri pour quelques instans. Tantôt nous trouvions l'ombre et la fraîcheur dans les fractures d'un terrain bouleversé; tantôt une falaise qui semblait avoir été tranchée d'un seul coup, tant elle était lisse et inaccessible, se dressait bariolée par de larges stries d'ocre jaune et rouge. D'autres fois, c'était un promontoire de trachyte bleuâtre qui surgissait à nos yeux, et ses colonnes juxta-posées, avec leurs découpures bizarres et leur merveilleuse efflorescence, nous donnaient l'idée d'un château gothique sorti par magie du sein des eaux. Des falaises de porphyre, d'un rouge brun luisant, nous ont parfois offert des asiles splendides. Une étroite fracture qui se prolongeait jusqu'au haut de la falaise, et qui laissait à peine passage à notre canot, nous introduisait dans un vaste bassin rempli d'une eau limpide et profonde. Les massifs rochers, inclinés l'un vers l'autre, pressaient entre eux, au sommet du dôme qu'ils formaient sur nos têtes, une gigantesque clé de voûte mal attachée, menaçante, et qu'on eût dit devoir s'abattre à la moindre vibration de l'air. Néanmoins, fascinés par la magnificence du spectacle, nous prenions pos-

session de ce palais de fées en poussant notre canot jusqu'au centre du bassin. Au dehors, la mer venait en mugissant se briser sur les roches, mais elle semblait respecter notre asile enchanté, et, à l'intérieur, sa surface restait calme et transparente.

Les plaines les plus étendues comprises entre les contreforts des différentes chaînes de montagnes sont arrosées par de nombreux ruisseaux, mais aucun grand cours d'eau ne les traverse : la constitution géologique de la Sardaigne s'y oppose; le sol y est trop tourmenté pour permettre à une rivière un peu considérable de développer son cours. Les principaux ruisseaux sont en été de maigres filets d'eau que l'hiver transforme en torrens. Alors, grossis par des pluies diluviennes, ils descendent des montagnes, entraînant les terres sur leur passage, franchissant les ravins et les précipices, et sortant de leur lit mal encaissé pour se répandre dans de vastes plaines qu'ils changent, pendant la moitié de l'année, en marécages.

La Sardaigne réunit aux avantages attachés à l'admirable position qu'elle occupe dans la Méditerranée celui de posséder un sol fertile et propre aux plus riches cultures. Sa population n'est cependant que d'environ 515,000 ames, un peu plus de 21 habitans par kilomètre carré. Les calculs qu'on a faits sur la population spécifique de la Corse ont donné à peu près les mêmes résultats. C'est rester bien loin des 181 habitans qui représentent la densité de la population dans le département du Nord, et même des 63 qui expriment en moyenne celle de la France. Des 515,000 habitans de la Sardaigne, 94,000 résident dans les villes de Cagliari, Sassari, Alghero, Castel-Sardo, Tempio, Ozieri, Nuoro, Oristano et Iglesias; les autres sont répandus dans les 368 communes de l'île.

Cagliari renferme près de 26,000 ames. C'est en vain que Sassari, chef-lieu de la partie septentrionale, prétend lui disputer le premier rang. La prépondérance de Cagliari, ville maritime et place de guerre, est suffisamment justifiée. Élevée en amphithéâtre au fond du golfe auquel elle donne son nom, sur une colline calcaire dont le sommet est à une centaine de mètres au-dessus du niveau de la mer, cette antique cité présente de loin l'aspect d'une colline blanchâtre, isolée au milieu d'étangs et de salines. Dans le nord seulement, cette colline se relie par une vallée à la hauteur sur laquelle est bâti le château ruiné de Saint-Michel, élevé de cent soixante mètres au-dessus du niveau de la mer. La ville se compose de quatre parties bien distinctes : la cité proprement dite, qui comprend dans son enceinte bastionnée le faubourg de la Marine; en dehors de cette enceinte,

deux autres faubourgs, à l'est celui de Villa-Nova, qui fait face à la baie de Quartù; à l'ouest, celui de Stampace, qui conserve encore des vestiges de l'antique cité fondée par les Athéniens sous les ordres d'Iolas, et enfin le Château, ou Castello, qui couronne la colline sur laquelle est bâtie Cagliari, et forme une acropole entourée d'une seconde enceinte qu'habitent les autorités et la noblesse.

La tour pisane de Saint-Pancrace s'élève au sommet de cette acropole; celle de l'Éléphant en défend les approches. Ces constructions remontent à l'année 1307. Combien de fois je me suis arrêté à contempler ces tours massives que ne se lassait pas d'admirer Charles-Quint! Combien de fois ai-je pris plaisir à repasser sous ces guichets qui gardent encore suspendue la herse aux lourds barreaux de fer à travers lesquels volaient les traits des arbalétriers! Dans la vue de cette herse gothique endormie sur les deux poteaux qu'on a encastrés dans les rainures de pierre, dans la vue de cette herse rouillée et levée aujourd'hui pour toujours, il y avait encore pour moi tous les souvenirs d'un assaut de guelfes et de gibelins. C'est ainsi qu'à chaque pas on retrouve en Sardaigne quelque débris du moyen-âge laissé là par mégarde, et qu'on a oublié de détruire.

La colline de Cagliari est une de ces positions que recherchaient les anciens pour y asseoir leurs citadelles. Elle n'est accessible que par le faubourg de la Marine : sur ses trois autres faces, elle présente de formidables escarpemens qui défient l'escalade. Les fortifications de Cagliari sont du reste assez négligées. Le bastion de Sainte-Catherine, au sud-est de la ville, a été converti en promenade d'hiver. L'enceinte du château est fort dégradée et en partie désarmée; elle ne figure plus dans le système de défense de la ville, qui paraît se concentrer du côté de la mer. J'ignore pourquoi, avec une pareille préoccupation, on a renoncé à entretenir les ouvrages qui défendaient les hauteurs de Saint-Élie et du mont Urpino.

A la distance de quelques milles, l'aspect de Cagliari, vue de la mer, est assez imposant; mais, en approchant, on remarque je ne sais quel air de négligence et de dégradation répandu sur toute cette façade grisâtre. Les dômes des églises sont mesquins et écrasés, les clochers sans hardiesse, les maisons couvertes d'un badigeon qui a bavé partout. A part les souvenirs qu'ont laissés Pise et l'Espagne dans ces bastions bien assis, dans ces tours luisantes au soleil, il y a peu de monumens qui méritent d'être cités. Le palais du vice-roi, grand édifice sans caractère, a toute l'apparence d'une caserne. La cathédrale, commencée par les Pisans, restaurée et modifiée par les

Espagnols, qui l'ont gâtée, se présente aujourd'hui grossièrement revêtue de plaques de marbre d'un effet assez médiocre. L'université est un monument d'une architecture simple qui ne manque pas de grandeur; toutefois, ses principaux titres à l'attention du voyageur sont un musée et une bibliothèque de dix-sept mille volumes où dominent, comme d'ordinaire, la vieille jurisprudence et la théologie, plus vieillie encore.

Le principal attrait du musée consiste dans une collection d'antiquités phéniciennes et carthaginoises. Plusieurs sarcophages et bas-reliefs y ont été apportés des diverses parties de la Sardaigne. On y a réuni tout ce qu'on a pu recueillir des antiquités de l'île : de petites figurines de bronze, retrouvées dans l'Ogliastra, qui ont été reconnues pour des idoles phéniciennes, et dont quelques-unes présentent le grotesque et curieux emblème d'une hideuse trinité; une armure presque complète, provenant des fouilles faites à Saint-Antioche; de lourdes épées, des boucliers, des socs de charrue, des clés, des serrures, mille objets en bronze, pour lesquels on ignorait encore l'emploi du fer. A tout cela joignez des congés romains gravés sur d'étroites plaques d'airain, de nombreuses inscriptions phéniciennes, grecques et latines, des talismans juifs ou arabes, des médailles et des monnaies de tous les âges, de petites statuettes délicieuses, et enfin des vases romains en verre, remarquables par leurs nuances nacrées, et vous aurez une idée des richesses du musée d'antiquités de Cagliari.

En résumé, la capitale de la Sardaigne gagne peu à être vue de près. Les rues sont pavées d'un cailloutis qui n'a son pareil qu'à Lyon. Ce pavé de galets, avec les rampes qu'il faut gravir pour arriver jusqu'au château, invitent peu à parcourir la ville et prédisposent le voyageur aux injustes préventions. Quoique mal bâties pour la plupart, les maisons ne manquent pas d'une certaine apparence. De larges balcons de fer capricieusement contournés en corbeilles et d'un effet pittoresque rappellent, avec plus d'élégance encore, les miradors de Cadix; mais qu'il est regrettable qu'on ne trouve pas également à Cagliari la propreté du midi de l'Espagne! Hélas! dès qu'on pénètre dans une de ces vastes maisons, sous ces arceaux mauresques que supportent de massifs escaliers de pierre, il est rare qu'on ne rencontre pas, au pied même de l'escalier, un bourbier infect qu'on y laisse accumuler pendant plusieurs jours. Cette négligence n'est pas générale, je m'empresse de le reconnaître, mais

elle ne manqua pas de frapper, comme nous, le capitaine Smyth, pendant le séjour qu'il fit à Cagliari. Une autre habitude bizarre donne à la ville un singulier air de fête : des bannières flottent dans toutes les rues; d'un côté à l'autre, des cordes sont tendues pour les recevoir; on se croirait à l'entrée d'Henri IV à Paris : c'est tout simplement qu'à Cagliari chacun lave son linge sale en famille et le fait sécher en public.

Ce qu'il y a peut-être de plus remarquable dans la capitale de la Sardaigne, c'est la magnifique promenade créée récemment dans l'enceinte même de la ville, au pied des escarpemens qui terminent le château à l'est. Chaque soir, pendant l'été, quand le soleil commence à disparaître derrière les crêtes du monte Arenosù, qui domine le village de Capo-Terra, on est certain de trouver réunie sur cette promenade toute la société de Cagliari. Là, du même coup d'œil, vous pouvez embrasser et la population et le pays sous leurs divers aspects. Dans la foule, où brillent ces yeux noirs pleins de feu qui se cachent à demi sous le voile de blonde ou la cape catalane, vous reconnaissez, mêlés aux gracieux uniformes des carabiniers ou des chasseurs-gardes, le *collettù* de cuir des bouchers de Cagliari, les bas violets des chanoines et le froc des capucins; en même temps, vous voyez s'étendre devant vous le vaste golfe qui s'ouvre de Pula à Carbonara. A vos pieds, l'industrieux faubourg de Villa-Nova résonne encore du bruit des marteaux et des enclumes, et dans les champs fertiles qui forment le Campidano de Cagliari, huit clochers signalent les gracieux villages qui enrichissent la plaine, depuis l'étang de Molentargiù jusqu'au pied des montagnes granitiques de Sarpeddi.

Plus d'une fois nous eûmes occasion d'admirer cette belle plaine de Cagliari, plantée d'oliviers et de vignes, couverte de splendides moissons, et découpée en nombreux enclos par des haies de *cactus opuntia*. Cette plante vivace, qui étend ses grands bras épineux à cinq ou six pieds de distance du tronc principal, forme la meilleure de toutes les clôtures. Originaire de l'Afrique, et se propageant avec une activité merveilleuse dans tous les lieux où le climat la favorise, elle donne aux campagnes de la Sardaigne une physionomie toute moresque, qui les ferait aisément confondre avec les environs de Tunis ou d'Alger. Ses fruits, appelés figues de Barbarie, quoiqu'un peu secs et filandreux, sont d'un goût agréable; ses feuilles épaisses et charnues servent, pendant une partie de l'automne, de nourriture

aux bestiaux. Mais ce serait payer bien cher les avantages que procure cette plante, s'il était vrai que ses débris, amoncelés dans les fossés, devinssent une cause active d'épidémie.

Autour de la Sardaigne sont semés, comme autant de postes avancés, plusieurs îlots, blocs de granit qui semblent avoir été entassés par la main des cyclopes, et rivés à jamais au fond des mers. Nos travaux nous obligèrent précisément à visiter les deux plus remarquables de ces petites îles, celles de Saint-Pierre et de Saint-Antioche, qui dessinent au sud-ouest du continent sarde la magnifique baie dite de Saint-Pierre, et le golfe plus spacieux encore de Palmas. Envoyés à la recherche d'un danger signalé par les navigateurs, à quinze milles environ du cap Teulada, nous quittâmes Cagliari au commencement de juin 1841, munis des utiles documens que nous donnèrent, avec une grace et un empressement que nous n'avons pas oubliés, M. le comte de Bellegarde, commandant de la marine à Cagliari, et M. le chevalier de Candia, collaborateur très distingué de M. le général de La Marmora.

L'île de Saint-Pierre, dont tout révèle l'origine volcanique, est peu élevée. De loin, ses collines noirâtres sont écrasées par le voisinage des pics plus audacieux qui forment en cet endroit la côte de Sardaigne. Ce n'est qu'à la distance de six à sept milles qu'on peut observer les falaises de Saint-Pierre. La côte du nord, battue par le mistral, est à peu près inabordable; la côte méridionale n'est guère moins abrupte. Ces deux faces de l'île, également sinistres et désolées, se distinguent cependant par leurs teintes : au nord, c'est un trachyte bleuâtre; au sud, un porphyre brun. Au moment d'entrer dans la baie, on range d'assez près une haute colonne à pans carrés, détachée de quelques mètres du rivage, et sur le sommet de laquelle une aigle pygargue a grossièrement étalé son nid. Cette aiguille a valu à ce lieu le nom de cap Colonne. Le coup d'œil de la baie n'a rien d'attrayant. Sur un rivage peu élevé qui court tout droit vers le nord, s'élève une tour grise et sombre destinée à couvrir les approches de Carlo-Forte : tel est le nom du chef-lieu de l'île. Cette petite ville flotte dans son enceinte pentagone garnie de tours, qui contiendrait aisément une ville trois fois plus considérable. Ses maisonnettes blanches s'étalent à leur aise au soleil; un petit clocheton les domine, et la statue de Charles-Emmanuel, bienfaiteur de Carlo-Forte, se dresse sur son piédestal au bord du quai.

La population de Saint-Pierre tire son origine de quelques familles de corailleurs génois qui s'étaient établis sur l'île de Tabarque, située

à la limite des régences d'Alger et de Tunis. En 1737, plusieurs de ces familles quittèrent Tabarque et vinrent s'installer dans l'île entièrement inhabitée de Saint-Pierre, qui était alors un fief du marquis de la Guardia. Quatre ou cinq ans plus tard, Charles-Emmanuel réunit à ces premières familles cent-vingt captifs de même origine qui avaient été emmenés en esclavage par les Tunisiens, et qu'il racheta. Il obtint en même temps du marquis de la Guardia la cession de tous ses droits, et fit élever un fort, aujourd'hui ruiné, qui devint le centre de Carlo-Forte. L'industrieuse population de cette petite ville atteint presque le chiffre de trois mille ames. Fidèle à sa nationalité tabarquine, elle n'a rien de commun avec les farouches habitans de la Sardaigne, dont tout la sépare, son langage, la douceur de ses mœurs, ses habitudes civilisées et son amour pour le travail. La pêche du thon, qu'exploitent quatre madragues établies sur la côte occidentale de la Sardaigne, est pour elle une source d'occupations et de profits pendant trois mois de l'année. Mais, après tout, le Tabarquin n'est jamais embarrassé de son temps. Quand la pêche ne l'emploie pas, il fait un petit cabotage; il s'aventure même en été jusqu'aux côtes de l'Algérie; dans ses momens perdus, il bêche un coin de terre. Ce n'est point là un hardi pêcheur comme le corailleur sicilien qu'on voit quitter Marsala ou Drapani dès le mois d'avril pour aller affronter dans son bateau ponté les orages du canal de Malte. Le Tabarquin n'est pas si entreprenant : il n'y a rien d'aventureux dans son caractère, et, à tout prendre, je ne le crois pas un grand marin; mais il est patient, sobre, laborieux, de mœurs douces et honnêtes : s'il se refuse à courir de grands risques, c'est qu'il se trouve trop heureux pour cela. La ville de Carlo-Forte a un aspect de propreté qui charme; les enfans y ont l'air sain et vigoureux, les femmes y sont gracieuses et bien faites; les hommes, généralement grands et robustes, ont une physionomie bienveillante qui inspire la confiance. Les tribunaux ont peu à faire à Carlo-Forte.

Nous réservâmes, pour notre seconde campagne, l'exploration du golfe de Palmas. L'île de Saint-Antioche, qui en forme la partie occidentale, est très fertile. Elle est jointe au continent sarde par deux étroites langues de terre qui encadrent de vastes étangs, avantageusement exploités comme pêcheries. Au point de jonction s'élève un petit fortin qui protége le pont sur lequel passe la route d'Iglesias à Saint-Antioche. Sous les arches de ce pont, un canal presqu'à sec unit par un mince filet d'eau le golfe de Palmas et celui de Saint-

Pierre. Cette communication d'un si grand intérêt et si facile à entretenir est tellement négligée cependant, que, pour passer d'un golfe à l'autre, il faut traîner les plus légers bateaux plats sur le sable et leur faire franchir à force de bras un espace de trois à quatre cents mètres. Nos pauvres canotiers, forcés de traîner ainsi presque tous les jours nos lourdes embarcations, faisaient comprendre le miracle opéré par Mahomet II, qui fit traverser une vallée à sa flotte pendant le siége de Constantinople. Tout n'était pas fini quand le pont était passé : le canal était si étroit, si tortueux pendant plusieurs milles, que, s'il nous arrivait de nous laisser surprendre en route par la nuit, nous tombions dans des difficultés inextricables. Nous étions arrêtés à chaque pas par des bancs d'herbe ou de sable. Notre position ne faisait que s'aggraver par nos infructueuses tentatives. Il nous est arrivé de passer des heures entières dans ces perplexités, nous demandant par quelle incurie on avait ainsi laissé se combler un canal qui conduisait autrefois les galères de Rome aux quais de Sulcis.

Ces quais, dont les débris bordent encore la côte, indiqueraient à eux seuls l'existence d'une grande ville sur l'emplacement même où s'élève le village de Saint-Antioche. Sulcis était en effet si riche à l'époque de la ruineuse visite que César rendit à la Sardaigne, qu'elle put être condamnée à payer, outre une forte contribution en blé, la somme de cent mille sesterces, en expiation de l'attachement qu'elle avait montré au parti de Pompée. Des médailles et des vases sont fréquemment trouvés au milieu de ses ruines. Nous fûmes même témoins des fouilles exécutées devant le vice-roi. Au pied d'un rocher de porphyre, on découvrit toute une nécropole d'urnes funéraires juxtaposées, et contenant des cendres et des os à demi-consumés. Cette violation des tombeaux séculaires fut peu profitable : on trouva bien quelques bas-reliefs de médiocre valeur, mais les urnes funéraires ne contenaient ni médailles ni anneaux d'or ou d'argent. Elles ne renfermaient que de tristes restes de l'espèce humaine, réduits à leur plus simple expression. Il y a une sorte de prescription pour le respect qu'on accorde aux morts. Tous ces paysans, qui eussent cru commettre un sacrilége s'ils avaient seulement marché sur une tombe fermée depuis vingt ans, piochaient sans remords parmi ces sépultures antiques, et jetaient au vent les cendres romaines ou carthaginoises qui y avaient reposé pendant tant de siècles.

En considérant l'importance de la Sardaigne, comme position

stratégique, on s'étonne de la trouver à peu près désarmée. Cagliari mérite seule aujourd'hui le nom de place de guerre. Deux autres villes, jadis fortes et respectées, Alghero et Castel-Sardo, ont perdu leur prestige depuis que l'artillerie est devenue le principal moyen d'attaque et de défense. Après avoir joué un grand rôle du XIIe au XIVe siècle, d'abord sous le nom de Castel-Genovese, quand elle était au pouvoir des Dorias, ses fondateurs, puis sous celui de Castel-Aragonès, qu'elle prit en passant sous la domination des rois d'Aragon, Castel-Sardo reçut son dernier nom en 1769, de la dynastie qui règne encore. Alghero, fondée aussi par les Dorias, au commencement du XIIe siècle, tomba au pouvoir des Aragonais en 1354. Bâtie sur une pointe de roches qui surgit du milieu d'une plage de sable, cette ville a la forme d'un parallélogramme, et est entourée de murs très épais flanqués de bastions et de tours. Ces fortifications sont encore assez bien entretenues, mais, comme celles de Castel-Sardo, elles sont dominées par deux hauteurs voisines.

Outre ces places, fort peu redoutables malgré leur aspect menaçant, il existe sur tout le littoral des tours de défense établies par les vice-rois espagnols, dans le but de protéger l'île contre les descentes des Barbaresques. Ces tours étaient au nombre de quatre-vingt-quatorze. On n'en compte plus que soixante-sept qui soient encore habitables. Elles défendaient autrefois les seuls endroits abordables de la côte, et, communiquant entre elles par des signaux et des feux, avertissaient les populations des villages voisins de l'approche de l'ennemi et de la nécessité de s'enfuir dans les montagnes, à moins qu'on ne fût en force pour le repousser. Si délabrées qu'elles soient aujourd'hui, elles suffisent à faire observer les réglemens de l'intendance sanitaire et de la douane. Leur personnel ne se compose ordinairement que de trois ou quatre miliciens appelés *torrari*, et d'un gardien, désigné sous le nom d'*alcaïde*. Ces édifices, toujours assis, comme des nids d'aigles, en des lieux escarpés et agrestes, projettent autour d'eux je ne sais quel reflet romantique qui saisit l'imagination et la transporte dans un autre âge. J'aime à me représenter encore la vieille tour du cap Teulada, et les *torrari* appuyés sur le parapet ruiné, retirant, à notre approche, l'échelle de corde qui seule peut donner accès à l'intérieur. Leur canon sans affût, et soulevé sur deux pierres, était présenté tout chargé à une des embrasures; le seul fusil de rempart qui fût en état reposait aussi sur sa fourche, prêt à faire feu. Ainsi préparés, ils attendaient de pied ferme les Barbaresques, et bien que l'un d'eux fût boiteux et que l'autre n'eût

qu'un œil, ils eussent fait au besoin une énergique résistance. Ce ne fut pas avec une force plus considérable que l'alcaïde Sébastien Milis repoussa les Turcs qui vinrent l'attaquer, en 1812, dans la tour de Saint-Jean de Salarà, sur la côte de l'est. Il n'avait avec lui que son fils et un simple canonnier. Son fils tomba mort près de lui, son compagnon fut grièvement blessé. Atteint lui-même par le feu de l'ennemi, il n'en continua pas moins à combattre. Au bout de dix heures seulement, l'arrivée des habitans des villages voisins vint mettre fin à cette lutte inégale.

La garnison de Teulada, j'aime à le croire, malgré son aspect misérable, aurait eu aussi son Mazagran, si les Turcs l'avaient mise à l'épreuve. Ce n'était pas votre faute, vaillans *torrari*, si l'affût de votre unique canon n'existait plus. Tout ce qu'on pouvait faire, vous le faisiez. Une barque n'approchait pas sans que vous fissiez retentir, pour l'interroger, votre énorme porte-voix en ferblanc. S'il arrivait que cette barque, forcée de chercher un refuge contre le mauvais temps, ne fût pas un bateau de pêche, exempt pour cela seul de tout droit, il fallait qu'elle fût bien habile pour se dérober au paiement des droits d'ancrage. Vous n'hésitiez pas au besoin à risquer une sortie; quand c'était à un brick ou à un trois-mâts que vous aviez affaire, après les trois sommations au porte-voix, venait un coup de canon à poudre; puis un boulet suivait, atteignant Dieu sait où! Les Napolitains, les Génois, se laissaient quelquefois intimider, et se rendaient à terre afin d'acquitter le tribut dont une partie entrait pour beaucoup dans les émolumens de vos nobles fonctions; quant aux Grecs, je le dis à regret, ils se moquaient de vous, les maudits, et vous eussiez épuisé vos munitions avant de les décider à sortir un talari de leur escarcelle.

Rien ne prouve mieux la terreur qu'inspirèrent long-temps les pirates que la présence de ces tours sur toutes les côtes exposées à leurs incursions. Les traces laissées en Sardaigne par les dernières apparitions des Maures sont encore saignantes. En 1798, six bâtimens tunisiens mouillèrent pendant la nuit dans la baie de Saint-Pierre; au point du jour, ils débarquèrent sur la plage environ deux mille hommes. La tour Vittorio fut prise sans coup férir, et la ville livrée au pillage. Une partie des habitans s'enfuit dans les montagnes. Huit cent cinquante personnes, hommes, femmes et enfans, furent emmenées à Tunis, et y restèrent jusqu'en 1815. Le gouvernement sarde parvint alors à traiter de leur rançon. Un dernier coup de main fut tenté en 1816, avec un égal succès. Les Tunisiens débarquèrent dans le

golfe de Palmas, enlevèrent le château de Saint-Antioche, saccagèrent le village, et entraînèrent comme esclaves une partie des habitans.

Il faut oser l'avouer : une destinée fatale, que l'énergie humaine ne parviendra peut-être jamais à conjurer, semble un obstacle à la régénération de la Sardaigne; c'est l'insalubrité de l'île, déjà proverbiale dès l'époque romaine, malgré les grands développemens qu'avait alors reçus l'agriculture. Si l'on en jugeait par la moyenne de la température, la Sardaigne serait une terre favorisée : cette moyenne est, suivant de nombreuses observations, de seize degrés centigrades dans la ville de Cagliari, un degré de moins que la température moyenne de Naples; mais les variations atmosphériques qu'on y subit sont fréquentes et perfides. J'ai pris date, par exemple, d'une de ces journées de février qui, délicieusement attiédies par le premier souffle printanier, et se confondant avec les sécheresses de janvier, *le secche di gennaro*, font de la fin de l'hiver la plus belle saison dans le midi de l'Europe. Le soleil était resplendissant et doux. Le ciel ne formait qu'une vaste coupole d'azur, et le sein de la mer, mollement soulevé, trahissait à peine une émotion secrète. Les plongeons, dans leurs nids grossiers semés sur de petits îlots, couvaient leurs œufs en toute sécurité; les amandiers se paraient prématurément de fleurs. Qui ne s'y fût trompé? Pour moi, je m'y laissais prendre avec la nature entière. Je croyais l'hiver refoulé au-delà de Paris, et je m'applaudissais d'en avoir fini si tôt avec le vent, avec la pluie, avec les gros nuages chargés de toutes les colères du ciel; mais pendant ce beau rêve, de petits nuages aux formes indécises, aux contours mous et floconneux, s'élevaient de l'horizon, et, se succédant rapidement, allaient s'arrêter et se grouper au sommet des montagnes. A l'ondulation légère de la mer se joignait par intervalles une lame plus creuse et plus brusque que les autres; puis toutes les pointes, tous les écueils blanchissaient graduellement; la houle s'animait de plus en plus, et cependant on ne sentait encore aucune brise, si ce n'est une folle bouffée de vent, rapide et fugitive, qui s'éteignait avant qu'on eût pu en reconnaître la direction.

Suffisamment avertis par ces indices, nous abrégeâmes notre course. Notre canot, armé de six avirons maniés par de vigoureux gabiers, était guidé par un excellent pilote. Nous eûmes le temps de gagner le rivage et de nous rendre à Carbonara, pour y recevoir l'ouragan dans notre lit, les portes et les fenêtres bien closes. Vers quatre ou cinq heures du matin, nous fûmes réveillés par le bruit du vent.

C'était le sud-est, le *sirocco*, qui commençait, accompagné de grains de pluie qui se succédèrent sans interruption. Vers midi, il abandonna la partie, et fut remplacé par le *libeccio* ou sud-ouest, qui souffla plus violemment et plus constamment. Ce n'était rien encore. Pendant la seconde nuit, le mistral vint chasser tous ces vents qui se combattaient. Le fougueux aquilon parla réellement en maître. La maison semblait tressaillir, on eût dit qu'elle allait s'écrouler. Le mistral continua ainsi, toujours pluvieux, toujours renforcé par des grains plus terribles les uns que les autres. Un instant, dans la journée, il parut s'apaiser : c'était pour reprendre bientôt avec une nouvelle furie, dont nous avions à peine l'idée. Armé d'un petit marteau géologique, je courais partout, assurant les portes et les fenêtres; les clous ébranlés cédaient et s'arrachaient. Nous voyions pleuvoir les débris du plafond. Ce n'était pas un coup de vent, c'était un *terre-moto*, comme disait notre digne hôte, tremblant pour son village menacé d'être emporté tout d'une pièce à la mer.

Plus tard, quand les chaleurs de juillet et d'août succédèrent à la température plus modérée du mois de juin, il y eut pour nos marins des journées où l'ardeur du soleil devint vraiment insupportable : c'étaient celles où régnait ce calme lourd qui précède le vent venu d'Afrique, *plumbeus Auster*. Elles étaient annoncées dès le matin par la sécheresse de l'atmosphère, la netteté avec laquelle les contours des montagnes, dégagés de toute vapeur, s'accusaient dans le ciel, les teintes pâles du lever du soleil, et quelques nuages maigres et effilés répandus vers l'est. Le calme durait souvent jusqu'au soir; le lendemain, la mer était unie comme un miroir et sans aucune vibration à la surface. Le soleil, qui produisait un capricieux mirage, avait toute l'intensité d'un soleil tropical. Vers le soir, il se couchait au milieu d'une bande de vapeurs que les pêcheurs du pays appelaient la *cargadura del sirocco*. Le vent du sud-est, qui suivait de près ces chaleurs insolites, durait deux ou trois jours : le troisième jour, presque infailliblement, le nord-ouest, ce *maître inquiet* de la Méditerranée, ripostait avec une subite violence. Il parcourait aussi sa carrière de trois jours, et quelques belles journées de brises solaires nous étaient alors acquises.

Ces soudaines variations ne peuvent manquer d'exercer une fâcheuse influence sur l'état sanitaire de la Sardaigne; mais elles ne sauraient suffire à expliquer l'insalubrité du pays. Au moyen-âge, Dante confondait dans la même fosse les fièvres de la Sardaigne et celles des maremmes. Il y a en effet de grands rapports entre les

fièvres pernicieuses qui désolent la Sardaigne depuis la fin de juin jusqu'au mois de décembre, et la *malaria*, qui exerce ses ravages dans les campagnes de Rome et de la Sicile. On retrouve dans ces fièvres, nommées par les Sardes *intempérie*, de même que dans la malaria, les caractères généraux des fièvres miasmatiques communes à tous les pays marécageux et produites par les gaz délétères qui s'exhalent des eaux stagnantes. En Sardaigne, où la constitution volcanique du pays, les nombreuses dépressions de terrain qui en sont la suite, et le peu de perméabilité d'un sol argileux, retiennent les eaux à la surface, on peut prévoir les effets d'un soleil ardent sur les mares croupissantes qui se forment de toutes parts dans de vastes plaines en partie inondées pendant l'hiver.

Ce qui distingue l'intempérie sarde de toutes les fièvres de même origine, c'est la rapidité de ses ravages; elle est presque toujours mortelle. Parfois, l'invasion en est lente et sournoise; elle ne se manifeste d'abord que par un état de malaise auquel il faut se hâter de porter un prompt remède; dans la plupart des cas, elle est tellement foudroyante, qu'elle ressemble à un empoisonnement. L'inflammation gastro-entérite, qui est la condition morbide la plus remarquable de cette maladie, révèle alors à l'autopsie les plus affreuses lésions dans les intestins. Quand ces terribles fièvres ne vous enlèvent pas ainsi soudainement, elles deviennent chroniques ou laissent après elles des obstructions du foie ou de la rate.

L'intempérie épargne d'ordinaire les habitans des localités où elle sévit; ils sont généralement acclimatés et respirent sans danger cet air empoisonné. Cependant la population qui habite la mortelle plaine de Pula, celle qui vit au milieu des cloaques qui couvrent le littoral de la province de Sulcis, depuis Porto-Paglia jusqu'aux marécages de Teulada, témoignent toutes deux, par leur teint jaune et leur aspect maladif, que ce n'est pas avec une entière impunité qu'ils subissent l'influence d'une atmosphère viciée. Rien n'est plus misérable surtout que l'apparence de ces enfans demi-nus, à la face pâle, aux jambes grêles et au ventre balonné, qu'on voit grelotter en hiver sur le seuil de chaque maison. Par une exception inexplicable, le village de Cabras, près d'Oristano, situé au centre des marais qui font de ce golfe le lieu le plus redouté de la Sardaigne, semble, par la beauté extraordinaire et la longévité de ses habitans, donner un éclatant démenti à cette inévitable influence des miasmes délétères.

La terreur qu'inspire l'intempérie est générale en Sardaigne. On évite avec soin d'approcher des lieux mal famés pendant la mauvaise

saison. La population de Cagliari reste tout entière confinée dans l'étroite enceinte de la ville; ceux qui s'aventurent pendant quelques heures au dehors ne le font qu'avec un luxe de précautions qui trahit leurs inquiétudes. L'île vit pour ainsi dire dans une espèce de quarantaine pendant six mois de l'année. Si un étranger arrive à cette époque redoutée, il ne peut manquer d'être frappé de cette préoccupation universelle. De bienveillantes recommandations le mettent en garde contre les dangers du climat; on s'alarme pour lui, on lui demande ce qu'il vient faire dans une pareille saison; on l'engage à fuir, à revenir dans des temps meilleurs. L'intempérie est dans toutes les bouches; les noms d'Oristano, de Pula, de Terra-Nova, bien d'autres encore, traînent toujours avec eux un cortége de lamentables histoires. On est tellement ému de la violence de l'intempérie, qu'on se refuse généralement en Sardaigne à lui reconnaître avec les fièvres miasmatiques des autres pays une commune origine. Parmi les personnes qui veulent en trouver l'explication dans l'intervention d'agens plus énergiques que les exhalaisons ordinaires des terrains marécageux, les unes attribuent cette action délétère à la décomposition de certaines plantes de la famille des iridées, propres aux marais de la Sardaigne, d'autres admettent l'existence de gaz souterrains que la terre laisserait échapper en se fendillant pendant les grandes chaleurs; mais les hommes spéciaux ont tous résolu la question dans le même sens : l'intempérie n'est qu'une fièvre miasmatique; des travaux de culture et de dessèchement dirigés avec intelligence contribueraient à en délivrer la Sardaigne.

Il est heureusement plus facile qu'on ne le croirait de se soustraire à l'influence de ces miasmes pernicieux. La sphère où ils règnent paraît fort bornée. Cagliari, dont la colline s'élève au milieu d'étangs et de marais, est un lieu de sûreté pendant la mauvaise saison. L'île de Saint-Pierre, située en face des marais de Porto-Senso, ne connaît pas l'intempérie, et les bâtimens qui séjournent dans le golfe de Palmas, entre la plaine marécageuse de Villarios et la vallée si malsaine de Maladrossia, n'ont rien à redouter de cette maladie, pourvu qu'ils évitent de laisser leurs marins descendre à terre. Sans ce droit d'asile octroyé à certains lieux, la Sardaigne ne serait pas habitable. Quiconque n'aurait point été acclimaté dès l'enfance n'y pourrait séjourner pendant la moitié de l'année. On comprend sans peine que des Piémontais, des soldats du comté de Nice ou de la Savoie n'abandonnent pas sans répugnance un pays sain, des villes heureuses, de riantes campagnes pour venir affronter ces

champs fétides et pestilentiels. Leurs regrets les rendent même souvent injustes envers *cette Sardaigne* qu'ils traitent peut-être avec trop de dédain et d'amertume. Il est à regretter surtout que ce dégoût, partagé par les Piémontais qui occupent en grande partie les emplois de l'île, soit souvent exprimé sans ménagement et avec une rudesse qui ne peut manquer de blesser le sentiment national. Et cependant on se sent disposé à excuser l'emportement de ces discours. Peut-on juger de sang-froid cette nouvelle Tauride dont on ne touche point le funeste rivage sans inquiétude? Tout ne sépare-t-il pas en Sardaigne le peuple acclimaté de celui qui ne saurait jamais l'être? Il faut bien en convenir, la fusion est impossible entre gens qui ne peuvent respirer le même air.

II.

Par quelle raillerie du sort se trouve-t-il qu'une terre si souvent désolée soit d'une merveilleuse fécondité? Convenablement cultivée, la Sardaigne, à peu près dépeuplée aujourd'hui, pourrait nourrir la population la plus compacte, et s'enrichir par l'exportation de ses produits naturels. Son sol argileux est particulièrement favorable à la culture des céréales. Sous l'empire romain, non-seulement elle alimentait une population trois fois plus nombreuse que de nos jours, puisqu'elle atteignait le chiffre de douze à quinze cent mille ames; mais elle fournissait une exportation tellement considérable, que, payant ses impôts en froment, le dixième de ses produits suffisait, avec le contingent de la Sicile, pour remplir les greniers de Rome. Aujourd'hui, le tiers environ de la surface de l'île est occupé par les étangs, les marais, les salines, et par les terres arides et sablonneuses impropres à la culture. Les forêts et les pâturages en comprennent à peu près autant; le reste du sol, c'est-à-dire une superficie évaluée à sept cent quatre-vingt dix-sept mille hectares, est cultivé en vignes, oliviers, vergers et jardins. Près de quatre cent mille hectares sont consacrés à la culture du blé, qui, malgré l'imperfection des procédés agricoles, donne communément un produit de sept ou huit pour un.

Les vins sardes sont généralement capiteux; ils se conservent bien et devraient former un des articles les plus avantageux du commerce d'exportation; mais aucun marché ne leur est ouvert. Le droit d'introduction auquel ils sont soumis à leur entrée dans les états pié-

montais a été élevé à la moitié de celui qui frappe les vins étrangers, ce qui équivaut presque à une prohibition; la culture de la vigne tend donc chaque jour à se restreindre dans l'île. Cependant cette culture conviendrait parfaitement au climat de la Sardaigne et mettrait en valeur des terrains pierreux laissés en friche, parce qu'ils sont impropres à donner d'autres produits.

Une autre culture dont la concurrence continentale tend aussi à arrêter l'extension, c'est celle de l'olivier. Les encouragemens du gouvernement ne lui ont pas manqué. Dès le XVII[e] siècle, l'assemblée des états de Sardaigne enjoignit à chaque propriétaire de greffer tous les ans dix oliviers sauvages. Celui qui possédait cinq cents pieds d'oliviers devait en outre établir un moulin à huile. La maison de Savoie de son côté, pendant son séjour dans l'île, accorda par un décret royal des titres de noblesse à tout particulier qui aurait planté et cultivé une quantité déterminée de ces arbres. Du reste, l'olivier sauvage se rencontre partout en Sardaigne : une des provinces les plus incultes de l'île, l'Ogliastra, qui n'a point d'autre port que le golfe peu sûr de Tortoli, a reçu son nom des magnifiques bois d'oliviers qui couvrent ses montagnes, et dont on dédaigne la richesse. L'oranger réussit parfaitement; dans la vallée de Milis, près d'Oristano, il forme une véritable forêt. On cultive aussi le lin, le mûrier, le coton et le tabac; mais à part cette dernière culture, qui donne de très beaux résultats dans le nord, les autres articles que je viens de citer ne sont jamais entrés que pour une quantité très insignifiante dans la production générale de l'île.

Des forêts considérables s'étendent sur les versans des hautes montagnes du centre, dans la Barbargia et la Gallura. Là, de vastes plateaux sont couverts de chênes séculaires, de chênes-liéges et de châtaigniers. Les montagnes du littoral sont au contraire dépouillées de toute végétation. La faute en est à la loi, qui autorise les paysans à mettre le feu aux broussailles vers la fin du mois d'août, soit pour se procurer un peu d'herbe fraîche pendant l'automne, soit pour déblayer un terrain destiné à être défriché. Il en résulte que l'incendie gagne souvent les forêts voisines et y cause d'irréparables dommages. J'ai vu quelquefois, de la rade de Saint-Pierre, d'immenses incendies, animés par un vent violent de sud-est, parcourir rapidement toute la crête des montagnes qui s'étendent vers Oristano, et ne laisser derrière eux que la roche nue et quelques tiges noircies restées debout au milieu des cendres. Ces incendies étaient défendus par les anciennes chartes de l'île jusqu'au 8 septembre, et ceux qui

désiraient mettre le feu à leur terrain devaient, d'après le même code, dès le 29 juin, jour de la Saint-Pierre, former autour de ce terrain un cercle dégagé d'herbes et de buissons, afin d'empêcher l'incendie de se propager. Je ne pense pas que ces sages prescriptions aient été abrogées; mais soit défaut de surveillance, soit insuffisance, le mal qu'elles tendaient à prévenir n'en a pas moins continué de faire de désastreux progrès.

Malheureusement, dans cette île où les pâturages naturels sont si abondans, on ignore complètement l'art de se procurer des fourrages secs pour l'hiver. Dès le mois de juillet, les herbes sèchent sur pied, et c'est pour obtenir ce misérable regain, rendu indispensable par le défaut d'industrie, que le feu est mis aux herbes et aux broussailles. Le bois est devenu excessivement rare dans la plupart des districts cultivés, et surtout dans le campidano de Cagliari. Le charbon y remplace le bois, que le défaut de routes empêche de faire venir des vastes forêts du centre. L'industrie des charbonniers, qui n'est soumise à aucune surveillance, contribue beaucoup au déboisement du littoral. J'éprouvais je ne sais quel sentiment de vague tristesse en voyant les bûcherons de Carbonara tondre à leur gré la montagne, et changer en désert un site verdoyant. Comme la touffe de cheveux que le guerrier indien conserve au sommet de sa tête chauve, quelques bouquets d'arbres, sauvés de cette dévastation par leur éloignement de la mer, témoignaient encore, sur les cimes élevées, quelle vigoureuse végétation eût couvert ces rochers, sans la funeste incurie du gouvernement.

Les troupeaux de mérinos ont ruiné, dit-on, l'agriculture en Espagne. Les chèvres et les brebis qui couvrent la surface de la Sardaigne n'y ont pas été moins funestes à la prospérité agricole du pays. Long-temps, on a méconnu avec une fatale obstination la véritable richesse du sol, et on a sacrifié les cultivateurs aux bergers. Avant un décret qui ne date que de 1820, tous les terrains qui n'étaient point entourés d'une haie ou de murs étaient divisés par une ligne idéale en deux ou plusieurs régions. Une seule de ces régions était destinée chaque année à être ensemencée, l'autre restait inculte et était affectée à la pâture des troupeaux. Les terres de la région destinée à la culture étaient alors réparties entre ceux qui se présentaient pour la cultiver, ce qui s'exécutait par la voie du sort, ou par élection du propriétaire, quand elles appartenaient à des particuliers. L'année suivante, on mettait en culture la région laissée en friche, et ainsi de suite, successivement; les terres même

appartenant aux particuliers, qui se trouvaient comprises dans cette étendue de terrains appelés *vidazzoni*, devaient subir la loi commune. Ce ne fut qu'en vertu du décret de 1820, qu'on donna aux propriétaires des terrains libres enclavés dans les *vidazzoni* la faculté de les clore et de les cultiver à leur gré; depuis cette époque, les clôtures se sont beaucoup multipliées et sont même devenues quelquefois le prétexte d'empiètemens abusifs. Ne suffirait-il pas de ce seul fait pour prouver quel était encore, il y a quelques années, l'état vraiment primitif des institutions?

La quantité de bestiaux que possède la Sardaigne est très considérable. Un document officiel, qui date, il est vrai, de plus d'un demi-siècle, portait cette quantité à près de deux millions, sur lesquels on comptait environ soixante-six mille chevaux. Les bœufs sont petits, mais vigoureux et pleins de feu. Dans plusieurs cantons, on les préfère au cheval, même comme monture. Une espèce de cheval particulière à la Sardaigne est de si petite taille, que quelques individus de cette famille lilliputienne ne sont guère plus hauts qu'un gros chien de Terre-Neuve. La race ordinaire est d'origine espagnole, vive, intelligente, sobre, et d'une grande sûreté de jambes. L'ancienne noblesse espagnole estimait ces coursiers naturalisés en Sardaigne à l'égal des plus fiers andaloux. Dans l'intérieur de l'île, les paysans vont rarement à pied. Aussi confians dans leur monture que dans leur propre adresse, rien ne les arrête : ils franchissent au galop les sentiers les plus rudes, et se lancent à corps perdu à travers les ravins et les rochers.

L'âne est aussi très petit en Sardaigne, mais il y rend d'importans services. Il s'y est fait meunier, et remplace très bien les moulins à vent que l'on ne connaît pas dans l'île, et les moulins à eau qu'on n'a pu y établir, parce que les cours d'eau y sont insuffisans. Chaque ménage est obligé de moudre pour sa propre consommation, et il n'y a pas une maison où l'on ne voie dans un coin de l'appartement un de ces petits ânes laborieux tourner d'un pas égal et patient la meule du moulin de famille. Il faut dire à leur honneur qu'il n'y a pas un pays au monde où le pain soit plus blanc qu'en Sardaigne.

La quantité de porcs que l'on consomme dans l'île est immense, on en exporte aussi beaucoup en Corse; mais ce sont les chèvres et les brebis qui composent en Sardaigne les troupeaux les plus considérables. Le nombre de ces animaux a été porté à plus de treize cent mille têtes par le recensement que j'ai déjà cité. L'utilité de ces troupeaux consiste surtout dans les fromages que l'on confectionne avec

leur lait, car la laine des brebis est sans valeur au dehors et n'est employée que dans le pays à la fabrication d'une étoffe grossière appelée *furesi*, qui joue le principal rôle dans l'habillement des habitans de la campagne.

La chasse est aussi une des grandes ressources de la Sardaigne. Toutes les espèces de gibier s'y trouvent en abondance, et le marché de Cagliari ne manque jamais de venaison. Les perdrix, les lièvres, les grives, se rencontrent partout; les pigeons ramiers n'abandonnent guère les falaises escarpées de la côte. Les étangs du littoral se couvrent aussi, vers la fin de l'été ou pendant l'automne, de flamands, de cygnes, d'oies et de canards sauvages, dont on voit les longues files déployées dans le ciel arriver sans cesse du nord et du midi et venir s'abattre sur le rivage. Les sangliers habitent les forêts du centre. Les cerfs, d'une taille médiocre il est vrai, se trouvent en grand nombre dans la province de Sulcis, la Barbargia et la Gallura. Les daims, ordinairement réunis en troupes de vingt à trente, sont assez faciles à tuer. Quant au mouflon, animal ruminant et qui se laisse difficilement approcher, il est assez commun dans les lieux escarpés, qu'il préfère.

La mer est pour la population sarde un trésor inépuisable. Tous les poissons de la Méditerranée propres à la salaison se trouvent en abondance dans les parages voisins. Pour quelques pièces de monnaie, nos matelots ornaient leur table d'un homard magnifique ou de ces beaux poissons qu'on appelle des *denties*, et que j'ai retrouvés au musée de Cagliari sous le nom de *dentatus*. Souvent une occupation lucrative devient un plaisir : telle est la pêche aux flambeaux, dont le spectacle fit diversion à nos fatigues pendant notre exploration du golfe de Palmas. Qu'on se représente dans un canal étroit et peu profond une centaine de petites barques maniées par un seul homme avec une dextérité surprenante, et voltigeant sur l'onde, pour ainsi dire, à la lueur d'un grand feu de bois résineux allumé à la proue. Sur l'avant se tient debout, attentif et silencieux, le pêcheur armé de la fouine aux cinq dents aiguës; sa silhouette, enluminée par les reflets sataniques d'une flamme rougeâtre, se détache d'une façon bizarre sur le ciel. D'une main, il dirige le rameur qui doit suivre le poisson dans ses capricieux détours; de l'autre main, il balance son arme : son œil ne quitte pas la surface de l'eau, et tout à coup vous le voyez darder rapidement la fouine, et la retirer avec un mulet ou une sole qu'il jette fièrement au fond du bateau.

Les grandes pêcheries de la Sardaigne sont très productives; leur exportation annuelle a été évaluée à la somme approximative de 1,800,000 francs. Les plus importantes ont pour but la pêche du thon. Elles sont en grand nombre sur la côte occidentale de la Sardaigne. La première *thonnare* ou madrague est celle des salines près de l'île d'Asinara. Il faut ensuite tendre vers le sud, jusqu'au-delà du golfe d'Oristano, pour trouver la thonnare de Flumentargiù, à six milles au sud du cap de la Frasca; celle de Porto-Paglia, à vingt-cinq milles plus bas; celle de Porto-Senso, à l'entrée même de la baie de Saint-Pierre, et enfin celle de l'île Plane, à la pointe nord-est de l'île Saint-Pierre. Quelques autres thonnares ont été récemment abandonnées. L'établissement de ces pêcheries en Sardaigne remonte au XVI[e] siècle. On en fut redevable à un simple marchand nommé Pierre Porta, qui y consacra sa fortune. On prétend qu'après l'abandon des madragues de la côte d'Espagne et de Portugal, occasionné par le tremblement de terre de Lisbonne, à la suite duquel les thons parurent changer leur itinéraire, les thonnares de la Sardaigne, héritières des thonnares espagnoles et portugaises, prirent jusqu'à cinquante mille thons par année. Ce nombre a bien diminué aujourd'hui. Le chiffre de onze mille têtes environ représente la moyenne de plusieurs années; mais les chances varient considérablement d'une année à l'autre. Plus qu'aucune autre pêche, celle des thons est une loterie : elle a ruiné bien des spéculateurs. De tous les avantages qu'elle présente, le plus certain est d'offrir à la population pauvre une lucrative occupation.

Ce fut pendant nos courses à Porto-Senso que nous recueillîmes d'assez curieux détails sur l'industrieuse exploitation des madragues, le périodique passage des thons, et leur inconcevable stupidité. Au pied des falaises du cap Alteno, un câble en sparterie, tendu perpendiculairement à la côte jusqu'à une distance de trois à quatre cents mètres, soutient un énorme filet qui traîne jusqu'au fond. De nombreuses et fortes ancres l'assujettissent des deux côtés; des plateaux de liége le font flotter à la surface. La dernière ancre est quelquefois mouillée par une profondeur de trente ou quarante brasses. A l'extrémité de ce câble, et perpendiculaires à sa direction, se trouvent établis les filets de la madrague : ils forment plusieurs chambres dont la dernière est composée de solides mailles de chanvre.

Quand les thons, dans leurs pérégrinations périodiques, ont passé le détroit de Gibraltar, ils se divisent en deux bandes, dont l'une

suit le littoral de l'Afrique et l'autre celui de l'Espagne. Cette dernière bande gagne bientôt les côtes de la Sardaigne et les descend du nord au sud en les rangeant de fort près pour trouver à se nourrir, sur le bord, de petits poissons ou de détritus végétaux. En suivant ainsi les inflexions du rivage, les thons rencontrent sur leur route l'immense filet qui leur barre le passage. Ils le suivent jusqu'à son extrémité, et là, trouvant une autre barrière, ils reviennent sur leurs pas. Arrivés près de la côte, ils n'ont pas l'idée de rebrousser chemin et de s'en retourner par où ils sont venus; ils s'en garderaient bien, l'instinct qui les dirige ne va pas jusque-là. Ils remontent encore jusqu'à l'obstacle invincible, pour redescendre de nouveau vers la côte, et pendant trois jours quelquefois leurs nombreux bataillons continuent stoïquement ce manége. Des hommes placés dans des bateaux de garde ne les perdent pas de vue, et quand, fatigués de tourner ainsi dans un cercle constant, quelques thons s'aventurent dans l'enceinte des chambres de la madrague, les filets latéraux qu'on a laissés abaissés sont soudainement relevés, et ces ingénieux pèlerins se trouvent captifs.

Le jour de la *matanza* arrivé, quand quatre ou cinq cents thons sont réunis dans les filets, on les provoque doucement à passer d'une chambre dans l'autre, sans les effrayer cependant; car, si on les effrayait, ils briseraient et entraîneraient tout. Une fois arrivés dans la dernière chambre, cette chambre de mort qui peut défier tous les efforts des thons captifs, les filets sont fermés; d'énormes bateaux, appelés les *vaisseaux* de la madrague, s'en approchent; on soulève sur les bords la chambre chargée de butin : les meurtriers sont prêts, tenant à la main des crocs emmanchés à de courts bâtons de chêne. Le signal du carnage est donné. C'est alors un combat, c'est une tempête : le sang ruisselle, l'onde jaillit; des cris de joie animent les pêcheurs; les thons sont jetés pêle-mêle au fond des vaisseaux, qu'ils battent convulsivement de leurs queues. De nombreuses barques portent à terre ces monstrueuses victimes, qui sont en un instant dépecées, cuites, salées et encaquées. A peine déchargées, les barques reviennent aux vaisseaux prendre un nouveau chargement. C'est une activité à faire plaisir. Les rades ne sont animées que pendant la matanza. Des bâtimens génois, marseillais, napolitains, en attendent le produit pour l'aller porter sur les marchés de la Lombardie, de la Toscane et des provinces sardes du continent; des équipages siciliens arrivent chargés de sel : c'est pour quelques instans un mouvement commercial inusité en Sardaigne.

La pêche du corail, moins abondante que sur les côtes d'Afrique, est entièrement abandonnée aux Siciliens et aux Génois. Les bancs de corail actuellement exploités sont ceux qui se trouvent à la hauteur d'Alghero, ou à quelques milles à l'ouest de l'île de Saint-Pierre. Outre les pêcheries du littoral, les étangs d'Oristano, de Cagliari et de Porto-Pino, dans le golfe de Palmas, fournissent une grande quantité de mulets, dont les œufs, salés et soumis à une forte pression, se vendent sous le nom de *bottarghe*, et sont une grande ressource pour le temps du carême.

III.

Avec nos habitudes d'économie rapace, avec notre instinct spéculateur, nous avons peine à comprendre qu'un pays si fécond en ressources ne devienne pas l'objet d'une exploitation active; mais l'habitant de la Sardaigne, le campagnard surtout, satisfait de son sort et fier de lui-même, ne s'est pas encore enthousiasmé pour les sublimes doctrines du progrès matériel. C'est un homme d'un autre âge qui se présente encore à l'observateur avec une physionomie étrange remplie d'attrait et de poésie. Monté sur un cheval plein de feu, avec son long fusil sur l'arçon de sa selle, il rappelle bien plus le klephte de l'Albanie que l'industrieux laboureur de nos contrées. D'une taille moyenne, mais bien proportionnée, il a le teint brun, des yeux noirs très vifs, la bouche généralement grande et les lèvres épaisses. Inculte comme on l'a laissé, il a conservé une imagination prompte, un tour d'esprit naïvement poétique et un attachement enthousiaste pour son pays.

Une sorte de quiétude indolente semble le caractère distinctif de la classe inférieure. Au milieu de ces terribles marais que désole l'intempérie, vous verrez souvent le berger sarde tranquillement assis et impassible sous la morsure d'un soleil dévorant. Vous retrouverez involontairement dans votre mémoire quelque souvenir de la muse antique, à l'aspect de ce Tityre sauvage qui, les joues gonflées, emplit de son souffle un triple roseau sonore. Cet instrument est la *launedda*, composée de trois flûtes inégales, *tibiæ impares*, orchestre rustique qui résonne au milieu des joncs et rappelle au troupeau les brebis éloignées. L'existence casanière de la classe moyenne est douce et monotone. Au curé de village, au modeste médecin, au petit propriétaire, il suffit d'une maisonnette bien blanche, précédée

ordinairement d'une vaste cour où un lit épais de paille et de fange fait fumier. Devant le corps-de-logis, une vigne attache ses sarmens à des traverses de bois qui partent de la façade pour s'appuyer sur de lourds piliers carrés grossièrement maçonnés. La maison, couverte en tuiles rouges, n'est le plus souvent qu'un long rez-de-chaussée composé d'une chambre à coucher et d'une cuisine comprise entre l'étable et l'écurie. Pour ameublement de la chambre d'honneur, quelques chaises, une table, et un vaste lit au sommet duquel il paraît difficile d'arriver sans échelle. Dans une telle retraite, les jours coulent lentement, obscurément, semblables les uns aux autres; le moindre incident fait époque. La plus importante affaire de la journée, c'est la sieste. Cette jouissance, incomprise dans le Nord, n'appartient qu'à ces climats généreux où le soleil, arrivé au point culminant de sa source glorieuse, verse partout une molle langueur qui provoque au sommeil le troupeau vulgaire et porte au recueillement les natures d'élite. On dîne généralement à une heure en Sardaigne, et le dîner est suivi de la sieste. C'est un moment de bien-être facile que chacun respecte chez les autres et fait respecter chez soi. On s'exposerait à une réception peu amicale, si on se présentait à cette heure à la porte d'une maison italienne.

Une de ces fêtes religieuses qui deviennent pour les populations naïves des jours de réjouissance fut pour nous une occasion unique de voir réunis les plus curieux costumes de l'île. La plupart des paysans portaient des culottes de *furesi* noir assez semblables à celles des gars de Tredarzec ou de Plimeur en Basse-Bretagne, et par-dessous ces larges culottes, on voyait passer un caleçon de toile laissé ouvert par le bas. Leurs jambes étaient couvertes de *borzeghinos*, espèce de guêtres de cuir lacées sur le mollet, ou de *carzas*, guêtres de *furesi* plus en usage chez les habitans du cap inférieur. Presque tous étaient rasés, et leurs longs cheveux, réunis en tresses, étaient rassemblés en paquet sous un bonnet de laine noire, conique comme le bonnet phrygien, et dont la pointe était recourbée sur le côté : par-dessus ce bonnet, un énorme chapeau de toile cirée à larges bords servait à les garantir du soleil. Cette dernière partie de l'habillement était commune à la grande majorité des paysans. Les autres vêtemens différaient davantage, suivant les professions et les localités. Les uns portaient le *collettù*, justaucorps de cuir tanné, sans manches, très serré, surtout vers les hanches, et formant, en se croisant vers le bas, comme un tablier double qui descendait jusqu'aux genoux. On a cru reconnaître dans ce vêtement le *colabium* ou *thorax*

des anciens. Une large ceinture de cuir dans laquelle était passé un grand couteau l'ajustait contre le corps et servait également à conserver des cartouches. D'autres paysans étaient couverts d'une grosse capote appelée *cabanù*, qui n'est autre chose que le *caban* des Grecs; mais le plus grand nombre était vêtu de la *bestepeddi*, sorte de pelisse rustique faite avec quatre peaux de moutons ou de chèvres dans leur état naturel, et sans manches, comme le collettù. C'est ce vêtement sauvage qui, du temps des Romains, portait le nom de *mastruca*, et qui valut aux Sardes, de la part de Cicéron, l'épithète de *Sardi pelliti* et de *Sardi mastrucati*.

Il y avait en général plus de richesse et d'élégance dans l'habillement des femmes. Celles qui étaient venues d'Iglesias portaient un corset en étoffe de soie, très serré à la ceinture et à manches étroites, un jupon de drap à plis très fins et très nombreux, garni dans sa partie inférieure d'une bordure de couleur tranchante, et, sur le devant, un petit tablier carré garni comme le jupon. Leurs cheveux tressés étaient renfermés dans une résille de soie attachée sur le front par deux gros rubans qui tombaient sur les côtés; un mouchoir de mousseline brodé, lié sous le menton, cachait entièrement cette résille. Quelques jeunes filles d'Oristano se distinguaient par leur jupon rouge et un grand mouchoir carré à larges palmes qui, placé sur leur tête, retombait par derrière jusqu'à leurs talons.

La hiérarchie sociale est rigoureusement établie entre les femmes par une qualification particulière à chaque classe. La *dama* est une dame de haut rang; la *signora* est une dame de condition moyenne; la femme d'un médecin ou d'un avocat s'appelle *nostrada;* celle d'un fermier *contadina principale*. L'*arteggiana* est l'épouse d'un artisan, et la *contadina rustica* celle d'un simple paysan. Dans les deux classes inférieures, les femmes sont chargées de presque tous les soins domestiques. Elles s'occupent en même temps des enfans et de la basse-cour, de la confection du pain et de celle des étoffes grossières que l'on fabrique dans l'île avec la laine des brebis. Ce sont elles aussi qui, la plupart du temps, vont chercher l'eau aux puits ou aux fontaines, souvent placés en dehors des villages. Portant sur leur tête l'amphore aux formes antiques, elles ont alors dans leur démarche une grace singulière. La tête rejetée en arrière, les reins bien cambrés, soutenant parfois d'une main le vase chancelant, elles marchent d'un pas ferme et assuré, sans répandre une goutte d'eau de l'urne remplie jusqu'au bord.

Il n'est rien de mieux, pour conserver l'empreinte caractéristique

d'un peuple, que la rareté et la difficulté des voies de communication. A cet égard, les Sardes n'avaient rien à envier aux populations les plus arriérées avant les tentatives faites en ces derniers temps. Il y a peu d'années qu'ils étaient entièrement privés de chemins praticables pour des voitures. Ce ne fut qu'en 1822 qu'une route royale de sept mètres de largeur, et de cent vingt-cinq milles de développement, fut ouverte de Cagliari à Sassari. Elle fut dirigée par Oristano, et prolongée jusqu'à Porto-Torrès. La dépense totale se monta à près de 4 millions de francs. Une diligence, établie sur cette route, fait aujourd'hui un service régulier entre les deux chefs-lieux de l'île. Quant à ce qu'on appelle les chemins de traverse, la description qu'on en pourrait faire serait applicable, en général, à n'importe quel pays de sauvages. Les moyens de transport sont d'ailleurs en harmonie avec l'état des lieux. Nous en fîmes la rude expérience dans une excursion à la recherche des haras justement renommés du baron de Teulada. Nous nous étions égarés après mille détours, lorsque nous vîmes arriver un jeune paysan sarde d'une physionomie fine et avenante. Il devina notre embarras, et, après nous avoir parlé une langue dont nous n'entendions pas un mot, il essaya l'éloquence du geste, en nous faisant signe de le suivre jusqu'à une charrette embourbée près de là. Ayant chargé sur cette charrette du bois qu'il devait précisément voiturer à Teulada, il passa dans une prairie voisine et en ramena une paire de taureaux magnifiques, au fanon tombant jusqu'aux pieds, à l'œil plein de feu. Nous le vîmes ensuite fixer par un œillet le bout des rênes à la corne extérieure de ces fougueux animaux, puis saisir les deux oreilles qui se trouvaient près du timon et serrer chacune d'elles d'un demi-tour de la rêne qu'il avait ramenée sur l'avant du joug. Cette compression de l'oreille dompte si bien les malheureux taureaux, que de semblables attelages sont conduits au grand trot ou même au galop à travers les rues des petites villes sans qu'il en résulte aucun accident. On doit seulement éviter d'approcher les bœufs de mauvaise réputation, qui portent aux cornes un brin de paille : c'est encore le *fœnum habet in cornu* d'Horace.

Le chariot, qui sans doute n'était pas autre chose que le *plaustrum* vénérable des Romains, n'excita pas moins notre curiosité. C'était une espèce d'échelle, ayant à peu près trois pieds de large dans la partie qui formait le char, mais assez étroite à son extrémité antérieure pour servir de timon. Vers le milieu de cette échelle horizontale se trouvaient pratiqués deux encastremens semi-circulaires,

dans lesquels se logeait l'essieu, et c'était cet essieu même, portant à chaque extrémité une roue massive, qui tournait dans les encastremens. Les roues, composées de trois planches unies par une grande clouée en travers, étaient entourées, non par un cercle de fer, mais par d'énormes clous dont les têtes triangulaires se touchaient.

Peu encouragés par ces préparatifs, nous prîmes place en frissonnant auprès de notre cocher. Celui-ci se dirigea vers un ruisseau dont le lit formait l'enceinte de la vaste prairie où il avait été chercher son attelage. Tout d'un coup, il pique ses agiles taureaux en les animant de la voix; les deux roues du char tombent à la fois de près de trois pieds de haut au fond du ruisseau; nous chancelons à cette secousse inattendue; la ferme contenance de notre guide nous rassure, et nous voilà suivant le lit inégal et raboteux de ce ruisseau, qui coulait à pleins bords entre deux haies de ronces et de rosiers sauvages. Nos coursiers avaient de l'eau jusqu'au poitrail. Le jeune paysan, attentif à les diriger, leur parlait sans cesse et les maintenait soigneusement au milieu du courant. Il y avait des endroits où nous faisions, en passant, une trouée à travers les buissons qui se rejoignaient d'un bord à l'autre du fossé. Le moins qui pût nous arriver, selon les apparences, devait être de laisser aux ronces la moitié de nos vêtemens; quand le lit du ruisseau devenait trop étroit, la roue du char montait sur la berge, et nous inclinions tellement que nous nous crûmes vingt fois sur le point de verser. Enfin, après un quart d'heure de ce supplice, nous prîmes terre sur un sentier qui, bien que creusé par de profondes ornières, n'était que roses après le chemin d'amphibies que nous venions de parcourir. Notre cocher se retourna alors vers nous, et son sourire sembla nous demander ce que nous pensions des moyens de transport de Teulada. En vérité, nous pensions que, si les Sardes voulaient continuer à naviguer ainsi dans les fossés, ils faisaient bien de garder leur *plaustrum* et de repousser obstinément toutes les innovations qu'on cherche à introduire à cet égard dans leur île, car je ne connais pas de véhicule mieux approprié au genre de pérégrination dont nous avions fait l'épreuve.

Les communications maritimes ont aussi conservé quelque chose de primitif, du moins sur les côtes orientales. Le défaut de ports, dans cette région, n'admettant guère que des bateaux que l'on puisse tirer sur le rivage, on y emploie le *ciù* (prononcez *tchiou*), construction propre à la Sardaigne. C'est un grand bateau plat, pointu des deux bouts, emporté par une immense voile triangulaire, semblable à l'aile

d'une bécassine, assez active d'ailleurs, mais brutale dans son allure. Nous nous résignâmes à monter un bateau de cette famille, pour explorer le littoral désert qui s'étend du golfe de Cagliari au cap Ferrato. Il m'a toujours semblé que ce dut être sur un ciù pareil au nôtre que Télémaque s'embarqua cette nuit où il quitta secrètement Ithaque pour se rendre à Pylos. Non pas que notre bateau naviguât souvent la nuit: oh! non, c'était un ciù prudent qui touchait de plage en plage, se tirait à terre à la première menace du ciel, et qui relâchait ponctuellement chaque soir, ayant sans doute retenu cette sentence d'Homère transmise de ciù en ciù : « C'est la nuit que s'élèvent les « vents terribles qui perdent les navires. » Dès que le vent était contraire et la mer un peu dure, nous devions chercher l'abri le plus voisin, car, si le ciù eût résisté à la mer, à coup sûr, nous n'eussions pas résisté au ciù. Jamais bateau pareil, j'en fais serment, n'a choqué la crête de la lame; jamais cahots de charrette sur les routes défoncées de la Brie n'ont égalé ses soubresauts, ses trépidations épileptiques : il n'y a que le charbon de Carbonara ou les fromages de Sarrabus qui puissent supporter long-temps une telle navigation.

La difficulté des communications dans la plus grande partie de l'île, l'isolement forcé de la plupart des groupes explique leur état à demi sauvage. Le seul lien qui les rattache l'un à l'autre et les rapproche quelquefois, c'est la religion. Le sentiment religieux est encore très vif en Sardaigne. Il n'est pas rare d'y rencontrer de francs et bons catholiques, pleins de foi et d'enthousiasme, emportés même un peu loin par leur imagination méridionale. On vous soutiendra fort et ferme qu'il faudrait bien se garder de ne pas aller chercher saint Effisio à Pula, le jour de sa fête, pour le transporter à Cagliari, et que le saint, si on l'oubliait, se mettrait en route tout seul. La religion est la principale occasion de rendez-vous publics. Une chapelle ruinée au bord de la route, inaperçue par le voyageur distrait, deviendra, à la fête du patron, un lieu de rassemblement et de plaisir pour les villageois du voisinage. Ce sont là des émotions naïves que nous ne connaissons plus, et dont j'ai pu me faire une idée à la fête du modeste village élevé sur les ruines de l'opulente Sulcis. Saint Antiochus, martyr sous Dioclétien, en est aujourd'hui le patron. Dans la crainte des Barbaresques, les reliques vénérées de ce saint furent jadis transportées à Iglesias; mais, chaque année, elles sont rapportées en grande pompe à Saint-Antioche, et la population tout entière, hommes, femmes et enfans, à pied, à cheval, en charrette, se presse sur la route d'Iglesias pour saluer le saint à son pas-

sage. Cette fois, la fête fut plus brillante que jamais; pendant tout le mois d'avril, on avait sollicité pieusement quelques journées de pluie; après être long-temps resté sourd aux prières, le saint daigna se laisser fléchir. La population, dans sa reconnaissance, se porta d'enthousiasme à la rencontre de son patron, qui arriva dans un carrosse attelé des deux plus beaux bœufs de la plaine dont on avait orné les cornes de magnifiques oranges. Une brillante cavalcade lui servait de cortége, un orchestre composé de trente joueurs de *launedda* le précédait. De nombreuses carrioles tirées par des bœufs, recouvertes d'étoffes éclatantes, et parées de branches de myrte et de lentisque, suivaient par derrière avec les familles venues d'Iglesias ou des villages voisins. Des paysans pieds nus portaient à la main des cierges allumés, d'autres, voltigeant autour du carrosse, tiraient des salves de coups de fusil. La joie la plus expansive et la plus sincère animait la pieuse solennité. Chacun avait revêtu ses plus beaux habits, et comme si le ciel eût voulu prêter son concours à cette fête, le temps, qui avait été gris et pluvieux les jours précédens, était magnifique ce jour-là. Pendant les trois jours que dura la fête, on n'eût pas reconnu le village de Saint-Antioche. Dans toutes les rues, on avait dressé des boutiques où s'étalaient des pièces d'étoffes qu'on ne voit plus en Europe depuis cinquante ans. C'étaient des damas, des lampas, des brocards qui sortaient je ne sais d'où, et qui, bien qu'un peu fanés, étaient encore d'une grande richesse. A côté des splendides étoffes, on vendait de communes rouenneries, des toiles imprimées, et toute la misérable pacotille que nous exportons en pays étranger. On était venu à cette foire de dix lieues à la ronde, et chaque maison, encombrée d'étrangers, se mettait en frais pour les recevoir dignement. Il n'y avait pas jusqu'aux pauvres gens vivant sous terre au sommet de la colline, habitans des tombeaux dont ils ont dépossédé leurs ancêtres, qui ce jour-là n'égayassent leur souterrain d'un tronçon de chère lie et d'un plat de macaroni.

N'est-il pas à regretter que les pays où cette foi naïve a maintenu une sorte de gouvernement théocratique soient précisément ceux qui fassent tache en Europe aujourd'hui? Pourquoi dans ces contrées la terre est-elle en friche, le commerce languissant, les voies de communication détruites, le peuple en haillons, son existence politique compromise? La foi qui conserve aux peuples leur poésie et leur gaieté exclut-elle donc les bénéfices incontestables de la civilisation?

Une autre vertu des anciens temps que la Sardaigne a conservée sans altération, c'est l'hospitalité. Les Sardes sont pour la plupart de

nature bienveillante; leur abord est plein de cordiatité, leurs offres sincères. Ils sortent de leur indolence habituelle dès qu'un hôte leur arrive, et rien ne leur coûte pour faire dignement les honneurs de leur maison. Plusieurs d'entre eux poussent même le sentiment de l'hospitalité jusqu'à l'héroïsme : ils sacrifieraient leur vie pour sauver celle de l'homme qui est venu chercher un asile sous leur toit protecteur. Autant ils se montrent fermes dans le dévouement, autant ils sont implacables dans la haine. Les a-t-on offensés? ils ne l'oublient jamais, et poursuivent leur vengeance avec une ténacité qu'aucune considération ne saurait fléchir. Ces inimitiés se transmettent de génération en génération. La veuve d'un homme assassiné conserve la chemise ensanglantée de son mari et la déploie de temps en temps devant ses enfans, pour entretenir leur haine contre ceux qui ont *mangé leur père*. Le fils qui manquerait à tirer vengeance d'un pareil meurtre, qui n'accepterait pas cet héritage de haine, serait méprisé dans le pays et flétri du nom de *pigeon*. Ce n'est pas par un franc défi qu'il peut se venger. Le duel est inconnu en Sardaigne. Il faut qu'à son tour il devienne assassin. Dès l'enfance, sa mère l'a instruit à tirer ce long fusil d'étroit calibre qui reçoit une balle dont la grosseur n'excède pas celle d'un pois ordinaire. Habitué à frapper à coup sûr une petite pièce de monnaie placée à quarante pas, il se tapit dans les buissons pendant des jours entiers, épiant le passage du meurtrier de son père. Quand sa vengeance est accomplie, il s'enfuit dans les montagnes, et va se joindre à quelque troupe de bandits.

Ce point d'honneur est le trait distinctif du caractère sarde. On peut en déplorer les suites funestes, mais il est difficile de refuser quelque sympathie à cette nature mâle et vigoureuse, qui offre à coup sûr plus de ressources pour le bien qu'un sang tiède et appauvri. Les passions farouches d'un tel peuple cachent la loyauté et l'énergie : c'est une rouille sous laquelle on découvre un acier bien trempé. On doit mettre d'ailleurs quelque différence entre les *vendette* de la Sardaigne et les assassinats des rues de Naples. Les *vendette* ont leurs embuscades et leurs surprises, mais elles débutent presque toujours par une franche déclaration de guerre; l'escopette frappe dans l'ombre comme le stylet, mais elle ne frappe d'ordinaire qu'un homme mis sur ses gardes par une offense ou commise ou reçue. C'est une vengeance qui n'adopte pas de champ-clos, qui ne veut pas de témoins, à laquelle toute heure et tout moyen conviennent; c'est une sombre et impitoyable vengeance qui se plaît à une férocité dont les détails font souvent frémir; ce n'est pas un meurtre

de lazzarone. Si l'on raconte qu'un homme, en Sardaigne, se tint pendant sept ans sur un arbre, plusieurs heures par jour, pour attendre son ennemi, on a vu aussi ces haines opiniâtres emprunter à l'antique chevalerie ses plus nobles inspirations.

Pendant le séjour de la cour en Sardaigne, quand de nombreuses bandes de brigands désolaient la Gallura, un des plus fameux bandits de l'île, Pierre Mamia, apprend que son ennemi juré, Pompita, est tombé entre les mains des troupes royales. Il rassemble ses partisans, et le délivre : « Tu es mon ennemi, lui dit-il, mais c'est de ma main que tu dois recevoir la mort. Voici des armes, de la poudre et du plomb; je te donne trois jours pour retrouver les tiens. Au bout de ce temps, la trêve est rompue; tiens-toi pour averti et prends garde à toi! » En 1806, un autre chef de bande, Cicolo, veut tenir tête aux carabiniers envoyés contre lui. Il est battu et poursuivi. Dans sa fuite, il se livre à deux bergers qui le conduisent dans les montagnes et lui indiquent une retraite inaccessible et inconnue. Quelque temps après, ces deux bergers sont arrêtés, et, plutôt que de trahir leur hôte, ils reçoivent la mort sur l'échafaud. Certes, ce fanatisme a sa noblesse et n'appartient point à une race abâtardie. Du reste, les vendette sont bien moins fréquentes aujourd'hui qu'il y a vingt ans, et les troupes de bandits qu'elles alimentaient ne se rencontrent plus guère que sur la côte orientale de l'île, dans la province de l'Ogliastra et les environs de Terra-Nova. Celles-là ne dédaignent pas toujours de voler les bestiaux et de détrousser les voyageurs. Les montagnes de Dorgali, Galtelli, Posada, et le Monte-Santo leur offrent des refuges où les troupes n'osent les poursuivre.

Entre tous ces fameux bandits des âges héroïques de la Sardaigne, la chronique a conservé les noms de don Pietro et d'Ambrosio de Tempio, qui acquirent dans le siècle dernier une sorte de popularité par des traits d'une incroyable audace.

Don Pietro possédait des biens considérables, et un troupeau qui se montait à plus de dix mille têtes de bétail; mais, ayant tué un homme de Chiaramonte et son fils pour se venger d'une injure qu'il avait reçue, il se fit bandit, et s'établit avec les plus déterminés de ses vassaux dans les gorges du mont Sassù. Plein d'intelligence, et ne manquant pas d'un certain honneur qu'il entendait à sa façon, il interdisait à ses affidés des larcins qui les eussent rendus odieux aux paysans. Il devint bientôt la terreur des troupes envoyées contre lui. Blessé à la main gauche, il s'habitua à poser le canon de son fusil sur l'avant-bras, et, de la sorte, il se rendit si habile, qu'il ne

manquait jamais un œuf jeté en l'air devant lui. Il accordait audience à ses amis; mais il eût été peu prudent de se présenter sans un sauf-conduit, car il y avait toujours quelques bandits bien armés et d'énormes mâtins placés en sentinelle pour prévenir les surprises. A la fin, la trahison le livra à ses ennemis. Il fut massacré avec tous ses compagnons, pendant qu'ils étaient plongés dans un profond sommeil, produit par de l'opium qu'on avait mêlé à leur vin.

Ambrosio de Tempio avait tué tant d'hommes et tenu si longtemps contre tous les efforts des autorités, que bien des gens le croyaient sous la protection particulière d'un saint. Il disparut cependant un jour, étant probablement mort dans quelque caverne des suites de ses blessures, ou par quelque autre accident. Il y a encore dans le canton où l'on a conservé son souvenir plus d'un paysan qui le croit vivant et s'attend à le voir reparaître. Le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un fusil en Sardaigne, c'est de le comparer à la redoutable *canna* d'Ambrosio.

Tous ceux qu'un délit plus ou moins excusable expose aux rigueurs de la loi ne sont pas assez heureux pour aller mener dans les montagnes cette poétique vie de bandit. Les coupables que la justice peut atteindre sont condamnés aux galères quand ils évitent la peine capitale. Au reste, on est loin d'attacher dans l'île aucune idée d'ignominie à ce rigoureux châtiment des travaux forcés, quand celui qui le subit n'a commis qu'un de ces actes de violence excusés, ou, pour mieux dire, commandés impérieusement par les mœurs du pays : ce qui l'eût déshonoré aux yeux de tous, c'eût été de ne pas riposter à un premier coup, de ne pas laver dans le sang une insulte. Les galériens sont en général employés à l'exploitation des salines; quelquefois, par une sorte de commutation de peine, on les attache à des spéculations particulières. Il y a quelques années, un homme généreux et entreprenant, le général Incane, en inspection militaire dans l'extrémité orientale de l'île, s'affligea de ne rencontrer qu'une population rare, abrutie et misérable dans un canton fertile et favorablement situé. Il conçut le projet d'y fonder un village. A son retour à Cagliari, il obtint du gouvernement une concession de terres, et en même temps une concession de galériens. Ce furent les commencemens de Rome et de Carbonara. Une modeste église, que le général fit élever à ses frais, devint un centre de population auquel vinrent se rallier les pâtres de la montagne et les sauvages de la côte. Aujourd'hui, la plaine de Carbonara produit du blé, du vin, nourrit de nombreux troupeaux, et le bienfaiteur de

cette nouvelle commune commence à recueillir les fruits de son heureuse inspiration.

Un guide nommé Francesco Coccù, qui nous conduisit au cap Ferrato, était précisément un des premiers colons de Carbonara, condamné à dix ans de galères pour avoir tué un homme sans préméditation. Pauvre Coccù! C'était un jour de fête, un de ces beaux jours de fêtes méridionales où, sous un chaud soleil, sous la voûte bleue et pure, les danses se mêlent au son de la *launedda :* Coccù s'était rendu au *ballo tondo* de Pirri, et là, sans y penser, il avait dans la ronde entrelacé ses doigts à ceux de sa voisine (ce qui n'est permis, à vrai dire, qu'à un mari ou à un fiancé, mais Coccù n'y prenait pas garde). Il était donc tout entier au plaisir du *ballo tondo*, se démenant, s'agitant, et oubliant ses doigts, quand un jeune homme qui tenait l'autre main de sa jolie voisine (celui-là était son fiancé) lui cria d'une voix altérée par la colère : — Prends garde à ce que tu fais, Coccù, ou tu me le paieras! — Coccù continuait à danser; mais, voyant celui qui venait de lui donner cet avis porter la main à son couteau et se précipiter vers lui, il fut plus prompt à dégainer, et le prévint en le jetant mort sur la place. Deux existences perdues en un instant!

L'amour est l'occasion la plus fréquente de ces tristes tragédies. Les Sardes sont en général très jaloux. Rarement, quand ils reçoivent des étrangers, les femmes sont admises à prendre part aux repas. Cependant la meilleure harmonie règne communément dans le ménage. Les cérémonies qui consacrent les fiançailles et les noces prouvent que le Sarde n'a pas encore dépouillé le mariage de toute poésie. Les jours de fête, dans les lieux de réunion, où plus d'un jeune garçon, soyez-en sûr, sent battre discrètement son cœur à l'aspect des belles jeunes filles, vous verrez quelque vieux pâtre cherchant dans cette foule joyeuse une fiancée pour son fils, et répétant tout bas la gracieuse formule usitée pour la demande en mariage : « Vous possédez, compère, une génisse blanche et d'une beauté parfaite. C'est elle que je viens chercher, car elle ferait la gloire de mon troupeau et la consolation de mes vieux ans. » Si flatté qu'il soit de cette proposition, le père de la jeune fille, pour se conformer aux lois de la bienséance, ne paraîtra pas saisir l'objet de la demande. Il se lèvera, et amenant successivement chacune de ses filles : « Est-ce là ce que vous cherchez? » dira-t-il; et il aura soin de n'introduire que la dernière celle dont son hôte est venu demander la main.

Dès que la proposition de mariage est agréée, des cadeaux sont

échangés comme gages d'un consentement mutuel. Les bancs sont ensuite publiés pendant trois semaines, et huit jours avant le mariage, qui doit être célébré dans la paroisse de la jeune fille, le trousseau de la mariée est transporté avec pompe dans la maison qu'elle doit habiter. C'est là une cérémonie à la fois joyeuse et attendrissante dont le spectacle me fut offert sur le chemin qui conduit du village de Selargius à celui de Settimo. Nous venions de quitter Selargius, quand nous aperçûmes de loin une longue file d'hommes et de femmes, quelques-uns à pied, mais le plus grand nombre à cheval; à la suite venaient de nombreux chariots traînés par des bœufs. Les sons nasillards de la *launedda* arrivaient déjà jusqu'à nous avec le grincement des essieux et les cris d'une foule animée. Une jeune fille de Settimo devait s'unir dans huit jours à un jeune paysan de Selargius, et le fiancé, accompagné de ses amis, les paranymphes antiques, avait été recevoir des parens de sa future épouse le trousseau et l'ameublement qui composaient une partie de sa dot, et qu'il transportait, avec le cérémonial usité, dans la maison nuptiale.

Par une coïncidence singulière, il n'y avait pas deux ans qu'en Turquie j'avais vu transporter ainsi, sur la grande route qui conduit de Thérapia à Stamboul, le magnifique trousseau de la sultane Atié. Près du Bosphore, le cortége se composait de voitures aux panneaux dorés, traînées par huit chevaux : au fond de ces voitures, on apercevait les odalisques du sérail enveloppées dans leur *feredji*, et le visage couvert du *yacmack;* des eunuques blancs et noirs veillaient à toutes les portières. Après ces voitures, de nombreux chameaux, au pas lent et mesuré, portaient les aiguières et les plats d'or et d'argent, ou les meubles incrustés de nacre et d'ivoire; puis venaient le sadrazan et les autres ministres, suivis d'*arrabas* richement décorés auxquels étaient attelés de superbes taureaux d'une blancheur éclatante; des escadrons de cavalerie équipés à l'européenne contenaient avec peine le peuple émerveillé. Ici, entre Settimo et Selargius, la cérémonie était la même; il n'y avait de changé que l'échelle de la fête : les riches *arrabas* étaient remplacés par une douzaine de chariots sur lesquels on avait entassé plusieurs matelas tout neufs, des bois de lit, des chaises ornées de branches de lentisque et d'arbousier. Des tables et des bancs, de grands bahuts de chêne renfermant les robes de la fiancée, suivaient sur d'autres chariots; une troupe de jeunes garçons et de femmes parés comme aux plus grands jours précédaient ces chars rustiques, portant sur leurs têtes des corbeilles pleines de verres et de porcelaines. Un nombreux cor-

tége de paysans à cheval, devant lequel marchaient deux joueurs de flûte, entourait le jeune époux, qui se faisait remarquer entre tous par sa bonne mine et la richesse de ses vêtemens. Il fallut plus d'un quart d'heure pour que cette bruyante procession défilât devant nous.

Vient enfin pour les fiancés le grand jour de la bénédiction nuptiale. Avant de se séparer de son père, la jeune femme, en sortant de l'église, mange avec son époux, pour la première fois, un potage qui leur est servi dans la même écuelle. Un brillant cortége les accompagne ensuite jusqu'à leur nouvelle demeure, décorée, comme au temps de Juvénal, de guirlandes de fleurs et de branches de myrte. Les matrones, qui attendent les époux sur le seuil de la maison, jettent sur eux, dès qu'ils sont à portée, des poignées de sel et de froment, et la journée se termine par un copieux festin.

Tel est ce peuple que la civilisation s'apprête à envahir. Ce ne fut qu'après notre retour en France que nous pûmes apprécier combien peu la Sardaigne est connue. Même parmi les hommes occupés de géographie générale et de travaux statistiques, nous en trouvâmes peu qui ne fussent obligés de confesser à cet endroit une lacune considérable dans leurs études. La Sardaigne et ses ressources, son peuple demi-romain et demi-féodal, ses institutions gothiques, ses coutumes, qui remontent, par-delà les siècles, aux temps du paganisme ou de l'invasion arabe, toute cette civilisation d'un autre âge miraculeusement conservée jusqu'à nos jours, comme Herculanum sous sa croûte de lave, tout cela eût mérité sans doute les regards des observateurs sérieux. Au surplus, je crois voir approcher le terme de cette indifférence. Ce que n'ont pu faire les études consciencieuses de M. le général de La Marmora, les paquebots de Gênes le feront plus sûrement, je pense. Qu'on se hâte donc, car la Sardaigne poétique, la Sardaigne telle que nous l'avons encore vue, merveilleux trésor numismatique, seul souvenir existant en Europe des peuples italiens au moyen-âge, cette Sardaigne que vous avez négligée, touristes mal inspirés, vous ne la retrouverez plus dans sa curieuse intégrité. Chaque instant lui enlève quelque lambeau de sa vieille tunique : c'est un peuple qui se transforme, et ce qui est encore vrai au moment où je trace cette esquisse ne le sera peut-être plus quand vous arriverez à Cagliari ou à Porto-Torrès.

E. JURIEN-LAGRAVIÈRE.

(*La seconde partie au prochai nnuméro*).

DE

L'ÉTAT DE LA POÉSIE

EN ALLEMAGNE.

I. — *Lenau's Gedichte* (POÉSIES DE LENAU.)
II. — *Waldfraülein* (LA DEMOISELLE DE LA FORÊT), par M. Zedlitz.
III. — *Freiligrath's Gedichte* (POÉSIES DE FREILIGRATH).
IV. — *Atta-Troll*, par M. Henri Heine.

Après la grande période littéraire de l'Allemagne, après le riche épanouissement de l'imagination sous le règne de Goethe, de Schiller, de Herder, l'art ne disparut pas tout à coup; long-temps encore il fut noblement représenté par une école ouverte à tous les instincts affectueux, à toutes les sympathies nationales, par Uhland, Rückert et leurs amis. La poésie refleurissait sur sa tige épuisée déjà; dernier produit de l'année, dernière fleur de l'automne, ce fut là peut-être une partie de son charme, et la muse germanique aima ces heureux poètes comme une mère aime les derniers venus de ses enfans, ceux qui ont béni et consolé sa vieillesse. Mais depuis ce mouvement inattendu, depuis cette floraison inespérée, un vent glacial a soufflé sur la pensée poétique; toutes sortes d'influences

sont venues contrarier le développement des germes qu'elle avait semés : d'abord le dégoût du spiritualisme, puis une imitation fâcheuse du plus mauvais journalisme parisien et de ses habitudes sans dignité, enfin les grandes prétentions politiques et l'abaissement de l'art, devenu un instrument banal aux mains des partis. Uhland et ses disciples aimaient à se rattacher à leurs ancêtres de la Souabe et de la Franconie, aux maîtres chanteurs du XIIIe siècle; est-ce qu'ils sont destinés au même sort que leurs aïeux? est-ce qu'ils seront raillés par leurs héritiers? Rappelez-vous ce qui est arrivé à ces pieux trouvères : au moment où finissaient les religieuses épopées de Wolfram et les luttes de la Wartbourg, une poésie laide et grimaçante succéda aux sérieuses inspirations, et il fallut deux cents ans au génie de l'Allemagne pour se retrouver lui-même.

L'école de Souabe avait donné tous ses fruits, et elle cessait déjà de se renouveler, quand on vit paraître un humoriste bien spirituel et bien hardi, qui, tout en se plaçant loin des partis et des écoles, et sans prétendre à aucun rôle sérieux, exerça pourtant une influence singulière sur l'imagination allemande, et la détourna pour long-temps des voies sereines et pacifiques. C'était M. Henri Heine. Sous la folle et fantasque légèreté de ses paroles, il y eut souvent, à son insu, quelque chose de très grave, et qu'on ne peut passer sous silence. Avec une intelligence vive et fine, facilement émue, mais point du tout dupe de son émotion, il comprenait tout, il touchait à toutes les idées, il voyait toutes les contradictions des systèmes, tout le néant des espérances de son pays, et comme il souffrait et riait à la fois, il en vint bientôt à ce mélange bizarre où, la sensibilité et l'ironie se succédant, le résultat de tout ce qu'il écrivait n'était plus qu'une railleuse indifférence. Il semble que son ambition ait été de révéler à sa patrie mille douleurs, mille ennuis qu'elle voulait se cacher à elle-même; au lieu de calmer et d'élever les ames, comme c'est le devoir du poète, il irrita la plaie de sa nation. Après cet homme impitoyable, il n'était plus possible à la poésie de l'Allemagne de retrouver pendant long-temps la chaste candeur, la sérénité inaltérable de ses débuts. Assurément, Goethe avait été le plus sceptique et le plus indifférent des maîtres de génie; cependant cet amour de l'art qui avait été la cause de son scepticisme lui en avait épargné les excès. Que de précautions, quelle habileté incomparable pour cacher ce qu'il y avait de périlleux dans la pensée! Quelle diplomatie employée à sauver les apparences! Avec Goethe, cela est bien certain, la poésie allemande avait mangé le fruit de l'arbre du bien et

du mal, mais beaucoup l'ignoraient encore, et la muse germanique n'avait pas dû quitter le paradis de ses jeunes années; avec M. Heine, la muse n'a pas essayé de cacher sa faute: plus franche, elle publia elle-même ses misères, et, moitié pleurant, moitié souriant, elle s'enfuit de son Éden.

Il y aurait ici une remarque curieuse à faire; les secousses politiques que le monde a ressenties depuis la révolution française, et les agitations morales qui en sont la suite, ont produit, dans les pays sceptiques, une poésie grandiose et toujours religieuse ou spiritualiste, au milieu même de ses plus libres audaces. Après le scepticisme de Voltaire et de Bolingbroke, l'Angleterre et la France, dans l'ébranlement universel, ont trouvé des plaintes d'une sublime beauté. Quelle énergique noblesse dans *Child-Harold*, malgré les révoltes de la pensée! et dans *René*, quelle grandeur morale, au milieu de ses vagues douleurs et des troubles inguérissables de son ame! L'Allemagne était demeurée le pays de l'idéalisme, et quand ces secousses l'atteignirent, elle commença de rire et de chanter; il n'y eut ni *René*, ni *Child-Harold*. Point de ces grands lutteurs de la pensée, nobles, sérieux, austères; il y eut une ironie sans pitié et une joyeuse effervescence.

L'Allemagne eut bien de la peine d'abord à accepter cette poésie; M. Henri Heine fut distingué sans doute à cause de la vivacité de son esprit, à cause de la grace de son style, à cause de la fraîcheur, de la délicatesse, de la passion contenue de ses premiers vers; mais on attendait, on comptait sur un progrès sérieux du jeune écrivain; on espérait que, la première fougue passée, du milieu des intempérances et des hasards de son ironie sortirait une œuvre belle et qu'on pût admirer sans réserve. Il y avait en lui assez de ressources pour cela. M. Heine pouvait répondre à ces espérances; malheureusement, il me semble que la première raillerie du jeune esprit blessé, que les premiers emportemens de sa verve moqueuse ont un peu perdu cette naïveté, cette sincérité, cette franchise, qui faisaient pardonner tout. Qu'y a-t-il de plus fugitif que les bizarres légèretés de la fantaisie, de l'*humour?* Ces vivacités de la pensée ne sont-elles pas mille fois plus capricieuses que les inspirations de la poésie? Or, si on abuse de la poésie, si on veut forcer l'inspiration trop tardive, ou contrefaire froidement son émotion de la veille, c'est déjà une faute; que sera-ce donc si vous voulez fixer ou diriger à volonté ce qu'il y a au monde de plus rapide, de plus bizarre, de plus insaisissable, un éclair, un souffle, une apparence le plus souvent, une saillie

de l'imagination? Dans ce travail impossible, chaque chose perd bientôt son caractère propre; ce qui était naturel devient pénible et laborieux; je ne sais quoi de dur et de contraint se substitue au gracieux laisser-aller de la pensée; la légère et inoffensive moquerie se change en aigreur, et l'esprit en paradoxe. Est-il nécessaire de signaler ce danger à l'ingénieux auteur des *Reisebilder?*

M. Heine avait beaucoup de finesse sans doute; mais, quand je lis ses écrits les plus récens, il me semble toujours qu'il s'était dit, en arrivant en France : « J'aurai plus d'esprit qu'ils n'en ont tous. Je vais les éblouir, les étourdir. Ma plume sera plus acérée que celle de Voltaire, et Duclos aurait envié ma verve et mes saillies. » M. Heine le sait mieux que personne, l'esprit n'est pas quelque chose de si ambitieux, de si prémédité; il y faut plus de simplicité et de grace; l'esprit sans la grace, est-ce bien de l'esprit? Quand M. Heine vint ici, il ne trouva pas immédiatement ce qu'il espérait; ce bon sens, cette promptitude de l'intelligence, cette délicatesse de la pensée, toutes ces choses qui sont ce qui s'appelle l'esprit ne lui suffisaient pas. Il ne retrouvait pas là l'idéal qu'il s'était formé, et le peuple français lui parut volontiers, faut-il le dire? ennuyeux et inepte. Il écrivait dans un livre sur la France : « Les Français, aujourd'hui, s'occupent de philosophie, d'histoire, de choses sérieuses; vraiment, nous valons mieux. » Je crois que M. Heine s'est trahi dans ce mot-là, je crois que je le surprends en flagrant délit. Ne reconnaissez-vous pas le caractère véritable de l'Allemand, malgré tant de prétentions contraires, malgré tant d'efforts pour dissimuler ce qu'on est? N'est-ce pas bien l'écrivain d'Allemagne, qui ne comprend pas que l'on montre maintes qualités fines, promptes, vives, dans les études sérieuses, et que l'aisance, la facilité, le mouvement de la pensée, c'est-à-dire l'esprit, brillent dans les travaux les plus sévères? Pour avoir de l'esprit, faut-il laisser là l'étude commencée et se couvrir d'un masque? Est-ce chose qui se prenne et se dépose à volonté? M. Heine me pardonnera de lui soumettre ces réflexions, car il les comprendra sans peine : je ne veux pas dire que chez lui l'esprit, l'ironie, soient un rôle, un effort, un parti pris, mais il y a eu peut-être, surtout dans ce qu'on a appelé son école, quelque chose de cela; et si j'insiste sur ce défaut essentiel, c'est que cette sorte d'imitation a introduit en Allemagne bien des désordres que M. Heine déplore et condamne certainement.

Il y a deux hommes chez M. Henri Heine, il y a le poète du *Livre des Chants* et des *Reisebilder*, plein de sincérité dans ses railleries, et

l'écrivain de chaque jour, qui a trop souvent abusé de ces dons charmans de l'esprit. Il faut bien le dire, c'est depuis que M. Heine écrit à Paris, qu'on l'a vu arrêter le développement régulier de son talent. Dans nos premières relations avec l'Allemagne, il est arrivé souvent que nos écrivains ne nous ont rapporté que ce qu'il y avait de moins bon dans ce pays; au lieu d'aller au-delà du Rhin, comme les Grecs en Égypte, pour apprendre les secrets des sages, pour recueillir les enseignemens du sanctuaire et transformer toutes ces idées avec la vive clarté de l'esprit athénien, au lieu de nous approprier, à la manière de Platon, les symboles de l'Orient, au lieu de délier, ainsi que Dédale, les pieds des statues égyptiennes, nous n'avons bien souvent rapporté de la Germanie que les ombres et les chimères. L'Allemagne, aujourd'hui, fera-t-elle de même avec nous? J'espère que non. Certes, il doit y avoir d'utiles échanges entre les peuples, et si nous pouvons emprunter à l'Allemagne ce religieux enthousiasme, cette honnêteté laborieuse, cette ardeur idéaliste, qui la recommandaient autrefois, les écrivains allemands peuvent apprendre chez nous ce bon sens, cette ferme pensée, cette droiture de l'intelligence, qui distinguent l'esprit français. N'est-ce pas à cela que Goethe s'est appliqué toute sa vie? n'est-ce pas par ses relations avec la France, par son étude attentive de nos écrivains du XVIIIe siècle, qu'il s'est formé une langue admirablement limpide et belle? n'est-ce pas la prose si vive, si nette, si rapide, de Voltaire et de Montesquieu, qui, transportée en Allemagne et mise au service d'un grand poète, est devenue cet idiome que Goethe seul a parlé au-delà du Rhin? Voilà un glorieux exemple de ces communications fécondes entre les peuples. M. Heine lui-même avait demandé à la France cette netteté qui manque à son pays, il lui avait emprunté aussi une certaine veine satirique, une vivacité comique, qui auraient pu être une nouveauté pour l'Allemagne, et ouvrir à la poésie des routes fécondes; mais le journaliste n'a-t-il pas quelquefois gâté ce que le poète avait heureusement découvert? et le livre de M. Heine sur Louis Boerne ne fait-il pas regretter le spirituel auteur des *Bains de Lucques* et des *Nuits florentines?*

Rien n'est jamais désespéré avec les hommes d'esprit, et je désire que M. Heine puisse voir dans nos avertissemens, dans nos remontrances, un peu rigoureuses peut-être, la plus sincère sympathie pour son talent. C'est surtout en étudiant l'Allemagne que je suis porté à être sévère pour M. Heine. Je n'ai aucune estime, je l'avoue, pour ses imitateurs, pour ce journalisme prétentieux, pour ces affec-

tations de frivolité. Ce n'est pas là précisément l'esprit qu'il convenait de nous emprunter. Faut-il que nous rencontrions au-delà du Rhin ce que nous combattons tous les jours ici? Nous ne cessons de réclamer contre cette infatuation qui est devenue une des plus sérieuses maladies de notre époque, contre cet incurable orgueil des écrivains qu'un certain succès a enivrés; eh bien! je n'aime pas que M. Heine écrive sans rire : « Mes travaux sont des monumens que j'ai implantés dans la littérature de l'Europe, à l'éternelle gloire de l'esprit germanique! » Il y a, pour un esprit si fin, une grande imprudence dans ces paroles. L'Allemagne, en effet, a-t-elle souscrit à ces éloges? Il s'en faut bien. Tandis que M. Heine travaillait à nous faire connaître sa patrie, elle se plaignait d'avoir été blessée par lui, comme dit Montesquieu, aux endroits les plus tendres. Sans regarder ces plaintes comme tout-à-fait légitimes, sans accuser M. Heine des troubles de l'esprit littéraire au-delà du Rhin, on peut lui reprocher de n'avoir pas fait tout le bien qu'il aurait pu; ce sont ceux qui se disaient ses disciples ou ses amis qui ont porté le désordre dans la littérature. L'Allemagne avait beau protester contre les influences funestes de cette frivolité d'emprunt, elle les subissait à son insu; les choses sérieuses étaient peu à peu décréditées; le goût calme et désintéressé de l'étude disparaissait, et la poésie, qui s'inspirait autrefois des grandes idées, la poésie, qui demandait des enseignemens à la pensée immortelle, transplantée loin de ce terrain fécond, se flétrit de jour en jour. Les écrivains même qui voulaient faire renaître cette fleur languissante y employaient vainement leurs honnêtes efforts. Certes, parmi les poètes qui sont venus après M. Henri Heine, tous n'ont pas chanté le doute, mais je ne sais quel esprit frivole les sépare désormais des traditions du dernier siècle; ils sont poussés chaque jour vers une poésie extérieure, vers un art matériel, et il faudra bien du temps pour qu'ils puissent retrouver, sous tant de ronces et d'épines, le chemin de leur paradis perdu.

Pendant que la fantaisie moqueuse de M. Heine avait tant de peine à se faire accepter de l'Allemagne, et que la poésie semblait s'éteindre, on entendit tout à coup vanter deux jeunes poètes qui promettaient, dit-on, de devenir des maîtres. C'étaient M. Nicolas Lenau et M. Ferdinand Freiligrath. Depuis que Uhland se taisait, depuis que Rückert ne faisait plus que redire trop long-temps son chant monotone sans vouloir le renouveler, on s'était bien éloigné de cette poésie sérieuse qui d'abord avait été saluée avec tant d'amour par l'Allemagne, et M. Heine, je l'ai dit, représentait parfaitement

l'état de la pensée poétique dans ce pays. Était-il réservé à ces deux écrivains de retrouver, comme l'école souabe, ces inspirations si fraîches, si bien appropriées au génie allemand, ce rare mélange de grace et de profondeur? Je ne le pense pas, et ce qui prouve combien l'Allemagne était déjà loin de la poésie de l'école de Souabe, c'est l'accueil bien différent et assez singulier qui fut fait à ces deux poètes. Sans le dire expressément, beaucoup d'esprits aimaient dans Nicolas Lenau une continuation de l'école d'Uhland. On le soutenait pour cette raison surtout; c'était l'admiration d'un parti plutôt que cet assentiment naturel que commande le talent. Pourquoi cela? Pourquoi était-il si nécessaire de protéger ainsi un poète de mérite sans doute, mais qui se serait placé dans l'école de Souabe bien loin de M. Gustave Schwab? Le génie particulier à cette école était-il donc menacé, pour qu'il fallût courir au-devant des nouveaux venus qui semblaient le continuer? C'était là en effet ce qui était arrivé. Non-seulement les imitateurs de M. Heine avaient porté le trouble dans les lettres, mais cette poésie politique qui occupe aujourd'hui toute seule l'attention des esprits s'annonçait déjà de loin. Mille plumes l'appelaient et la provoquaient. Sous le nom de romantisme, l'école de Souabe était envahie et attaquée de toutes parts, et lorsque M. Nicolas Lenau publia ses premières poésies, on crut que la phalange d'Uhland allait compter un auxiliaire utile dans le jeune poète autrichien. Quant à M. Freiligrath, il fut vanté au contraire dès l'origine par les adversaires de l'école dite romantique, et les *Annales de Halle* s'efforcèrent de l'opposer à la direction que Uhland et Kerner avaient donnée à la poésie. On voit que l'accueil fait à ces écrivains signalait déjà des changemens considérables survenus dans l'opinion, et, pour donner à ce fait toute son importance, il faut ajouter que M. Lenau et M. Freiligrath, malgré de certains mérites, n'auraient obtenu en tout autre temps qu'une attention médiocre. Ainsi, chose bizarre! ce qui fait pour nous l'intérêt de ces deux écrivains, c'est presque leur insuffisance, c'est ce contraste entre la valeur contestable de leurs œuvres et l'enthousiasme qu'elles ont excité; il y a là, en effet, de curieuses révélations sur les différens mouvemens d'idées qui se sont déclarés récemment en Allemagne et qui y font éclater en ce moment même de bruyantes émeutes dans le domaine de l'art.

M. Nicolas Lenau se rattache sans doute à l'imitation d'Uhland, mais il n'a pas ce qui donne aux chanteurs de Souabe une originalité si heureuse, une distinction si haute; il n'a pas cette profondeur vi-

vace du sentiment, cette franche inspiration qui jaillit du fond du cœur. Il imite Uhland, Gustave Schwab, Charles Mayer : il préfère les sujets qu'ils ont traités, il chante comme eux le printemps, la nature; seulement il voit toutes ces choses sous un aspect moins original, et sa pensée, facile et gracieuse, n'a point cette force, cette vigueur naturelle qui subjugue chez Uhland. Il y a un mot charmant de M. Villemain sur la poésie des troubadours, si agile, si légère, si prête à toute occasion, où l'on chercherait en vain toutefois l'énergique sentiment des trouvères : poésie tout à fleur d'ame, dit-il. L'inspiration de M. Lenau est aussi tout à fleur d'ame; mais pourquoi n'y trouve-t-on pas ce qui nous dédommage chez les poètes méridionaux? Pourquoi l'absence d'un sentiment profond n'est-elle pas cachée dans ses vers, comme dans les chansons et les villanelles du Midi, par l'élégance délicate et les vives nuances? Au contraire, ce qui manque le plus chez M. Lenau, c'est le style; on lui a souvent reproché des négligences singulières et surtout une certaine grossièreté d'expression qui vient trop souvent faire tache dans une page heureuse. M. Lenau occupe pourtant dans la poésie de son pays une place qui n'est pas sans honneur. Ses amis admirent chez lui une douceur mélancolique, une tristesse qui ne manque pas de charme. Parmi ses poésies lyriques, il y en a quelques-unes réellement belles : ce sont celles que lui a inspirées l'Amérique. Dans ses *Atlantiques*, dans ses *Feuilles de Voyage*, il y a plus d'une inspiration véritable, plus d'un accent qui ne s'oublie pas. Ainsi le chant des *Filles de la mer*, les vers brillans dont il a salué la cataracte du Niagara, la belle pièce intitulée *la Forêt vierge*, et ces mélancoliques méditations au bord d'un gouffre, dans la forêt dépouillée :

« Où sont les fleurs qui couvraient les branches de la forêt? où sont les oiseaux qui y chantaient si gaiement? Les fleurs et les oiseaux sont depuis long-temps partis. La forêt maintenant est abandonnée et dépouillée. Ainsi bientôt, peut-être, se seront fanées aussi les belles fleurs de pressentiment qui fleurissent dans mon ame; et quand la sève de la vie se sera desséchée en moi, alors mes oiseaux aussi, mes chansons, prendront leur vol. Je serai silencieux et mort comme cet arbre. Le printemps de mon ame aura été comme le sien, un rêve. Lorsque cet arbre, dont le feuillage est aujourd'hui dans la poussière, s'élançait vers la lumière adorée, lorsqu'il lui tendait ses bras, lorsque chacune de ses feuilles tremblait vers le ciel, lorsqu'au printemps il répandait dans les airs ses doux et vivifians parfums, sa belle existence ne paraissait-elle pas digne de durée, et maintenant qu'il est mort, mérite-t-il moins de regrets que ma pensée, qui se croit éternelle, ou que mon ame,

pleine d'aspirations vers Dieu? — Ainsi je pensais, courbé sur l'abîme, l'ame durement oppressée, et plus près de la mort que je n'avais jamais pu l'être. Tout à coup j'entendis le frémissement des feuilles sèches et le bruit des pas de mon cheval; il s'avançait vers moi comme pour m'avertir que la nuit était venue, et qu'il fallait reprendre notre route. Mais je lui criai : — Est-ce bien aussi la peine, ô mon cheval, que je remonte sur toi? Il me regarda, et son regard, où il y avait le calme bonheur de l'existence, me pénétrant et me réchauffant le cœur, y porta le repos avec une puissance magique. »

Plus loin encore, on aime ce *Mythe de la tempête*, comme il l'appelle, ces vents qui accourent du fond de l'horizon, et, voyant la mer calme, s'imaginent qu'elle est morte. « Es-tu morte, ô mère, ô vieille aïeule? » Alors ils se penchent sur elle et pleurent de douleur. Non, elle vit, elle se réveille, elle s'élance hors de son lit, la mère et les enfans s'embrassent et se chantent leur amour dans le chœur de la tempête. Il y a assurément une certaine grandeur bizarre dans ces images; la tristesse qui est empreinte à chaque page du livre n'est pas toujours monotone. Cette tristesse était une nouveauté pour l'Allemagne, et n'a pas médiocrement contribué au succès du poète. Je disais tout à l'heure que la poésie sombre et souffrante, provoquée en France et en Angleterre par les secousses morales du monde moderne, n'avait pas été représentée en Allemagne, et que les troubles de la pensée religieuse n'y avaient produit que la spirituelle raillerie de M. Heine; c'est peut-être pour l'opposer à un railleur si cruel qu'on a placé très haut ce poète quelquefois triste et grave, et qui prenait au sérieux toutes les douleurs dont l'autre s'amusait follement. Je m'assure toutefois qu'il y avait bien plus de sincérité dans le doute ironique de M. Heine que dans la molle et banale tristesse de M. Lenau. Quoiqu'il ait foulé la terre de René, dont le souvenir le préoccupe évidemment, combien il y a loin de cette mélancolie vulgaire à la vivante douleur du frère d'Amélie! C'est là décidément le défaut de M. Nicolas Lenau, une poésie superficielle, et qui, affectant certoinas formes déjà consacrées par les maîtres, ne produit guère qu'un contraste fâcheux entre l'ambition du cadre et l'insuffisance de l'œuvre. Quand M. Lenau imite Uhland, il n'a pas cette profondeur émue, cette sérénité naturelle, cette franchise de cœur qui est le signe distinctif de cette école; quand il chante la mélancolie, il ne la justifie point par l'étude des souffrances morales; quand il a erré enfin, comme René, sur les terres lointaines de l'Amérique, il ne rapporte du Nouveau-Monde que des couleurs pour ses paysages.

Ce défaut de M. Lenau paraît surtout d'une manière bien frappante dans les poèmes de longue haleine où il s'est essayé récemment, dans *Faust* et *Savonarole*. Comment oser toucher à Faust? Répondra-t-on que c'est là une forme commune, un type qui n'appartient à personne, un masque peut-être sous lequel, comme sous le masque antique, chacun peut paraître à son tour et jouer son drame? Ce serait presque une hérésie littéraire. Vers la fin du moyen-âge, tous les poètes écrivaient un *Faust*, et on en trouve par centaines dans les bibliothèques; mais, depuis qu'un maître s'est emparé du sujet, il y a plus que de l'imprudence à vouloir le reprendre. Je veux cependant que vous ayez raison, et je vous accorde votre cadre; n'est-il pas nécessaire au moins que vous apportiez à ce type consacré une pensée nouvelle? Le *Faust* de M. Nicolas Lenau, loin de rien ajouter à la grande figure que nous connaissons, ne fait que reproduire en les affaiblissant les principales scènes du drame mystique de Goethe. Quand M. Lenau ne copie pas Goethe, c'est à Byron qu'il emprunte ses tableaux; Faust devient Manfred; le poète va de l'un à l'autre sans pouvoir se décider; son imagination irrésolue hésite continuellement entre le Brocken et la Jungfrau. La seule chose que M. Lenau n'ait pas empruntée à ses deux maîtres, c'est le sens sublime de leur création, c'est l'étude de cette curiosité infinie, de ce désir insatiable, de cette ambition effrénée de l'humaine pensée, et on ne sait, en vérité, comment qualifier une œuvre où l'auteur, dans son imitation maladroite, s'est composé un héros de pièces et de morceaux dérobés, et n'a oublié que l'ame.

On peut en juger : le drame commence par une petite pièce, en forme de prologue, intitulée : *le Papillon*. Le papillon volait dans les prairies en fleurs, mais la terre ne lui suffit pas; il s'élance au-dessus de la mer, il vole, il vole, et bientôt, ne sachant plus où se poser, il meurt dans ce désert. Ce papillon, c'est Faust qui s'est enfui sur la mer des esprits, et qui, ballotté de toutes part, jeté hors de sa route, meurt enfin, tandis que les génies célestes qui voguent sur cette mer divine le regardent avec un sourire mêlé de compassion, sans pouvoir cependant le secourir. Quel est le sens de cette introduction? L'auteur a-t-il voulu dire que le repos de l'ame vaut mieux que le travail? Défend-il à la pensée de se hasarder sur la mer des esprits? Cette morale vulgaire n'est peut-être pas aussi sage qu'elle le paraît, et on avouera qu'il y a quelque chose de plus dans *Faust* et dans *Manfred*. Serait-ce là vraiment toute l'idée du livre? Continuons,

nous verrons bien : la première scène de ce poème, écrit tantôt en dialogue, tantôt dans la forme du récit, nous montre Faust errant sur une haute montagne; il veut découvrir le secret de la création; il interroge la vie partout où elle est dans la nature, il la cherche dans la pierre, dans la plante, dans l'insecte; mais le poète lui crie de ne pas s'acharner à cette poursuite insensée :

« Que veux-tu, Faust, sur les cimes de ces monts? Espères-tu échapper aux nuages et aux doutes? Le nuage de l'abîme s'attachera à tes pas, et là aussi le doute viendra heurter ton front. Laisse-toi charmer par le pur éclat du soleil, par cette plante silencieuse qui est sa fille, par l'alouette des Alpes qui s'élève, solitaire, dans les airs, par ces sommets de neige dont les pointes percent les cieux. Permets aux souffles de la montagne de pénétrer ton cœur: ils dissiperont ton illégitime tristesse; mais, ne laisse point brûler dans ton ame ce désir enflammé d'arracher son secret à la création. »

Faust continue ses recherches, et tout à coup le son des cloches s'élève du fond de la vallée. Il se rappelle alors les jours de son enfance, la foi pure et paisible de ses jeunes années; il la compare à son agitation présente, et, ce contraste le poussant au désespoir, il va se jeter dans un gouffre de la montagne, quand une main vigoureuse le retient. C'est un chasseur noir qui lui a sauvé la vie et qui disparaît à l'angle des rochers. — Rappelez-vous Manfred sur la Jungfrau, rappelez-vous le chasseur de chamois qui l'empêche de se précipiter dans l'abîme; rappelez-vous aussi le Faust de Goethe, le vrai Faust, dans son laboratoire, écoutant les cloches de Pâques et le chant matinal des anges. Y a-t-il un nom particulier en Allemagne pour désigner de tels emprunts? Poursuivons toujours; peut-être trouverons-nous quelque chose qui appartienne à M. Lenau. Voici Faust et Wagner, à l'amphithéâtre d'anatomie, occupés tous deux à disséquer un cadavre. Faust est comme toujours impatient, inquiet, mécontent de lui-même et de la science; Wagner, insouciant dans sa médiocrité vulgaire, est très heureux du peu qu'il lui est donné de savoir. Tout le monde a admiré cette scène dans l'œuvre de Goethe. La scène suivante nous transporte dans une forêt où Faust recommence ces éternelles questions : Qu'est-ce que la vie? qu'est-ce que la mort? Arbres vivaces qui tenez si solidement au cœur de cette terre féconde où résident tous ces secrets sans nombre, pourquoi ne nous apprenez-vous rien de ces mystères? Survient Méphistophélès, et le contrat s'engage. Nous allons voir maintenant la caverne d'Auerbach, où Goethe a conduit Faust tout dégoûté de la

grossièreté repoussante des chanteurs ivres. Le Faust de M. Lenau se mêle à une danse de village, et, au lieu de se sentir soulever le cœur par les grossiers plaisirs que décrit le poète, il s'y jette ardemment. Toute cette scène est écrite avec une crudité vraiment brutale; le pis est qu'on n'en voit pas le sens. Que dire aussi du tableau suivant, intitulé *le Pauvre petit Abbé?* Dans la taverne où continue la danse, entre un passant, tenant une belle fille sous le bras. Ils prennent place et boivent joyeusement; mais le chien de Faust, depuis leur entrée, n'a cessé de japper et de tourner avec inquiétude autour des nouveaux venus. Tout à coup il saute d'un seul bond sur la table et enlève à notre homme sa perruque frisée : qu'aperçoit-on? une tonsure de prêtre. Voilà la première invention qui appartienne à M. Lenau; je doute qu'on la trouve très heureuse. Que signifient ces grossières descriptions où sa plume se complaît? Quel est le sens de ce conte voltairien jeté au milieu du drame? quel est cet abbé? d'où vient-il? pourquoi l'auteur l'amène-t-il dans cette ignoble taverne? quel est son rapport avec l'histoire de Faust? Toutes ces questions demeurent sans réponse, et M. Lenau ne se soucie pas d'éclairer sa pensée, si pensée il y a. L'auteur imagine ensuite d'introduire Faust avec Méphistophélès dans les jardins du roi; Méphistophélès engage le ministre à ne tenir aucun compte des droits et des besoins du peuple; Faust promet un hymne où il chantera le mariage du prince qui sera célébré le lendemain, et devant toute la cour il récite deux couplets médiocres où le roi est tourné en ridicule. Mais que fais-je? et pourquoi analyser cette œuvre stérile, où tout ce qui n'est pas emprunté sans discrétion est misérablement inventé? Faust arrive chez des forgerons dans la forêt; tandis qu'il veut séduire son hôtesse, une mendiante frappe à la porte, son enfant dans ses bras. Cette femme, c'est Faust qui l'a perdue, et cet enfant, c'est le sien. Faust devient pâle; il jette sa bourse à cette femme, monte à cheval, et s'enfuit au galop. Comme il court à travers les bois, il approche d'un cloître; c'est la nuit de la Saint-Jean : une procession d'enfans, de jeunes filles, de vieillards, traverse lentement et religieusement la forêt. L'éclat paisible des cierges, les sons pénétrans de la psalmodie émeuvent Faust jusqu'au fond des entrailles; il laisse tomber sa tête dans ses mains et éclate en sanglots. Bientôt le voilà à la cour de la princesse Marie, fiancée au duc Hubert; il séduit la princesse. Un peu plus loin, nous le rencontrons dans un bois, où il s'enivre avec son noir compagnon, et va criant à tous les échos : Je me suis donné au diable! Enfin, lassé de

la terre, il veut naviguer sur l'Océan pour s'arracher à ses souvenirs; il part avec Méphistophélès, mais le vaisseau est brisé par l'orage, et nos voyageurs, qui ont pu regagner le bord, entrent dans un cabaret rempli de matelots et de filles perdues; Faust leur demande s'ils croient en Dieu, puis il les quitte et va se tuer sur un rocher. Méphistophélès arrive, qui emporte son ame. Voilà ce poème, où l'auteur n'a montré que les efforts impuissans d'une imagination aux abois. Quant au sens du livre, je le répète, c'est une énigme indéchiffrable; comprenne qui pourra ces imitations incohérentes, je ne me charge pas de les expliquer. J'ai beau chercher, j'ai beau interroger l'ensemble et les détails; je ne puis découvrir les secrètes intentions du poète, j'ignore ce qu'il a voulu. Est-ce simplement le *Faust* de Goethe refait et corrigé? Une pareille entreprise se juge d'elle-même. Est-ce une contre-partie, une réfutation? Il ne paraît pas. Qu'est-ce enfin que ce Faust qui cède si aisément aux conseils de la débauche, et qui n'a ni les entraînemens de don Juan ni l'exaltation spirituelle de Manfred? Mais j'ai tort vraiment d'y vouloir trouver une signification sérieuse, et je suis forcé de croire que l'auteur n'a désiré qu'une occasion pour des tirades sonores et des tableaux éclatans. Le seul mérite, en effet, qu'on puisse louer dans son œuvre, c'est une certaine vigueur de style, bien qu'elle s'abaisse trop souvent à la grossièreté.

M. Nicolas Lenau n'a pas été beaucoup plus heureux dans son *Savonarole*. S'il fallait, pour renouveler la légende de Faust, pour faire lire sans impatience une œuvre dont le seul nom évoque devant nos souvenirs les plus énergiques inventions de l'art moderne, s'il fallait une imagination vraiment originale, la tâche nouvelle que s'imposait M. Lenau en voulant consacrer par la poésie un des plus grands sujets de l'histoire du moyen-âge exigeait aussi une puissance qui décidément ne lui appartient pas. Ressusciter pour nous l'Italie du XV[e] siècle, reconstruire l'ancienne Florence, nous transporter au sein de l'église déjà affaiblie et corrompue, puis de la corruption universelle faire sortir ce moine énergique, cet ardent dominicain, le jeter au milieu des désordres qu'il veut faire disparaître, des misères morales qu'il veut châtier, de l'église enfin, à qui il espère rendre la sévère beauté qu'elle a perdue : c'était là un programme magnifique, mais difficile à remplir, une éclatante et périlleuse occasion. Une pareille tâche eût pu tenter le génie de Shakspeare, et l'histoire entre ses mains, reproduite avec une vigueur égale à la réalité même, aurait atteint à une beauté merveilleuse. Le poème de

M. Lenau a trop le caractère d'une légende : ces vers courts, ces strophes toujours égales et d'un ton uniforme, l'accent naïf et paisible du style, pouvaient convenir à quelque douce histoire de sainte, à quelque pieux et mystique récit; mais la grandeur, l'énergie du sujet y disparaissent trop souvent. Dans le commencement, rien de mieux; que le livre s'ouvre comme une légende, je l'accorde sans peine; que le poète, avant de conduire son héros sur cette scène agitée où il périra, nous le montre sous le toit paternel se préparant par la prière, par les visions d'une foi jeune et déjà inspirée, à toutes les saintes passions, à toutes les ardeurs véhémentes d'un réformateur de l'église et d'un chef de parti; que Jérôme entre au cloître, qu'on le suive au monastère, que M. Lenau raconte avec grace le noviciat du jeune dominicain, qu'il le montre s'oubliant à la prière du soir dans des contemplations sans fin, et les autres novices, malgré la sévérité de la règle qui les rappelle, n'osant troubler ses profondes extases, il y a beaucoup de bonheur et vraiment une certaine beauté dans ce début. Ces détails, ces circonstances présentées habilement, ces peintures familières, sont une charmante introduction aux récits plus dramatiques qui vont suivre, et que nous attendons. Un certain éclat, d'ailleurs, ne manque pas à ces tableaux; ainsi, dans une prédication de Savonarole :

« Les degrés de l'autel, les niches, la sacristie, l'échafaudage des galeries contre la muraille, tout est rempli par la foule, et le peuple se presse encore.

« Jérôme est monté dans la chaire; il s'agenouille avec une silencieuse dévotion; il demande à Dieu sa force pour les paroles qu'il va prononcer.

« Puis le saint homme se lève; son regard plein de bénédictions se repose sur le peuple, son noble visage est illuminé par la puissance de l'amour et le courage du combat.

« Quand les oiseaux commencent à chanter, quand se lève une belle matinée de printemps, on voit s'éclairer d'abord les cimes de la montagne qui s'élève majestueuse et voisine du ciel.

« Puis, peu à peu, du haut des sommets, descend jusqu'au fond le rayon matinal, jusqu'à ce que la vallée tout entière resplendisse, pleine de clarté et de bonheur, dans la lumière du soleil.

« Ainsi, du visage du saint homme, quand il parle tout inspiré à la foule, ainsi descend le pur rayon de lumière qui va briller sur chaque front. »

Ces images sont belles, et on se rappelle que saint Augustin comparait aussi à des montagnes les hommes que Dieu illumine de sa grace, les grands esprits qui transmettent la lumière aux humbles et

aux faibles. Les paroles que le poète met dans la bouche de Savonarole sont reproduites avec habileté d'après les sermons italiens que nous a laissés le fougueux prédicateur. Nous y voyons, dès les premiers mots, toute l'Italie du XVe siècle, et cette église devenue païenne, que le pieux dominicain veut ramener dans le chemin de l'Évangile. M. Lenau a quelquefois répété non sans hardiesse les libres paroles avec lesquelles le courageux moine châtiait les papes dissolus, les prêtres athées, les cardinaux sacriléges; mais quand l'auteur parle en son nom, quand il raconte, quand il place en face de Savonarole les ennemis qui vont engager la lutte avec lui, Alexandre Borgia et les Médicis, son poème n'est plus qu'une froide chronique, sans vie, sans couleur, sans mouvement. Il ne suffit pas de dire en quelques vers très faibles : Savonarole est dangereux pour les Médicis et pour le pape, parce qu'il a signalé leurs péchés; — il fallait montrer le rôle politique de Savonarole et le parti des pénitens, dont il était le chef, devenu tout-puissant à Florence. La mort de Lorenzo de Médicis a fourni à M. Lenau une scène assez belle; cette lutte entre le prince mourant et le prêtre qui veut obtenir de lui la liberté de sa patrie a inspiré au poète quelques vers éloquens. Bientôt cependant les évènemens se multiplient, les Français arrivent, Charles VIII est aux portes de Florence, et les Médicis sont abattus : M. Lenau tombe alors au-dessous de son sujet, et toute cette partie est de la dernière médiocrité. Dans la description de la cour effrontée du pape Alexandre VI, dans les détails sur Lucrèce Borgia et ses deux frères, M. Lenau n'a pas su éviter ces grossièretés que je blâmais tout-à-l'heure dans son *Faust*. Au chant qui suit, l'assassinat du prince de Gandia rappelle un peu trop un récit semblable dans le drame de M. Hugo. Puis, voici la peste, le fléau de Dieu que Savonarole annonçait à l'Italie avec de si menaçantes paroles; voic Alexandre VI qui se décide à punir le moine de ses courageuses remontrances; Jérôme est jeté dans une prison et mis à la torture. Là encore, je regrette les vivantes émotions du récit que nous a transmis l'histoire, et je m'impatiente contre cette languissante chronique rimée. Un peu plus loin, la légende reparaît, et M. Lenau se retrouve sur son terrain. Le moine, brisé par la torture, est étendu sur la paille de son cachot; il rêve qu'il marche avec son père et sa mère, le long d'un bois, dans une prairie divinement éclairée qui est le chemin du paradis; il entend les chœurs des anges; ils chantent si doucement, si doucement, que les anciens souvenirs de sa jeunesse, ses joies disparues, ses espérances éteintes, se réveillent et

revivent en lui. Savonarole aperçoit les patriarches, les prophètes, les pères de l'église, qui viennent au-devant de lui par les belles avenues du ciel. Des oiseaux chantent sur les arbres; des gazelles toutes blanches, des daims, des cerfs, boivent l'eau des sources sur la lisière des bois. Un ange explique à Savonarole le sens de tout ce qui frappe ses yeux : ces blanches gazelles, ces daims qui courent sans effroi dans la prairie, c'est l'humanité telle qu'elle sera un jour, purifiée, heureuse, vivant sans crime et sans douleur dans les vallées de la terre; les oiseaux qui chantent sur les branches, ce sont les penseurs, les esprits avides de la divinité qui s'élèvent vers elle en la cherchant sur les cimes de l'intelligence. Jean le bien aimé vient ensuite et bénit tout le pays; les fleurs se colorent du sang du Christ; cette merveilleuse vallée, à mesure qu'on avance, devient plus belle, plus divine; là-bas, voici le trône de Dieu, et déjà ce n'est plus de l'air qu'on respire, c'est le souffle embaumé des prières. Il y a une gracieuse poésie dans ce songe du pauvre moine. Je trouve aussi dans la scène du martyre une invention qui n'est pas sans beauté : tandis que Savonarole meurt sur le bûcher, tandis que cette foule mobile qui l'aimait autrefois vocifère autour de lui, un juif qui l'avait toujours poursuivi de sa haine, arrivé là pour l'insulter une dernière fois, rencontre son regard illuminé d'une clarté toute divine; frappé par cette lumière, et atteint jusqu'au fond de l'ame, il éclate en sanglots, il s'agenouille au pied du bûcher, et crie à Savonarole : Baptise-moi, baptise-moi, je suis chrétien! — Je te baptise avec tes larmes, lui répond le mourant. Et quand ses cendres sont jetées dans le fleuve, le vieux juif suit le flot qui emporte ces restes sacrés, il marche, il marche le long de l'Arno, il va jour et nuit sans se reposer, jusqu'à ce qu'il tombe et meure d'épuisement.

On a pu remarquer que M. Lenau rachetait quelquefois par le mérite de certains détails tout ce qu'il y a de faible et d'insuffisant dans l'ensemble de son œuvre. Assurément, ce poème ne se lit pas sans plaisir; mais dans cette série de petits chants, de courtes romances, où retrouver la vive physionomie de cette dure époque? où sont tant de passions aux prises? où est cette énergie si sainte du moine florentin, son éloquence si hardie, et tout ce drame enfin, plein d'émotion et de mouvement? M. Nicolas Lenau, il faut bien le dire, a été vaincu par l'histoire, comme dans son *Faust* il a été vaincu par le souvenir des chefs-d'œuvre qu'il imitait.

Un poète qui appartient à la même école que M. Lenau, à l'école autrichienne, et qui, comme lui, s'était annoncé avec éclat dans ses

débuts, l'auteur de *la Couronne des Morts*, M. Zedlitz, vient de montrer aussi que son talent a décliné et mal répondu aux espérances premières. On ne peut reprocher à l'auteur de s'être attaqué à des sujets trop élevés : ce n'est ni un poème philosophique ni un drame emprunté aux pages les plus vivantes de l'histoire que M. Zedlitz nous donne; c'est simplement une histoire de bonne femme. On voit cependant qu'il attache une grande importance à son œuvre, et les proportions étendues, les allures quelquefois épiques du récit, le soin qu'il a apporté au style, tout dit assez que le poète ne refuse pas d'être jugé sur son conte de fée. La fable, on va le voir, est bien peu de chose. Un enfant vient de naître dans une forêt, sa mère est morte en lui donnant le jour; une fée arrive qui recueille la pauvre petite créature et la transporte dans un château merveilleux, au milieu des prairies embaumées et des clairières des bois. Son nom sera Waldfraülein, la demoiselle de la forêt. La blonde enfant grandit; elle devient une belle jeune fille. Voilà son cœur qui s'ouvre au printemps, comme ces fleurs délicates qu'elle voit partout sous ses pas; elle chante, elle pleure, je ne sais quoi d'inquiet s'agite en elle, un amour inconnu frémit dans son ame. Encore un an, lui dit la fée, et tu seras mariée au plus beau des chevaliers. Bientôt, sous les ombrages de la forêt, Waldfraülein rencontre un beau chasseur, noble, brillant, le seigneur de Mospelbrunn; elle le reconnaît, c'est le fiancé de ses rêves. A peine sont-ils tombés dans les bras l'un de l'autre, que la fée courroucée paraît. La jeune fille éperdue s'enfuit, et son amant la rappelle en vain. Elle court vers le château, mais elle ne peut le retrouver; le palais, les jardins, tout a disparu; c'est là sa punition, et sa bonne fée l'abandonne. Que faire? Waldfraülein, après avoir erré le jour et la nuit, épuisée de fatigue et de faim, entre au service de la vieille charbonnière Nothburga, et le charbonnier Caprus la veut prendre pour femme. Cependant le jeune seigneur de Mospelbrunn cherche partout sa fiancée, celle qui lui est apparue un instant pareille à une créature céleste, et qui s'est enfuie comme un songe. Enfin, après de longues recherches et de longues aventures, les deux amans se retrouvent, et les hirondelles viennent chanter sur leur toit. Il n'y a pas, comme on voit, beaucoup d'imagination dans cette histoire, et il est clair que l'auteur n'a désiré qu'un cadre pour mille petits détails de description. La poésie de M. Zedlitz n'est pas autre chose en effet. Jamais la muse, en Allemagne, ne s'est résignée ainsi à se priver des idées; il semble qu'elle veuille faire pénitence pour en avoir abusé peut-être

autrefois, et, abandonnant le domaine de la pensée, elle va se repentir dans le désert. M. Tieck a bien souvent choisi des sujets pareils à celui-ci, mais comme il les transformait! Que de fines intentions dans ses pages légères! Chez M. Zedlitz, il n'y a rien qui rachète la faiblesse de l'invention. Le style même, n'étant pas soutenu par la pensée, ne gagne rien aux soins particuliers qu'on lui donne; au contraire, il devient tourmenté, précieux. L'écrivain, pour relever l'insuffisance du fond, est forcé de prêter à la forme toute sorte d'ornemens inutiles, de la parer, de l'ajuster sans cesse, de la ciseler, comme on dit; rien ne fatigue plus que cette minutieuse coquetterie de tous les instans.

L'affectation et la manière, c'est là ce qu'on doit surtout blâmer dans l'école autrichienne. M. Anastasius Grün, le plus distingué assurément de tous ces jeunes poètes de l'Autriche, n'est pas tout-à-fait exempt de ce défaut. Le style cependant, chez lui, est animé par les idées, par les convictions qu'il exprime avec noblesse, car M. Grün appartient à ce mouvement nouveau qui fait tant de bruit au-delà du Rhin, et nous le retrouverons bientôt dans les rangs de la poésie politique. M. Nicolas Lenau, nous l'avons vu, manque trop souvent aussi de naturel. Pour éviter ce péril, il faut que les poètes se préoccupent davantage de la pensée, il faut qu'ils l'aiment et qu'ils lui soient dévoués. C'est elle qui leur enseignera une langue belle et simple. Il faut aussi mesurer ses forces. Ni trop haut, ni trop bas. Que M. Zedlitz s'efforce de s'élever et de retrouver les inspirations sérieuses qui ont recommandé ses débuts. Pour M. Lenau, au contraire, qu'il renonce à une ambition qui l'a mal conseillé; son talent n'est pas fait pour les grands sujets. Qu'il revienne aux premiers chants de sa muse lyrique, à ces paysages, à ces tableaux des terres lointaines, aux descriptions mélancoliques de la mer et des cieux; il retrouvera une place qu'il peut rendre honorable encore.

De M. Nicolas Lenau à M. Freiligrath, la transition est naturelle. M. Freiligrath a plus d'un rapport de parenté avec l'auteur de *Savonarole;* il lui ressemble par certaines qualités, par l'habileté poétique, par la science de la couleur. Seulement, il a porté plus loin l'aveugle amour de la forme, et avec lui la poésie allemande achève de quitter tout-à-fait ses anciennes traditions. Séparé par M. Heine des pures inspirations de l'école de Souabe, cette poésie marche de plus en plus vers un art tout extérieur, jusqu'à ce qu'elle aille tomber dans le domaine du journalisme, et qu'elle ne soit plus qu'une arme banale pour les luttes de chaque jour. M. Freiligrath, dont le talent

d'ailleurs est incontestable, a peu de goût pour la pensée; son genre, c'est la ballade, brillante, étincelante; ce sont de vives peintures chaudement colorées, c'est la reproduction d'une nature pleine de lumière, de la nature d'Orient et d'Afrique, avec une audace de couleurs étranges qui ne messied pas. M. Lenau avait été loué pour sa pensée, pour sa mélancolie; mais il vient de montrer qu'on avait trop compté sur les ressources de sa muse. M. Freiligrath, au contraire, a été salué dès le commencement par ceux qui voulaient que la poésie abandonnât le terrain d'un romantisme idéaliste; il est surtout un coloriste bizarre et hardi.

Lorsque l'Allemagne s'était occupée de l'Orient, elle y avait toujours cherché un aliment aux ardeurs religieuses de son génie. La muse allemande se reconnaissait dans les contemplations profondes de la poésie indienne, dans le gracieux mysticisme de l'école persane. Non-seulement Herder, Goethe, Novalis, Rückert, mais au-dessous d'eux tous les poètes, tous les écrivains qui les avaient suivis sur les bords du Gange, n'avaient eu qu'une seule pensée : c'était de satisfaire, chacun à sa manière et selon la direction particulière de son esprit, cet amour des mystiques profondeurs. M. Freiligrath est entré d'une tout autre façon dans le monde asiatique; personne n'est moins mystique que lui, personne ne se soucie moins des richesses invisibles amassées là depuis des siècles, de ces trésors de contemplations et de rêverie que recèlent les prodigieux systèmes de l'Inde. Il a pénétré cavalièrement dans ces sanctuaires où les maîtres n'entraient jamais qu'avec émotion et respect. C'est là l'originalité de M. Freiligrath, et la cause de la surprise qui a accueilli ses vers, il y a quelques années. Rien n'était plus nouveau, plus inattendu, plus irrespectueux peut-être, et plus piquant. L'auteur n'aimait l'Orient que pour lui ravir ses vives couleurs, pour composer des groupes étincelans, ou pour peindre, non sans vigueur, quelque tableau du désert. L'imitation, du reste, y avait bien sa part, et il n'était pas difficile de reconnaître dans maintes pièces l'étude attentive de M. Hugo. Figurez-vous la folle apparition des *Orientales* avec leurs splendeurs, leurs pavillons victorieux, toutes leurs richesses déployées, au milieu de ces sages à barbe blanche qui commentent silencieusement les Védas!

M. Freiligrath ressemble surtout à son modèle dans les pièces où il a peint la nature toute seule et cherché la grandeur, l'effet inattendu, la bizarrerie, sans enfermer une idée sous les formes brillantes de sa poésie. Il a lutté quelquefois avec bonheur contre

l'éclat des vers de M. Hugo. Ainsi dans *la Course du Lion*. — A l'heure où le Hottentot dort dans sa hutte, à l'heure où la gazelle et la girafe vont boire aux eaux du fleuve, le roi du désert, couché dans les roseaux, s'élance en rugissant sur la girafe tremblante. Étrange et formidable cavalier! Il enfonce ses ongles dans les flancs de sa royale monture, et sur son col incliné il laisse flotter sa jaune crinière. La girafe pousse un cri de douleur, et s'enfuit plus rapide que le vent. Elle emporte avec elle une colonne de sable qui la suit comme un esprit du désert. Le vautour, la hyène, la panthère, lui font un sombre cortége, et sa trace est marquée des gouttes de son sang. Elle tombe enfin épuisée après avoir couru toute la nuit; elle a franchi le désert tout entier, et là-bas le soleil se lève sur Madagascar. Voilà, dit le poète, comment le lion traverse son empire.

Il y a dans bien des peintures pareilles à celle-là une certaine énergie de pinceau. J'aime mieux pourtant M. Freiligrath dans d'autres pièces empreintes d'un caractère plus particulier, et où l'auteur cesse de rappeler trop directement M. Victor Hugo. Il a écrit une dizaine de ballades où sa manière se révèle plus vivement. J'entendais un jour un écrivain allemand, d'un esprit très ingénieux, comparer M. Freiligrath à celui de nos peintres qui sait si bien les couleurs de l'Asie, à M. Decamps. Ce rapprochement n'est pas tout-à-fait juste; il y a sans doute chez M. Freiligrath bien des pages qui rappellent l'auteur de *la Patrouille turque;* comme lui, M. Freiligrath connaît dans les rues de Smyrne ou d'Alep l'effet des ombres sur les murs blancs, et les couchers de soleil dans la solitude; il connaît les intérieurs de la vie orientale et les immenses lignes jaunes du désert. Tous les animaux des zones brûlantes, dromadaires, girafes, crocodiles, sont à l'aise dans ses vers et s'y jouent volontiers : il me semble les voir sous cet ardent soleil, au milieu de cette puissante nature que M. Decamps reproduit sur sa toile; mais où est l'esprit, la fine pensée du peintre français? C'est le coloriste, et non l'observateur, que rappelle M. Freiligrath. Je citerai une de ces ballades :

LE PRINCE MAURE.

« Son armée se pressait dans la vallée des Palmiers; autour de sa chevelure était roulé son châle de pourpre; il portait sur ses épaules une peau de lion, et les frémissantes cymbales sonnaient la guerre.

« Ses bandes sauvages ondulaient comme une mer. Il entourait sa bien-aimée de son bras noir, de son bras tout chargé d'or : « Orne-toi, jeune fille, « pour la fête de la victoire! »

« Vois : je t'apporte des perles brillantes; elles pareront ta chevelure noire « et crépue. Là où les flots du golfe Persique cachent des bancs de corail, « de hardis plongeurs les ont pêchées.

« Vois : des plumes d'autruche! Qu'elles parent ton front et s'inclinent, « toutes blanches, sur ton visage noir! Orne la tente, apprête le festin, rem-« plis et couronne la coupe du vainqueur. »

« Du fond de sa tente blanche et brillante sort le prince maure armé pour le combat; ainsi, du seuil des nuées étincelantes, sort la lune, sombre, obscurcie.

« Comme il est salué par les cris joyeux de ses troupes, par les trépignemens de ses chevaux! C'est à lui le sang fidèle du nègre, c'est pour lui que le Niger roule ses eaux mystérieuses.

« Mène-nous à la victoire! mène-nous à la bataille! » Ils combattirent depuis le matin jusqu'au milieu de la nuit. La dent creusée de l'éléphant, avec son bruit sauvage, enflammait les guerriers.

« Les lions, les serpens s'enfuient effrayés au bruit du tambour, garni de crânes. Dans les airs flotte la bannière qui annonce la mort; le jaune désert se teint en rouge.

« Ainsi s'agite la bataille dans la vallée des Palmiers! Elle, cependant, prépare le festin. Elle remplit la coupe avec le jus des dates, et couvre de fleurs le pieu qui soutient la tente.

« Avec les perles que les flots de la Perse ont produites, elle pare sa chevelure noire et crépue; elle orne son front avec les plumes ondoyantes, elle couvre de coquillages étincelans son cou et ses bras.

« Elle se tient devant la tente du bien-aimé; elle écoute comment sonne au loin la trompette de la guerre. Il est midi, le soleil brûle; ses couronnes de fleurs se fanent, mais elle ne le voit pas.

« Le soleil descend, le soir vient. Voici la rosée de la nuit qui frissonne, voici le ver luisant qui paraît. Du sein des eaux tièdes, le crocodile lève sa tête, comme pour jouir de la fraîcheur.

« Le lion se dresse et rugit tout affamé. Des troupes d'éléphans s'agitent dans la forêt; la girafe cherche un gîte pour se reposer; les yeux et les fleurs se ferment.

« La poitrine de la jeune fille se gonfle d'inquiétude; tout à coup vient un Maure, fugitif, couvert de sang : « Plus d'espérance! La bataille est perdue! Ton amant est pris et conduit vers l'orient.

« Là-bas, vers la mer! vendu aux hommes blancs! » Alors elle se roule à terre, elle s'arrache les cheveux, elle brise ses perles d'une main frémissante, elle cache ses joues brûlantes dans le sable brûlant. »

. . . .

Dans la seconde partie de la ballade, nous voyons le marché, les cavaliers, la foule, les femmes étalées aux regards des acheteurs, et, dans un coin du tableau, le prince maure, devenu esclave, qui bat du tambour, qui regarde sa peau de lion, et songe au Niger et à la bien-aimée qui a orné de perles ses cheveux noirs. Cette pièce indique assez bien quel est le talent de M. Freiligrath. Malgré la crudité des tons, et une fois le genre admis, c'est là, dans l'allemand, un petit tableau plein de couleur et de mouvement.

Toutefois, je le répète, que M. Freiligrath égale parfois le coloris de M. Hugo, qu'il rappelle dans certaines ballades le riche pinceau de M. Decamps, ce n'est pas là qu'il me satisfait le plus. Il s'élève davantage quand il introduit dans ces petites scènes, habilement disposées et éclairées de tant de lumière, une idée, un sentiment, une émotion, dont la poésie ne saurait se passer. Il peut le faire, il l'a essayé trop rarement. Il aime, par exemple, à représenter les hommes de l'Orient loin de leur pays, il les conduit dans les climats du Nord, pour nous les montrer ensuite les yeux tournés vers l'endroit où le soleil se lève et pleurant la terre natale. Il rapproche ainsi ces deux mondes, et, en même temps qu'il rencontre dans ce procédé ces effets de couleur qui l'attirent, il éveille quelquefois une émotion grave et forte. S'il aperçoit, dans quelque fête d'Allemagne, sur la place du marché, la jeune Grecque qui est venue vendre les essences d'Orient achetées à Smyrne, s'il la voit pensive et réfléchie, il rêve comme elle, il s'enfuit vers ces pays du soleil, il la reconduit au milieu des bazars d'Alep et de Bagdad. Ailleurs, c'est le nègre qui pense au Nil bien-aimé, ou, par un contraste nouveau, c'est le poète qui a quitté l'Allemagne et qui habite chez les sauvages; il leur récite des vers en pleurant; les Indiens écoutent cette langue inconnue qui les charme, et, quand le poète meurt, ils lui creusent sa tombe à l'endroit qu'il aimait. Vous reconnaissez René et le vieux Sachem. Plus loin, c'est la baleine, fille des mers du Nord, qui vient périr sur les rivages du Midi, sous le harpon des pêcheurs. La pièce est assez éloquente. L'auteur l'a intitulée *Léviathan*, et il a pris pour épigraphe ce verset d'un psaume : « Tu divises la mer par ta puissance, et tu brises la tête des dragons dans l'eau; tu brises la tête des baleines, et tu les donnes à manger aux peuples du désert. »

« Un jour, l'automne, j'allais sur le bord de la mer, la tête nue, le regard baissé, tenant à la main les psaumes de David. La mer montait, la vague se

gonflait, le vent soufflait d'ouest, et à l'horizon, avec sa blanche voilure, s'avançait un vaisseau.

« Et lorsque dans les psaumes du roi d'Israël, tantôt regardant autour de moi, tantôt feuilletant mon livre, j'en vins à l'endroit que vous lisez en tête de ce chant, près du rivage désert, ayant replié leurs voiles grises, s'avançaient trois bateaux pêcheurs, bien équipés.

« Et derrière eux, gris et noir au milieu de la blanche écume des flots, plongeait et nageait, grand comme un géant, un animal monstrueux. Ils le traînaient avec un cordage. Les falaises grondent; le mât craque avec fracas; le harponneur jette l'ancre. Sur le bord reposent les bateaux pêcheurs avec la baleine.

« Et maintenant, au cri des frères et des époux, arrive par bandes le peuple du désert; joyeux, ils sortent des huttes et courent vers le rivage. Ils voient la fille de l'Océan, le corps éventré par le fer; ils voient sa tête fracassée, d'où l'eau ne jaillira plus......

« Et les pêcheurs dansaient et chantaient autour de leur proie sanglante. Alors il me sembla qu'elle roulait son œil à demi fermé, avec mépris, sur cette foule grossière. Il me sembla que son sang rouge ruisselait de sa plaie, fumant de colère, et qu'en râlant elle murmurait dans la tempête : O misérable race des hommes!

« O nains qui avez vaincu le géant par la ruse! Lâches habitans de la terre qui devriez craindre mon empire! O faibles créatures qui ne pouvez traverser la mer que dans un vaisseau creux, pareils à ces honteux animaux qui ne sortent jamais de leurs coquilles!

« O rivage aride et dépouillé! Et sur ce rivage, quelle vie aride et dépouillée aussi! Peuple affamé! Comme ils se sont agités, quand ils ont vu que j'étais là! Que leur village est tristement situé sur la dune avec ces sombres huttes! — Et toi, vaux-tu mieux qu'eux, toi qui me regardes mourir, ô poète?......... »

Ce même sentiment est exprimé parfois avec une certaine grace légère et moqueuse, comme dans la pièce où les hirondelles, arrivées des climats brûlans, rasent de l'aile l'eau tranquille des étangs, pour converser avec la reine des sylphes dans son palais de cristal; elles lui racontent qu'elles ont vu les Arabes, les Maures, les manteaux blancs des Bédouins, et que le crocodile du Nil la fait saluer. Le plus souvent toutefois, c'est l'effet des contrastes que le poète recherche, et les plus heureuses pages qu'il ait écrites dans ce genre, où il confronte avec beaucoup d'art deux natures différentes, ce sont assurément deux ou trois peintures des armées françaises dans le désert. Il y a encore là, je le sais, un souvenir des inspirations de M. Victor Hugo; après les continuels caprices et les excursions loin-

taines, M. Freiligrath, comme l'auteur des *Orientales,* revient toujours vers la grande figure de l'empereur, et, comme lui, il l'a placée au milieu de son œuvre :

In medio mihi Cæsar erit templumque tenebit.

Mais il a su renouveler ce qu'il imitait, il a su porter dans ces tableaux éclatans une certaine émotion qui lui est propre, soit qu'après 1830, au moment où le drapeau de la France nouvelle flotte sur les murs d'Alger, le vieux scheik du Sinaï se fasse porter devant sa tente pour interroger la caravane et savoir si Napoléon est revenu, soit que Bonaparte s'endorme au bivouac, et que, tandis qu'il repose, des gardes silencieux viennent veiller à ses côtés. Murat, Kléber, dormez! voici des sentinelles auprès du jeune général. Qui sont-ils? d'où viennent-ils? Celui-ci est mort, au milieu du désert, dans l'armée de Cambyse, celui-là sous Alexandre, cet autre sous César. Les héros du monde antique envoient leurs morts au nouveau maître du monde pour qu'ils le gardent pendant son sommeil. Est-ce un avertissement sinistre? est-ce un témoignage de gloire? L'auteur ne le dit pas, et cette incertitude ajoute encore à ce qu'il y a de mystérieux dans le tableau qu'il a tracé.

On ne peut nier que M. Freiligrath n'atteigne souvent à une verve remarquable dans ses scènes du désert; quand il ne se contente pas de peindre, de rassembler de vives couleurs, quand il veut, sous ces formes brillantes, mettre une intention, une pensée, son imagination, contenue et guidée, est toujours plus heureuse. *Der Wecker in der Wüste* (littéralement le *réveilleur* dans le désert) est une de ces pièces qui ont signalé le jeune poète à l'attention de la critique. Au bord du Nil, le lion royal a rugi, et son rugissement a retenti jusqu'au bout du désert. La panthère, le chameau, le crocodile, ont tremblé, et du fond d'une pyramide une momie de roi se réveille. Il se rappelle le temps où il régnait sur cet empire, le temps où devant lui se courbaient les enfans de l'Égypte, où le Nil était son sujet fidèle. A ces mots, le lion devient muet, et dès qu'il s'est tu, le vieux roi se rendort. Ces vives images, ces apparitions bizarres au milieu de l'infinie solitude, ces relations secrètes entre le rugissement souverain du lion et le vieux roi des siècles écoulés, voilà, d'après un seul exemple, quelles sont les principales ressources de la poésie de M. Freiligrath, et l'espèce d'impression qu'il sait produire.

Quelquefois, mais rarement, cette poésie prend un caractère plus personnel, et il lui arrive de laisser échapper un cri de l'ame. J'aime

la petite pièce intitulée *le Fugitif*. C'est un cavalier poursuivi par de nombreux ennemis; seul contre eux, il se défend en fuyant et les perce de ses flèches. Quand ils sont tous renversés, alors il ôte ses gants de fer, mais en même temps il est pris de je ne sais quel ennui profond; ce repos lui pèse, il crie à ses ennemis de se relever et de recommencer la bataille. Ainsi ai-je dit souvent, s'écrie le poète: O mes douleurs! revenez et combattons! Dans une pièce sur Roland, il y a aussi plus d'un accent énergique et fier :

« C'était dans un bois; nous marchions à travers ces ravins où va se cacher la biche blessée, où la lumière ne pénètre qu'à travers les feuilles, où le bruit de la cognée répond au son du cor.

« Autour de nous un profond silence; on n'entend que la colombe sauvage qui gémit là-haut dans la feuillée, on n'entend que la source qui se brise en murmurant dans les bruyères, et les vieux arbres qui se bercent en rêvant.

« Le hêtre retentit; le chêne s'agite doucement; voici le murmure lointain d'une forge et le bruit de mon bâton qui frappe le dur rocher. Tel est le langage des forêts sur la montagne.

« Je l'écoutais avec un frisson intérieur; dans ma joie se glissa une douce tristesse. Cette voix des rochers, des chênes et des pins faisait vibrer les cordes les plus profondes de mon ame.

« Je pensai à Roland et aux Pyrénées. Oh! si j'avais été élu pour une destinée pareille! Une vie de combats, la fuite des Sarrasins, et le cor qui appelle du fond du ravin de la mort!

« Le voici, le combat! Hardiment je me tiens auprès de mon drapeau. Ma durandal, tirée depuis long-temps hors du fourreau, brille dans ma main. L'ennemi m'assiége matin et soir; mon cor se tait, ma poésie sommeille!

« Grave, mon cor sommeille et rêve à mes côtés. Il repose et songe, tandis que je combats. Seulement, d'instans en instans, pour animer la lutte, sa colère éclate en un cri sauvage.

« Tous mes chants ne sont rien, en vérité, que des fanfares pour m'enhardir et me tenir en haleine. Ce sont des cris sanglans, de sauvages mélodies qui s'échappent avec le souffle de ma poitrine.

« Comment un guerrier penserait-il à autre chose? L'épée à la main, si tu veux gagner la bataille! C'est dans tes armes qu'il faut souffler ta colère. Laisse à ta ceinture ton cor d'argent!

« Que celui qui a déjà vaincu entonne le chant de victoire; toi, fais retentir le fer sur le fer. Des fanfares? soit! mais rien qu'un court et hardi signal à jeter dans la vallée!

« Tu ne feras retentir des sons pleins et puissans que lorsque tu auras abattu le sauvage Sarrasin, quand tu auras écrasé ton fier ennemi, là, sur le sol, sous le poids de sa cuirasse.

« Dans un ravin comme Roncevaux ou celui-ci, le géant gît mort à tes

pieds; mais toi-même tu es blessé mortellement. Alors, oh! ton cor, mets ton cor à tes lèvres!

. . . .

« Ah! quel cri! Tout à l'entour les rochers en ont résonné; les veines bleues de ton cou se rompent. Du fond de la vallée, tes compagnons l'entendent; ils l'entendent en tremblant, et dirigent vers toi leurs chevaux.

« L'empereur s'approche, les paladins aussi. O Dieu! ton sang ruisselle sous tes armes. Ils se tiennent en silence autour de toi. Ton œil se ferme. Ton cor est muet.

« Une sombre parole retentit alors dans la prairie : C'est la vie, hélas! qui est un furieux géant! Honorez le noble lutteur qui l'a combattue sans crainte! Couchez-le dans le tombeau, son cor à la main! »

Parmi les rares ballades dans lesquelles l'auteur a abandonné la nature de l'Orient ou de l'équateur sans renoncer toutefois au genre d'imagination particulier aux poètes de l'Asie, je voudrais citer la petite pièce intitulée : *Trois strophes*. Un chérubin contemple le grand tout et adore silencieusement le soleil. Comme un fidèle qui dit ses prières, il tient dans ses mains un chapelet de planètes, et les mondes passent tour à tour dans ses doigts lumineux, attachés à leur fil de diamant. Voilà des siècles qu'il a commencé son oraison; quand elle sera finie, il jettera loin de lui son chapelet, qui ira tomber dans l'espace sans limites. N'y a-t-il pas là dedans un mélange de l'imagination persane et de la poésie du moyen-âge? Un maître chanteur inspiré de quelque poète arabe n'aurait-il pas écrit ces vers? Ces deux influences se retrouvent peut-être encore dans *la Vengeance des fleurs*. La jeune fille dort dans sa couche aux blancs rideaux. Dans une corbeille de joncs sont des fleurs fraîchement cueillies. Une chaleur étouffante se répand dans la petite chambre, car les fenêtres sont fermées. Tout se tait : cependant un bruit léger frémit dans les fleurs. De la corbeille s'élèvent, en flottant, des images vaporeuses pareilles à des esprits; elles ont pour vêtemens des nuages délicats. De la rose sort une dame aux formes effilées; du narcisse, un bel adolescent. Tous ils volent et tournent autour du lit, et chantent à l'endormie : « Jeune fille, jeune fille, tu nous a tirés de la terre, nous allons nous faner et mourir dans ta corbeille. Que nous reposions heureusement au sein de notre mère! Que la rosée était douce! Maintenant nous allons nous flétrir, mais, avant de mourir, nous nous vengerons sur toi. » Ils s'approchent de la jeune fille : ah! comme ils lui soufflent au visage! comme ses joues sont brûlantes! Le premier rayon du soleil éclaire la chambre; dans le lit repose le

plus doux des cadavres; comme une fleur fanée elle-même, les joues encore légèrement colorées, elle repose près de ses sœurs fanées, dont les esprits l'ont tuée.

On a dû le voir par quelques-unes de nos citations, l'Orient tel que M. Freiligrath aime à le peindre, ce n'est pas seulement celui que M. Victor Hugo a chanté. Celui-là est trop classique pour lui, il veut l'Orient dans ses détails, et si sa muse n'y peut trouver assez de curiosités singulières, assez de rimes bizarres, elle ira dans la Nouvelle-Hollande, à Java et à Sumatra; elle s'enfoncera dans les plaines du centre de l'Afrique, de Tombouctou à Madagascar. Les dromadaires, les girafes, les crocodiles, des troupeaux d'éléphans et de panthères, seront partout sur son chemin. Elle recherchera les contrastes, les singularités. A côté des scènes du désert, vous trouverez quelque intérieur bizarre et volontiers burlesque; vous quitterez les sombres solitudes pour des musées japonais ou chinois. Le piquant se mêlera à toutes les fantaisies du poète, et, comme dernier trait essentiel, ce qu'il peut y avoir de sérieux dans certaines pièces n'arrivera jamais que pour mieux aiguiser la coquetterie de l'ensemble.

Le recueil des poésies de M. Freiligrath se termine par des traductions de poètes anglais et français, et en même temps qu'il trahit par là les préférences d'une imagination assez peu allemande, il nous indique aussi le jeu qui plaît à sa muse. Quand nous voyons sa plume tentée par ce qu'il y a de plus difficile, quand il lutte de précision et de finesse avec les poètes qu'il traduit, avec les plus sveltes pièces de M. de Musset, avec quelques poèmes de Coleridge, de Charles Lamb et de Robert Southey, il nous découvre lui-même le côté le plus vrai de son talent, cette dextérité dans la forme, cette souplesse, cette habileté avec laquelle il sait maîtriser la langue et la façonner comme il veut.

Toutefois, ces éloges, que j'ai accordés presque uniquement à l'habileté infinie du style, contiennent une condamnation de cette poésie trop extérieure. Ce monde des formes et des couleurs est bien vite épuisé; il n'y a que l'ame et la pensée, il n'y a que le domaine des esprits qui se renouvelle éternellement. M. Freiligrath a été accueilli dans son pays avec beaucoup d'empressement et de sympathie; mais, je l'ai dit déjà, il y avait plus de surprise que de véritable admiration dans le succès de ses vers. Saura-t-il s'élever à une poésie plus haute? Comme M. Victor Hugo, dont il a suivi les premières traces, saura-t-il trouver des richesses nouvelles dans des émotions plus pro-

fondes? Écrira-t-il ses *Feuilles d'Automne?* M. Freiligrath semble avoir été frappé de cette idée; il paraît chercher à sortir du cercle brillant, mais borné, où s'enfermait sa muse. Il a renoncé aux lions du désert, aux girafes du Nil, aux huttes des Cafres et des Hottentots; il chante aujourd'hui sa patrie avec beaucoup de vivacité et d'amour. Si M. Grün et M. Lenau sont les écrivains les plus distingués de l'école autrichienne, M. Freiligrath est devenu le chef de ce qu'on a appelé l'école du Rhin. Plusieurs poètes qui donnent des espérances, M. Mazerath, M. Simrock, M. Schucking, se sont unis à lui, et ils s'efforcent de renouveler aujourd'hui dans leurs contrées natales ce qu'Uhland et ses disciples ont fait pour la Franconie et la Souabe. Dans un recueil, les *Annales du Rhin,* qu'il publie avec ses collaborateurs, M. Freiligrath essaie de consacrer par de nobles chants les souvenirs des ruines féodales et les traditions de l'esprit germanique. M. Mazerath, qui le suit dans cette direction, a été plusieurs fois inspiré assez heureusement, et l'habile traducteur du *Parceval* et du *Titurel,* M. Simrock, apporte à ses amis le secours d'une érudition très bien informée. Tout récemment enfin, M. Freiligrath a fait paraître un recueil de vers et de fragmens consacrés à la mémoire d'un poète vraiment distingué, Charles Immermann, que l'Allemagne a perdu il y a quelques années à peine. Charles Immermann, à qui une étude particulière serait bien due, continuait avec originalité cette haute poésie qui a honoré l'Allemagne à l'époque de Goethe et de Schiller. Hardi et énergique dans *la Tragédie du Tyrol,* il avait montré dans son poème de *Merlin* une élévation souvent obscure, mais pleine d'éclairs sublimes. La piété reconnaissante que M. Freiligrath vient de lui témoigner, le religieux empressement de ses hommages, semblent révéler chez le jeune poète des tentatives plus sévères et la légitime ambition d'atteindre à un sommet plus élevé de son art. Certes, ce n'est pas nous qui l'en détournerons : nos vœux le suivent dans cette route nouvelle; mais qu'il y prenne garde, que ce développement chez lui soit naturel, qu'il se défie de sa facilité trop grande à imiter, qu'il attende et se prépare à profiter de l'inspiration sans lui faire violence en l'appelant trop tôt. Il vaudrait mieux pour lui demeurer ce qu'il a été, un ciseleur très habile, un coloriste éclatant, que de succomber, comme M. Lenau, sous des prétentions qui ne seraient pas justifiées. Il y a, chez M. Freiligrath, à côté des coquetteries et des caprices, quelques promesses de poésie sérieuse, souvent même une inspiration élevée qui, en se développant, lui peut ouvrir des horizons plus nobles. C'est à cela qu'il doit

s'appliquer et à éviter l'imitation par une étude réfléchie de ses propres forces.

L'imitation, l'absence d'études profondes, voilà ce qui fait tomber aujourd'hui la poésie allemande de ce haut rang qu'elle avait conquis d'abord dans la grande période littéraire que domine le nom de Goethe, et récemment encore dans le mouvement original d'Uhland et de ses amis. En l'absence d'une direction supérieure, d'un esprit souverain qui gouvernerait les jeunes talens, au milieu de ces désirs nouveaux, inquiets, turbulens, qui agitent ce pays et lui font oublier son idéalisme, comment la poésie ne s'égarerait-elle pas? Il y aurait une action utile à exercer sur l'Allemagne de la part de quelque poète heureusement doué. Tandis que l'art se séparait des nobles habitudes de la muse germanique, tandis qu'il se plaisait dans le monde extérieur et négligeait les conseils de la pensée, on a vu se former une littérature politique, une poésie socialiste, comme on dit, sans inspiration, sans beauté, sans noblesse, et qui asservirait la Muse, si elle devait triompher. N'est-ce pas un avertissement pour les vrais poètes, pour ceux qui ont conservé le culte désintéressé du beau? N'est-il pas temps qu'ils songent à se régler, à se fortifier, à produire enfin des œuvres qui puissent défendre l'imagination contre l'envahissement des théories prosaïques? Il y a là, je le répète, une belle place à prendre, et elle me semble faite pour tenter l'écrivain dont je parlais en commençant, le plus original assurément des poètes de l'Allemagne actuelle, M. Heine lui-même.

Je faisais surtout cette réflexion en lisant le dernier poème que M. Heine a publié, *Atta-Troll*. Cette franche veine comique, cette fine et excellente satire qui s'y montre de temps en temps, me donnaient des espérances que je voudrais voir réalisées. Je disais plus haut que M. Heine avait un peu contribué à troubler l'esprit littéraire de son pays : eh bien! je voudrais qu'aujourd'hui, le mal étant devenu grave, le spirituel écrivain se fît le censeur redoutable des lettres allemandes. Lorsque Goethe, en écrivant *Werther*, eut ouvert à la foule des imitateurs une route périlleuse où ils se jetèrent éperdument, il s'en alla dans le camp opposé et tira sur eux. Ce rôle est assez piquant pour séduire M. Heine, et, de plus, il serait utile. Je voudrais, en un mot, que M. Heine eût l'ambition d'être ce chef, ce guide que je regrette aujourd'hui pour la poésie de l'Allemagne.

Atta-Troll est un poème divisé en vingt chants; ne vous effrayez pas, ce poème n'a point de sujet. Atta-Troll est un ours, un

ours savant, qui a dansé dans les villages des Pyrénées, dans quelques bains en renom, devant les oisifs et sous les balcons des châteaux. Un jour, à Cauterets, sur la place du marché, Atta-Troll rompt sa chaîne et s'enfuit. Plus tard, il est relancé dans son antre par les chiens des chasseurs et meurt frappé d'une balle. Tout cela, on le voit, n'est qu'un cadre où la fantaisie de l'auteur puisse se jouer librement; c'est un récit sans importance que le poète prend et reprend selon son humeur, un prétexte pour les mille saillies de sa verve. Ce n'est pas là précisément ce que je louerai dans le poème de M. Heine. L'auteur n'a pas évité le défaut que je lui signalais en commençant; son caprice n'a pas toujours la légèreté, la grace naturelle dont cette sorte d'inspiration ne peut se passer; sa fantaisie est quelquefois du bavardage, et trop souvent un détail de mauvais goût vient arrêter le sourire et offenser la rêverie. Il y a cependant certains chapitres où la veine comique se déploie avec une franchise charmante, et quand le poète est bien inspiré, quand la satire porte juste, on aime cette raillerie, mise au service du bon sens, et qui va châtier les prétentions des journalistes devenus poètes. Seulement M. Heine ne s'arrête pas toujours à temps, et il mêle un peu trop au hasard les allusions et les noms propres. Ainsi, dans un chant où il se moque des rimeurs politiques, il lance tout à coup à M. Freiligrath une vive apostrophe qui eût été mieux placée ailleurs. Atta-Troll est dans son antre; il fait de mélancoliques réflexions sur son sort, sur la destinée des animaux; il se plaint de l'injustice et de la barbarie des hommes; il se demande si les bêtes, et les ours en particulier, n'ont pas autant de droits que l'humanité à l'honneur du rang suprême : est-il un architecte plus habile que le castor? n'y a-t-il pas des chiens savans et des chevaux qui savent compter? enfin, est-ce qu'il n'y a pas des ours, des girafes, des dromadaires, qui chantent et font des ballades? est-ce que Freiligrath n'est pas un poète? *ist Freiligrath kein Dichter?* Le mot est vif et d'un comique un peu trop franc peut-être. C'est une allusion à cette poésie toute matérielle que nous avons blâmée chez M. Freiligrath; c'est une satire de ces tableaux chargés d'éblouissantes couleurs, de ces scènes africaines, où l'on n'aperçoit que des animaux bizarres, et où l'homme disparaît à un tel point, que M. Heine et Atta-Troll ont pu s'y tromper. L'aiguillon est resté dans la piqûre. Tout ce qui suit, pour être moins vif, n'est pas moins spirituel; les poètes politiques y sont finement raillés, et tout ce chant a révélé chez M. Heine une aptitude à la comédie, un goût de bonne satire qui peut trouver son em-

ploi. Parmi les pages les plus heureuses, et du milieu de digressions souvent insignifiantes, je voudrais extraire et mettre en relief la description de la chasse, si poétique, si étincelante, avec ses joyeuses fanfares et ses fraîches odeurs de mousse et de fleurs des forêts. M. Heine, après la satire, revient à l'inspiration lyrique, car, il l'a dit lui-même, son poème n'a pas de but :

« Mon poème est un songe d'une nuit d'été; il est fantasque et sans but, oui, sans but, comme la vie, comme l'amour. N'y cherchez pas de tendances.

« Atta-Troll n'est pas un symbole de la nationalité germanique à la peau si épaisse, et il ne fourre pas sa patte dans les questions du jour.

« Mon héros n'est pas même un ours allemand. Les ours allemands, dit-on, ne veulent plus danser, mais ils ne brisent pas leurs chaînes. »

Malgré le ton léger qui domine cette causerie bizarrement interrompue et reprise, il y a donc aussi çà et là une poésie fraîche et charmante comme dans le *Songe* de Shakspeare; à côté des allusions dont l'auteur se défend en vain, à côté de cette épitaphe d'Atta-Troll supprimée par la censure, parce qu'elle parodiait trop plaisamment le style du roi de Bavière, il y a des élans lyriques où l'on reconnaît l'accent du poète. M. Heine finit même par déclarer qu'il est le dernier des chanteurs de l'Allemagne, et que ses vers sont la dernière chanson libre et printanière de la poésie romantique, *das letzte freie Waldlied der Romantik*. Ce dernier mot est une confession importante, qui vaut la peine d'être relevée. M. Heine en effet avait débuté en déclarant la guerre à ce que les Allemands appellent l'art romantique, à cette poésie à la fois sereine et mélancolique, et qui demande au christianisme une certaine intelligence mystique de la nature, à cette inspiration enfin dont Novalis nous donne l'idée la plus complète; il y revient aujourd'hui et demande à être salué comme le dernier de ces doux et libres chanteurs. Pourquoi cela? parce qu'il a vu l'art abandonné et menacé, parce qu'il a compris le mal que produit la disparition de l'idéalisme. Voilà pourquoi je voudrais que M. Heine s'attachât sérieusement à ce rôle que j'entrevois et que je lui signale. Il y trouverait des occasions heureuses pour son talent, et ne courrait pas le risque de l'affaiblir et de le perdre dans les petites choses, comme on a pu le lui reprocher. Qu'il mette donc de plus en plus son esprit, sa verve, au service du bon sens et de la vérité. Il a attaqué la poésie trop extérieure de M. Freiligrath; il s'est moqué de tous les tribuns qui ajustent des rimes à leurs dis-

sertations médiocres; qu'il aiguise encore sa fine raillerie, et surtout qu'il l'emploie utilement. Qu'il soit un guide redouté, un censeur armé de cette netteté française qu'il a apprise chez nous; qu'il donne aussi des exemples, car il a une double tâche à remplir, et que ce dernier chanteur de la vraie poésie, comme il s'appelle, tâche de se créer des successeurs.

Ce qui résulte, en effet, de notre étude, c'est que la poésie allemande est privée aujourd'hui de maîtres qui la gouvernent. Les écrivains qu'on vante le plus ont renoncé au vrai génie de la muse germanique. Un art frivole, insouciant des idées et séduit par l'éclat extérieur, a succédé aux nobles efforts de la pensée et de l'imagination. En outre, tous ces poètes, si peu sûrs d'eux-mêmes, sont obligés d'emprunter partout; oui, c'est l'imitation que l'on rencontre sans cesse dans les œuvres de la poésie actuelle en Allemagne. M. Lenau affaiblit les énergiques créations de Goethe et de Byron, et M. Zedlitz les gracieux contes de Tieck, tandis que M. Freiligrath imite et reproduit, sans se les approprier suffisamment, les couleurs des *Orientales*. Si l'art se laissait entraîner dans ces voies dangereuses, si M. Heine ne songeait pas à exercer efficacement sa verve originale, la poésie serait envahie par une école plus funeste encore, par cette littérature socialiste qui s'organise bruyamment aujourd'hui, et elle y perdrait sa beauté. Quoi donc! l'imagination, ce qu'il doit y avoir de plus libre, de plus vivant, de plus épanoui en tous sens, l'enfermer dans les formules d'une école, et d'une école dont le programme n'est pas très éloigné du matérialisme! Mais je n'ai voulu qu'indiquer en terminant ce mouvement de la poésie politique; il faudra revenir là-dessus avec plus de détails, il faudra assister à cette émeute qui s'agite au-delà du Rhin. Dans cette direction de plus en plus marquée, il y a un fait curieux et important qui demande une étude attentive. Je sais bien que ce serait une erreur de confondre un pays entier avec un parti; on dirait cependant que toute l'Allemagne se porte vers ces idées, et, à moins que les sincères amans de la Muse ne combattent pour la cause sacrée, il semble que toute la poésie de ce pays, si grande, si religieuse dans ses contemplations, si charmante dans ses églogues des bois, la poésie de Goethe, de Schiller, de Novalis, d'Uhland, va aboutir à ces déclamations où je ne sais quel esprit bourgeois réclame vulgairement contre la noblesse de l'intelligence.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

REVUE LITTÉRAIRE.

I. — *GOETHE ET BETTINA*,
PAR M. SÉB. ALBIN.

II. — *LA GUERRA DEL VESPRO SICILIANO*,
PER MICHELE AMARI.

Une assertion m'arrête dès le début de la préface qu'a placée M. Sébastien Albin en tête de son intelligente version des lettres adressées à Goethe par Mme Bettina d'Arnim : l'ingénieux écrivain affirme qu'en amour les sentimens exceptionnels sont beaucoup plus fréquens qu'on ne l'imagine. Voilà tout d'abord une opinion dont je me défie, et qui pourrait bien n'être seulement qu'une politesse du traducteur envers son auteur, un paradoxe adroit de l'interprète, pour couvrir les bizarreries de l'original. Qu'arrive-t-il, en effet, dans l'art? Aux grandes époques littéraires, on se contente de traduire les sentimens naturels du cœur, les épreuves ordinaires de la vie. Toute œuvre d'imagination est simplement un tableau, où chacun retrouve des airs de famille, un miroir dans lequel le premier venu reconnaît ses propres traits ou les traits de son voisin. Plus tard, il n'en est pas ainsi : on arrive au raffinement, on croit n'avoir pas assez des vulgaires émotions du cœur. Viennent alors les combinaisons étranges, les situations singulières : ne faut-il pas quelque chose de mieux et de plus rare que ces communes affections de mère, d'amante, de fille? On fait donc appel aux ressources des civilisations avancées, on crée des sentimens. Telle est trop souvent la poésie des seconds âges littéraires, tranchons le mot, la poésie

des décadences. Pourquoi cependant ne pas oser le dire? il n'y a de vrai que les lieux communs, parce que le fonds des passions humaines est éternellement le même. Que vous rajeunissiez tout cela par l'expression et les nuances, que vous jetiez à pleines mains sur cette matière première les fleurs toujours nouvelles, les richesses à jamais inépuisables de l'imagination inventive, rien de mieux. Libre à vous de changer, dans des combinaisons sans fin, les nombres de la poésie; mais est-il besoin, est-il permis d'inventer de nouveaux chiffres?

Sans doute, de tous les sentimens humains, l'amour est, à beaucoup près, celui qui admet les plus bizarres faiblesses, les plus capricieuses évolutions. Et cependant, je le demande, quand Werther sent frissonner dans sa main la main de Charlotte, quand M. de Nemours recueille l'aveu tremblant de Mme de Clèves, quand Rousseau demande aux allées de La Chevrette l'empreinte des pas de Mme d'Houdetot, quand le premier rayon du matin ne luit pas encore sur les fronts enlacés de Roméo et de Juliette, croyez-vous que le sentiment qui agite ces cœurs divers soit tout-à-fait différent, croyez-vous que leur passion soit moins grande parce qu'elle se rencontre dans une émotion à peu près pareille? Pour ma part, je n'hésiterais pas à le nier. Toute esthétique est mauvaise qui prend l'extraordinaire pour le sublime. L'idée de beau, au contraire, implique celle de degré, d'hiérarchie : or le commun est tout-à-fait sur la même ligne que l'idéal; seulement des degrés infinis les séparent, qu'il appartient à la beauté de gravir en se transfigurant, en devenant plus resplendissante à mesure qu'elle s'élève davantage. Aussi, peindre des sentimens naturels, vulgaires si l'on veut, c'est s'adresser à tout le monde; peindre des sentimens exceptionnels, c'est ne s'adresser qu'à quelques-uns, qu'à certains cœurs égarés, curieux, maladifs. Ce dernier but n'est pas, ne peut pas être celui de l'art véritable. Par-là, en effet, dans l'ordre des idées, on arrive forcément au factice, à des sentimens de convention; dans l'ordre du style, on est induit au caprice, à la manière. Ce que je dis là me semble élementaire, quoi qu'en puisse penser M. Sébastien Albin. Encore une fois, j'accorderai volontiers au spirituel pseudonyme que, plus que toute autre passion, l'amour a ses inconséquences, ses mystères : ce n'est pas moi assurément qui lui retirerai le classique bandeau. Tout ce que je veux maintenir, c'est que là même l'exception demeure et doit demeurer une exception. Si Mlle de Lespinasse n'en mourait pas de douleur, pourrions-nous comprendre sa double, sa brûlante, sa fatale attache pour deux amans à la fois? Si ce n'était pas l'indiscrétion d'un étranger qui eût trahi ce mystère, qui eût livré à la publicité cette secrète correspondance, ces cris solitaires d'une ame blessée, pardonnerions-nous à ce grand cœur son égarement, une passion à ce degré insolite, à ce degré invraisemblable, quoiqu'elle soit vraie? Mlle de Lespinasse publiant elle-même sa correspondance amoureuse avec M. de Guibert eût paru à la fois odieuse et ridicule. D'où vient, au contraire, que Mme d'Arnim faisant, de sa propre inspiration, imprimer ses lettres à Goethe, c'est-à-dire les témoignages d'une liaison également

exceptionnelle et bizarre, excite la curiosité au lieu d'inspirer le dégoût? C'est que, chez Mlle de Lespinasse, la passion était dans le cœur, et devait, par cela même, y rester enfouie, tandis qu'à Mme d'Arnim il était plutôt permis d'afficher sans scrupule une passion de l'esprit, si extraordinaire, si excentrique qu'elle fût.

En France, assurément, une fille de seize ans écrivant la première des lettres d'amour à un homme de soixante, et se reprenant, vingt années après, pour ce même vieillard de quatre-vingts ans, d'une affection tout aussi exaltée, tout aussi fébrile que le premier jour, nous trouverait incrédules, nous paraîtrait un phénomène monstrueux. Avec le tour rêveur et presque mystique de l'imagination allemande, cela se comprend mieux, surtout si on pense que le héros de ce drame purement platonique et sentimental est, au-delà du Rhin, le roi de toute poésie : c'est nommer Goethe. Rien assurément ne serait moins piquant qu'une pareille correspondance, si elle n'avait pas été réellement écrite, si elle n'était qu'une fantaisie de l'imagination, enfantée après coup dans des vues de vanité littéraire. La réelle existence de ces singulières relations, la sincérité de cet entraînement extatique, l'homme avec ses infirmités disparaissant sous le poète et se transfigurant dans la gloire, aux yeux d'une enfant qui en fait son bien-aimé, son idéal, son dieu, il y a dans tout cela, au contraire, un attrait particulier pour tout lecteur curieux d'étudier le cœur humain dans ses attachemens les plus incompréhensibles ou (pourquoi ne pas dire le mot?) dans ses maladies les plus étranges. Y aurait-il, par hasard, une intention caustique dans le double sens que notre langue donne au mot *affection*, et la médecine ici aurait-elle voulu faire une épigramme contre la morale?

Ce n'est pas la première fois, au surplus, que le public français est initié aux étonnantes amours de Goethe. Que Frédérique meure de chagrin, c'est là un dénouement qui me touche, parce qu'il n'est pas commun; que Lili se console ailleurs, c'est là une fin si ordinaire, qu'elle ne provoque même pas le sourire; de pareils épisodes n'ont point droit de surprendre dans la biographie de celui qui fut à la fois (cela ne s'exclut pas) le plus grand poète et le plus parfait égoïste de son siècle. Mais il est deux femmes qui ont joué, dans la vie de Goethe, un rôle sinon aussi intime, au moins plus frappant. On se rappelle la liaison subite, profonde, illuminée par tous les éclairs de la passion, qui s'établit entre le jeune Wolfgang et Mme de Stolberg, qu'il n'avait jamais vue, qu'il ne vit jamais, et à qui il envoyait pourtant le journal assidu de sa vie, le secret de ses plus mystérieuses émotions; on se rappelle le silence de quarante années qui suivit ces premiers rapports, et la lettre éloquente que la comtesse adressa à Goethe comme un avertissement suprême, comme le dernier gage d'une affection que l'âge avait interrompue sans l'éteindre. Les pages spirituelles qui ont été consacrées ici même (1) à Mme de Stolberg sont d'une date trop récente pour qu'il soit besoin de retracer, dans ses détails,

(1) Voyez l'article de M. Henri Blaze, dans la *Revue* du 1er décembre 1842.

cette situation de cœur qui n'est pas sans quelque ressemblance avec celle de Mme d'Arnim, dont les lettres paraissent aujourd'hui, traduites en français, sous le titre de *Goethe et Bettina* (1). Seulement, avec Mme de Stolberg, c'est Goethe jeune, prodiguant au dehors sa poésie, enflammé, ivre d'amour, et répandant devant l'autel d'une divinité inconnue cet encens dont la fumée déborde en lui et cherche une issue; avec Bettina, au contraire, c'est Goethe vieilli, glorieux, personnel, immobile, drapé, économe de poésie, s'assimilant comme un trésor celle qui s'échappe du cœur de cette jeune fille; en un mot, c'est le dieu sur son piédestal, le dieu impassible, vénérant sa propre majesté et acceptant l'adoration d'autrui, le culte d'une autre ame comme le plus naturel holocauste.

Le recueil des lettres de Bettina et des réponses de Goethe fut publié par Mme d'Arnim elle-même, deux ans après la mort du grand poète, en 1835. Ce livre, qui s'appelait modestement *Correspondance de Goethe avec une enfant*, fit en Allemagne une sensation profonde, et obtint un succès que les années n'ont pas diminué. Qui s'en étonnerait? L'ouvrage de Mme d'Arnim rappelait une époque si glorieuse pour la littérature de son pays, il touchait à une mémoire si chère et si illustre, il correspondait si bien aussi à cette poésie rêveuse, à ce naturalisme exalté, à ce goût des pensées errantes et des vagues harmonies dans lesquelles se berce volontiers l'imagination germanique! L'expérience a prouvé que quelque chose manque à toute œuvre d'art qui, après avoir conquis la gloire à l'étranger, n'a pas été accueillie à la fin et consacrée par le public français. C'est là le dernier baptême, le sceau définitif. L'épreuve sera-t-elle favorable à Bettina? Il serait difficile de répondre, ou plutôt on peut répondre à la fois oui et non. Oui, si l'on s'attache à ce qu'il y a dans ces pages désordonnées de souffle puissant, de poésie féconde, d'aspirations et d'élans passionnés, de couleur, d'inépuisables images; non, si l'on considère ce chaos d'amplifications sans suite, ce jargon d'une métaphysique creuse, cette puérile exagération du lyrisme, cette fièvre chaude de la pensée et de la phrase, cette poésie surtout, confuse, noyée, indéfinie, et qui semble une mer sans rivage où les flots se lèvent, retombent, disparaissent à travers une brume éternelle. Mais voyons le livre même.

Mme d'Arnim est, à l'heure qu'il est, une des femmes les plus distinguées de la société de Berlin, et, comme toute personne célèbre, elle a eu des biographes. Aussi ne serons-nous pas indiscret en disant que Bettina naquit en 1788, à Francfort, d'un banquier italien nommé Brentano. Orpheline dès l'enfance, elle fut élevée dans un couvent catholique. C'est là que commença à se développer, à éclater, ce riche tempérament, plein à la fois d'ardeur et de rêverie, et où la pétulance du sang italien se mêlait à toutes les molles langueurs des complexions allemandes. Un immense et vague besoin d'aimer et de répandre le trop plein de son ame, une sorte de sève exubérante de l'être, une fermentation intérieure d'idées, de sentimens, de désirs, à laquelle

(1) Deux vol. in-8°, chez Comon, quai Malaquais.

une fin était nécessaire, voilà dans quelles conditions se montre d'abord à nous l'ame de Bettina. Les expressions manquent pour expliquer des natures ainsi douées virtuellement, ainsi surchargées d'un enthousiasme sans détermination, d'une poésie sans but, d'un amour sans objet. Bettina a les extases, les défaillances, les soulèvemens des mystiques : c'est le cœur brûlant de sainte Thérèse et de la Sophie de Mirabeau, mais d'une sainte Thérèse sans crucifix, d'une Sophie dépouillée de ses sens; et, comme ses transports n'ont à s'assouvir ni dans les chastes embrassemens de l'amour céleste, ni dans les baisers de la créature, ce cœur embrasé se rejette sur tout ce qui l'entoure, sur tout ce qui respire, et, séduit par le sphinx du monde vivant, se donne à ce fantôme imaginaire, à ce génie inconnu de la nature dont Spinoza et Jacobi crurent entendre de loin l'éternel monologue.

C'est au couvent que Mlle de Brentano connut la chanoinesse Caroline de Gunderode, dont on a, sous le nom de *Tian*, un délicieux volume de poésies allemandes. Caroline était la digne compagne de Bettina. Ces pensionnaires-là dépaysent un peu, quand on songe aux nonnes sucrées de *Vert-Vert*. Ici, chez ces deux enfans (chose étrange!), c'est tout spontanément un mélange de l'illuminisme mystique du moyen-âge et des plus extrêmes hardiesses de la moderne poésie. Dans l'intervalle de leurs études, ces petites filles évitaient avec soin de parler des évènemens de la vie réelle; elles écrivaient des voyages d'imagination, elles lisaient *Werther*, elles dissertaient sur le suicide, et Caroline répétait sans cesse : « Beaucoup comprendre et mourir jeune! » Elle tint parole : éprise du célèbre philologue Kreutzer, l'auteur de la *Symbolique des Anciens*, elle se tua. Souvent Caroline avait parlé à Bettina de ce projet; elle lui montrait sur son sein l'endroit où elle devait se frapper, et Bettina, qui jusque-là n'avait jamais embrassé son amie, couvrait, en pleurant, de baisers cette place chère, où la blessure en effet fut trouvée. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que la nature de Caroline était calme, reposée, patiente, toute contraire aux turbulences de Bettina, c'est que, comme l'explique Mme d'Arnim, la jeune chanoinesse barricadait sa timide nature derrière des idées fanfaronnes. J'ajouterai que l'une aima sans doute réellement, avec le désespoir d'une passion trompée, tandis que l'autre, personnifiant plus tard dans Goethe l'idéal qu'elle s'était fait à elle-même, n'adora qu'une idole imaginaire. L'amour de Bettina, c'est celui de Pygmalion pour sa statue, c'est la passion transformée par l'art.

La chanoinesse Gunderode a sa place marquée dans l'histoire de la poésie allemande; elle tient une grande place aussi dans la première biographie de Mme d'Arnim, et le caractère même de la correspondante de Goethe s'en trouve en bien des points éclairé. Mme d'Arnim a publié, il y a trois ans, les lettres de Caroline et les siennes : comme il est très souvent question de Mlle de Gunderode dans les lettres à Goethe, M. Sébastien Albin, qui est si intelligemment renseigné sur tout ce qui touche à la littérature allemande, eût bien fait de profiter de l'occasion pour donner les plus caractéristiques passages de ce nouveau recueil. Celui qu'il a traduit eût tiré de ces extraits une

lumière nouvelle et plus d'intérêt encore. J'ai insisté sur cette liaison entre les deux jeunes filles, parce que toute la suite de la vie de Bettina se trouve, à mon sens, expliquée par l'étrangeté de ces débuts.

Caroline perdue, il fallait une amie à Mlle de Brentano. Passant un jour vis-à-vis la maison de la mère de Goethe qu'elle connaissait peu, et chez qui elle n'était jamais venue, l'idée lui vint de franchir le seuil : « Madame la conseillère, dit-elle en entrant, je veux faire votre connaissance; j'ai perdu mon amie la chanoinesse Gunderode, il faut que vous la remplaciez. » — « Essayons, » répondit Mme de Goethe. Je n'invente pas. La conseillère avait soixante-dix-sept ans, Bettina en avait dix-huit. Une intimité si profonde s'établit bientôt entre ces deux femmes, que ce fut un objet d'étonnement pour tout le monde. Bettina avait tout d'abord trouvé le secret du cœur de Mme de Goethe; elle ne cessait de lui parler de son fils. Depuis deux ans que *Wilhelm Meister* lui était tombé entre les mains, elle refusait chaque soir d'aller dans le monde avec ses sœurs, elle se couchait au plus vite, et ses nuits se passaient à dévorer, à relire cent fois les œuvres du poète. Ce fut bientôt un culte exclusif. Le génie de la nature, qui avait troublé sa jeune ame, et que les livres de Goethe lui expliquaient avec le charme souverain des beaux vers, Goethe en devint pour Bettina le symbole vivant et idéal. Sans avoir jamais vu l'auteur de *Werther*, elle en fit son héros, l'ami de son cœur, l'éternel objet de ses vœux, sa divinité véritable. Goethe avait soixante ans. La conseillère fut tout d'abord confidente de cette passion despotique, effrénée, improbable, et cependant vraie, qui devint peu à peu l'unique occupation, la vie même de Mlle de Brentano. Voilà donc cette enfant qui, chaque jour, imprègne son ame de tous les parfums de la poésie, pour la rendre plus digne de cet amant inconnu, de ceroi, selon elle, de tout art et de toute poésie. Mme de Goethe, en femme d'esprit à la fois et en mère fanatique, comprend tour à tour cette passion ou en sourit. Il y a des lettres d'elle tout-à-fait charmantes, et où une pointe d'esprit fin et observateur se glisse heureusement sous la bonhomie de l'âge, sous je ne sais quel tour de rêverie et de sentimentalité tout allemandes. « Ne sois pas si folle avec mon fils, dit-elle à Mlle de Brentano, il faut que tout reste dans l'ordre. » Et ailleurs : « Écris des lettres raisonnables! Quelle idée! envoyer des bêtises à Weimar! » Mais ce ton, cet air d'ironie ne percent que quand Bettina se laisse par trop emporter à ses courans les plus impétueux. D'ordinaire, Mme de Goethe prend très au sérieux cet attachement de Mlle de Brentano pour son fils, avec qui Bettina était bientôt entrée en correspondance suivie; elle semble même envier son bonheur, et elle lui dit avec conviction: « Entre des milliers d'êtres, personne ne comprendra quel lot de félicité t'est échu en partage! » La fraîcheur d'imagination, on le voit, est durable en Allemagne : voilà comment Mme de Goethe parlait à quatre-vingts ans. L'orgueil conservait à la mère vieillie les mêmes illusions qu'entretenait chez la jeune fille la fougue d'un esprit entraîné vers le surhumain et le merveilleux.

La conseillère voulait que Bettina écrivît souvent et longuement à Goethe : c'était le vrai moyen, selon elle, de *donner de l'air à son imagination*. Maintenant qu'on commence à connaître Mlle de Brentano, on se doute bien qu'elle profita amplement de la permission. Pendant huit années, l'auteur de *Werther* reçut assidument les dithyrambes éloquens et passionnés de Bettina; il y répondait quelques mots de temps en temps. C'est à ce commerce épistolaire commencé en 1807 et interrompu en 1811, quand Mlle de Brentano devint Mme d'Arnim, que la publicité a été donnée, il y a quelques années, par Bettina elle-même.

Ce qui frappe surtout dans cette correspondance, l'impression générale qui en demeure, c'est la vive sympathie de Mlle de Brentano pour le monde extérieur, c'est l'enivrement où la jette le spectacle du milieu où s'agite l'humanité. Il y a un endroit curieux où son secret lui échappe, où ce matérialisme sentimental se déclare sans aucun scrupule : « J'envoie au diable, s'écrie-t-elle, les tendances hypocrites et morales, avec toutes leurs friperies mensongères; les sens seuls savent créer dans l'art comme dans la nature. » Curieuse, penchée avec volupté, Bettina se laisse attirer sur le sein de la mère commune (*alma mater*), elle écoute, elle entend l'être sourdre dans ses flancs féconds. Cette harmonie, ce concert de la vie universelle la séduisent, l'absorbent; elle cherche à s'identifier avec le monde, elle se perd dans la contemplation de ce qui l'environne. Alors des délices inconnues l'inondent, et elle n'entend plus que l'hymne confus chanté dans les espaces par tout ce qui respire, par tout ce qui est animé : selon elle, un hanneton, en effleurant dans son vol le nez d'un philosophe, suffit à culbuter tout un système. Le clapotement de l'eau qui court entre les cailloux de la plaine, la brise qui agite les brins d'herbe, un insecte bruissant au fond de la mousse, une branche tremblante dans la feuillée sous les pas d'un oiseau jaseur, une lueur errante, un nuage doré qu'emporte le vent, la goutte de rosée où se reflète le soleil, le disque de la lune qui glisse sur la brume du soir, toutes ces choses pour elle sont autant de notes de la symphonie amoureuse qui monte de la terre vers le ciel. Bettina a tour à tour, pour la nature, l'amour sombre de Lucrèce, le culte enthousiaste de Diderot, la tendre sympathie de Bernardin de Saint-Pierre, l'admiration sereine de Buffon, et tout cela mêlé à ce que la poésie la plus foncièrement germanique a de vagues et de mystérieux épanchemens. Ses plus grandes joies, comme ses plus vives amertumes, viennent de ce commerce animé avec l'ensemble du monde physique. Souvent il lui semble que, dans les choses d'alentour, du sein de ces forces vitales, un esprit plaintif demande sans cesse sa délivrance. Les fleurs elles-mêmes paraissent alors la regarder, et, dans ces regards, il y a une question. Mais comment y répondre autrement que par des pleurs ? C'est pour cela que, quand elle est assise sous la tonnelle de chèvrefeuille, elle mêle ses larmes au miel des corolles; c'est à cause de cette sympathique tristesse des êtres en présence les uns des autres, qu'elle s'écrie : « Nous nous connaissons, le chevreuil et moi. » — Il serait facile

assurément de tourner en ridicule toute cette poésie sauvage, inconnue, aussi peu croyable qu'elle est sincère : ne vaut-il pas mieux reconnaître, au contraire, ce qu'il y a là de puissance véritable et d'originalité? Les objections n'échapperont à personne, elles viennent d'elles-mêmes, et autant vaut les omettre.

C'est ainsi que M[lle] de Brentano professait dans son cœur le culte de la nature; Goethe, pour elle, en devint peu à peu le grand prêtre, le représentant bien-aimé, ou, comme on eût dit au moyen-âge, le microcosme. Il fallait en effet, pour leurrer son imagination ardente, qu'elle concentrât dans une image réelle, qu'elle incarnât en un seul être cet amour errant et indistinct. Par l'admiration extraordinaire que lui inspiraient les écrits de Goethe, par sa manière analogue de comprendre et d'expliquer l'être, Bettina se trouva amenée bientôt à s'agenouiller devant le poète, à en faire le maître suprême de son cœur. « Je croyais fermement, lui écrit-elle, que tes caresses à la nature, ta félicité de posséder sa beauté, ses langueurs, son abandon dans tes bras, agitaient les branches des arbres, en détachaient les fleurs, et les faisaient ainsi tomber doucement sur moi. » Voilà comment Bettina perd la conscience de ce monde, comment elle transporte tout en Goethe. Il y a des momens, toutefois, où elle se rend compte de cette sujétion en quelque sorte religieuse et où elle l'explique : « Quand je suis, dit-elle, au milieu de la nature, dont votre esprit m'a fait comprendre la vie intime, souvent je confonds et votre esprit et cette vie. » L'orgueil de Goethe s'explique : être aimé ainsi, c'est poser en dieu. Jamais peut-être aucune ame n'a abdiqué à ce degré au profit d'une autre ame. De toute façon, c'est là un fait curieux dans l'histoire de la poésie.

On devine ce que contiennent les lettres de M[lle] de Brentano à l'auteur de *Werther :* Bettina ne résiste jamais au courant de l'inspiration, et à tout hasard elle écrit au poète ce qui lui passe par l'esprit. Tantôt c'est la révolte des Tyroliens qui l'enflamme et qui amène sous sa plume toutes sortes de tirades guerrières; tantôt c'est un paysage qu'elle peint, un voyage qu'elle raconte, quelque œuvre merveilleuse de sculpture dont elle invente la riche description. Ici vous rencontrerez un dithyrambe nébuleux sur la musique, là une boutade enjouée où quelque ridicule est saisi d'un air espiègle. Si emportée en effet que soit cette chèvre sauvage dans son essor vers les inaccessibles sommets, elle ne s'en arrête pas moins avec grace pour donner malicieusement, à droite et à gauche, de charmans petits coups de tête : *lasciva capella*. Jacobi, M[me] de Staël, Goethe lui-même aux momens de bonne humeur, en reçoivent plus d'un en passant.

Durant les huit années que dura cette liaison, M[lle] de Brentano alla plusieurs fois à Weimar visiter son dieu, qui la traitait avec bienveillance, comme on traite une enfant. La première fois qu'elle le vit (on sait qu'elle avait dix-huit ans), elle s'endormit sur son cœur, et cela lui causa tant de joie, qu'elle en écrivit en toute hâte à la mère de son cher Wolfgang. Quand elle reposait ainsi sur le sein de son vieil ami, la main distraite de Goethe jouait avec ses *serpens noirs,* comme il disait, avec les tresses brunes de ses longs

cheveux. Quelquefois le poète y mettait de la coquetterie. Ainsi, à une soirée chez Wieland, il lui jeta un bouquet de violettes enfermé dans une bourse. Bettina, folle de ce gage d'affection, le laissa quelque temps après tomber dans une rivière et fit une demi-lieue à la nage pour le rattraper. Tout cela, d'ailleurs, se passait avec la plus grande innocence du monde, au su de tout Weimar et de l'assentiment de la femme de Goethe, à qui Mlle de Brentano, dans ses lettres, fait souvent ses complimens, et de qui elle écrit : « Personne ne l'aime plus que moi. » Si Bettina tutoie Wolfgang, c'est par privilége d'écrivain et d'artiste, c'est *pour le rhythme*. Au surplus, on ne saurait se figurer, sans avoir lu cette correspondance, de quels termes brûlans use Mlle de Brentano, et comment elle se laisse incessamment emporter par l'orage de son cœur. Le danger même de cette situation paraît l'exciter et l'enivrer. Parlant de la cathédrale de Cologne, dont elle venait de visiter les tours, Bettina raconte que deux fois le vertige avait voulu s'emparer d'elle, et que deux fois l'idée lui étant venue qu'elle pourrait y succomber, elle s'aventura tout exprès, elle s'avança davantage pour braver la peur : il semble vraiment qu'elle traite son attachement pour Goethe précisément de la même façon; chaque jour elle s'y jette plus avant, comme pour s'étourdir. C'est elle-même, ailleurs, qui compare son amour à un roc escarpé où elle s'est risquée, au péril de sa vie, et d'où elle ne peut plus redescendre. Le plaisir de désaltérer son ame à l'ame d'un autre, voilà surtout ce qui la soutient et l'exalte. Quelquefois sa passion est si fantasque, qu'elle va jusqu'à être jalouse des héroïnes littéraires du poète, jusqu'à porter envie au rayon de soleil qui glisse à travers le store de sa fenêtre, et même à l'honnête jardinier qui plante sous sa direction des couches d'asperges. On en conviendra, ceci est de la naïveté allemande.

Ce n'est pas la vanité littéraire, comme on le pourrait soupçonner, qui encourageait Bettina dans la perpétuelle offrande de son cœur. Si Goethe, en effet, la chante dans ses vers, elle en est toute confuse. « J'aime mieux soupirer, écrit-elle, que de me voir, honteuse et couronnée, amenée par ta muse à la lumière du jour : cela me fend le cœur. Oh! je t'en prie, ne me regarde pas si long-temps, ôte-moi la couronne! » Voilà certes, de la part d'un esprit aussi aventureux, aussi peu inquiet des modesties féminines, voilà des sentimens honnêtes, réservés, qui plaisent et qui rendent indulgent. Tout ce que désire Bettina, en épanchant ainsi son ame aux pieds du poète, c'est qu'on honore un jour sa fidélité. « Jamais, dit-elle quelque part, on ne connaîtra de moi que cet amour, et je crois que c'est suffisant pour pouvoir léguer ma vie aux muses comme un document important. » Vanité bien humble que celle-là! désir bien excusable, que de vouloir qu'on la voie s'enfuir derrière cette haie de l'oubli... *Cupit ante videri*.

Telle est Bettina. Sa manière de vivre, durant ces années de la jeunesse, fut aussi bizarre que l'est son livre lui-même. A n'en juger que par ses propres récits, les caprices les plus inattendus, les entreprises les plus hardies, ne lui coûtaient pas. Y a-t-il des armées qui encombrent les routes? la voilà aussitôt

qui traverse les camps en habits d'homme; la voiture s'égare-t-elle en voyage? elle grimpe résolument sur un sapin pour découvrir la route, elle détèle les chevaux, elle prend place sur le siége; ses rêves l'empêchent-ils la nuit de dormir? elle revêt son peignoir, court dans la campagne, monte toute seule au Rochusberg, ou va au sommet d'une tour se coucher sur un vieux mur que de jour elle n'eût pas osé gravir. Par malheur, un peu de tout cela, un peu de ce désordre se retrouve dans le style du livre. Il servirait peu d'être sévère. Mme d'Arnim s'exécute de bonne quand elle parle sans façon de *son peu de bon sens;* à un autre endroit, elle dit même tout naïvement : « Je passe pour être fort peu sensée. » Nous doutns que le recueil des lettres à Goethe améliore sa réputation sur ce point : en revanche, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle trouvera non pas seulement de l'indulgence, mais souvent de l'admiration, chez tous ceux qui ont encore quelque penchant pour la grande poésie, pour les accens de la beauté idéale. Seulement, on est trop fréquemment tenté de redire à Mme d'Arnim le joli mot que lui glissait Goethe : « Tiens-toi bien au balancier, et ne t'élève pas trop dans le bleu. » Le balancier, en effet, échappe un peu trop souvent aux mains de Bettina, qui trop souvent aussi s'élance, par-delà le bleu du ciel, jusqu'au plus profond des nuées.

Vis-à-vis de Mlle de Brentano, Goethe, on s'en doute bien, reste fidèle à ses habitudes et n'abandonne pas un instant son rôle de dieu : depuis le premier jour jusqu'au dernier, il se laisse adorer avec un calme parfait, avec une sérénité profonde. C'est, je crois, cet égoïste La Rochefoucauld qui a dit : « On est plus heureux par la passion qu'on a que par celle qu'on inspire. » Le cœur, ici, a parlé malgré l'auteur des *Maximes*. Aussi Goethe raffine-t-il sur La Rochefoucauld : il demeure impassible, et ce lui est seulement une agréable distraction de contempler, comme un spectacle, la marche du sentiment dont il est l'objet. Le tronc le plus noueux reverdit à se sentir de la sorte enlacé de jeunes rameaux qui dissimulent l'injure des ans : Montaigne disait que l'amour est bon à *dilayer des prinses de la vieillesse*. Le poète, cependant, ne se met pas en grands frais pour répondre aux prévenances de Mlle de Brentano; mais celle-ci est si riche qu'elle ne compte pas, et que, sans y regarder, elle prodigue les couleurs brillantes de sa palette où bien souvent Goethe n'a pas dédaigné de tremper son pinceau. Le moindre mot, quelques lignes d'amitié et d'encouragement, suffisent à entretenir chez Bettina le feu sacré. Quelquefois pourtant Wolfgang est si indolent, si dédaigneux, qu'il dicte à peine un court billet à son secrétaire. Alors la belle se fâche tout de bon, et déclare qu'elle ne veut plus entendre parler de ce *style de perruquier,* de ces *vieilles ritournelles,* de ces *roueries de moine*. Dans son humeur, les plus grosses vérités lui échappent, et elle dit à son ami : « Tu es un homme dur. » Aussitôt une caresse vient qui l'apaise, et Goethe, de cette façon, continue à pouvoir rafraîchir ses lèvres à cette source de jeune et fraîche poésie qu'il trouvait fort à son gré, et où il puisait sans cesse des sonnets, des élégies, mille idées gracieuses, mille images charmantes toutes

prêtes à s'enchâsser dans ses livres. Bien des pages du poète du *Divan* ne sont que des pages de Bettina ainsi arrangées, rimées, ajustées. « Écris-moi bientôt, lui répète-t-il sans cesse, afin que j'aie bientôt de la copie à traduire. » Goethe ici se trahit; on cherche l'homme, on se heurte à l'écrivain. Comment, en effet, se dissimuler que ce qui excite surtout sa curiosité, à l'endroit des lettres de Mlle de Brentano, c'est l'espoir d'*utiliser* certains passages. Le poète, au reste, ne s'en cache guère. « Quoique je ne croie point, écrit-il à Bettina, que tout ce qui est en toi à l'état d'énigme et d'incompris parvienne jamais à s'éclaircir entièrement, nous pourrons toujours en obtenir quelques résultats très réjouissans. » J'en suis fâché pour le sublime artiste, mais c'est là du Bentham tout pur.

Heureusement, la renommée de Goethe est si grande, que tout ce qui le touche est désormais consacré. La correspondance de Mme d'Arnim n'aurait pas une valeur propre, qu'elle serait encore le commentaire obligé des rimes les plus touchantes du poète, car les lettres de Bettina se trouvent être précisément ce qu'est la prose dans la *Vita Nuova* de Dante, c'est-à-dire un développement, une glose interprétative des vers. Ce serait déjà quelque chose. Toutefois, cette correspondance a par elle-même un intérêt qu'il serait injuste de méconnaître. Quant aux défauts très apparens et très nombreux qui la déparent, ils n'échappaient point à Goethe lui-même; ce n'est pas pour rien que le maître reprochait à sa poétique élève d'enfiler ses pensées dans un fil lâche; ce n'est pas pour rien que, touchant quelque chose de son style exagéré, il lui parlait de ces torches, de ces pots de feu, de ces lueurs subites qui l'aveuglaient, mais dont il espérait cependant un grand effet comme illumination d'ensemble. A chaque instant, on est tenté de répéter à Mme d'Arnim ce que M. Tissot disait un jour à Delille après la lecture de je ne sais quel morceau trop brillant : « Si vous voulez que j'y voie, il faut éteindre quelques lumières. » Oui, Mme la conseillère devinait juste quand elle écrivait à Bettina : « Mon enfant, tu as une imagination de fusée. » On sort ébloui de ce mirage poétique comme d'une sorte de brouillard lumineux où le regard se perd dans le vague. Il y a là aussi quelque chose de ces rêves maladifs que donne l'opium, et trop souvent les idées vacillantes se dérobent à qui tente de les cueillir. Je n'oublie pas que la fée de la jeunesse conduisait Mlle de Brentano dans les sentiers de la poésie, et que personne peut-être n'a retracé mieux qu'elle, dans un plus éclatant langage, et la vie splendide du cœur, et les harmoniques agitations de la nature. Sa muse, tenant à la main une tresse aux mille couleurs, traverse au hasard les plaines, gravit sans fatigue les collines pour poursuivre les libellules aux yeux de cristal, les insectes à l'écaille dorée; mais, comme à la suite de l'oiseau bleu des *Mille et une Nuits,* on se fatigue à l'accompagner dans ces courses interminables, sans jamais arriver, sans pouvoir jamais rien atteindre.

Bettina disait un jour à Goethe, dans une lettre : « La nuit, j'ai peur. Je pense quelquefois à me marier, afin d'avoir quelqu'un qui me protége contre le monde désordonné de revenans qui m'apparaît. Wolfgang, ne va pas te

fâcher de cela! » Fut-ce à la suite d'un rêve de revenans? je ne sais; en 1811, Mlle de Brentano épousa un écrivain célèbre de l'Allemagne, et devint Mme d'Arnim. Les jeunes époux allèrent voir le vieux Goethe bientôt après; mais, à la suite d'on ne sait quel dissentiment d'opinion, un refroidissement eut lieu. A ce propos, Goethe, avec sa sécheresse ordinaire, dit seulement dans ses *Mémoires :* « Nous nous quittâmes avec l'espoir de nous revoir bientôt et sous de plus heureux auspices. » L'habituelle correspondance de Bettina fut donc interrompue. Six ans après, en 1817, gardant toujours au cœur ses poétiques penchans, elle risqua une première lettre bien tendre, bien affectueuse, où elle s'accusait, où elle disait : « Qu'il y a peu de bon en moi! » Goethe ne répondit pas. En 1821, après ce qu'elle appelait *dix ans de solitude,* Mme d'Arnim essaya de nouveau, avec tout l'élan de la passion, de renouer cette liaison rompue : « Œil de mon ame, écrivait-elle au poète, on a voilé mon cœur, on a enseveli mes sens. La digue que l'habitude avait bâtie est emportée... » Rien ne toucha l'inflexible divinité, qui s'obstina dans le silence. C'est alors sans doute que, pour se consoler, Bettina composa, sous le titre de *Livre d'Amour,* une sorte de poème en prose, qui offre le résumé de ses lettres, et où son talent se manifeste dans tout son éclat et avec une forme moins diffuse. La nature vraie de l'affection de Mme d'Arnim pour Goethe s'y révèle par ce seul mot : « Te comprendre, c'est te posséder. » L'amour chez Bettina n'a été, en effet, que l'exaltation du culte de l'intelligence. En 1832, Achille d'Arnim mourut; mais, à cette date, Goethe lui-même touchait à la tombe. Par une coïncidence saisissante, la dernière visite qu'il reçut fut celle du fils de Bettina, et c'est sur l'album de cet enfant que sont écrits les derniers vers qu'ait tracés la main du grand homme. Quand Dieu eut rappelé Goethe à lui, on restitua à Mme d'Arnim la volumineuse correspondance de Mlle de Brentano. Ce sont ces pages, dans leur désordre, dans leur franchise exaltée et sauvage, que Bettina a cru devoir publier elle-même intégralement, comme un dernier hommage à une mémoire chère; elle a voulu que d'autres, avec elle, après elle, pussent cueillir sur cette tombe la fleur sacrée du souvenir. Aujourd'hui encore, après des années, quand le vieillard qu'elle a si étrangement poursuivi de son amour enthousiaste ne vit plus que dans la mémoire des hommes, Mme d'Arnim demeure fidèle à la religion de son cœur et conserve cette même admiration soumise, absolue, dévouée; toujours agenouillée devant l'idole, elle dit encore à son Wolfgang : « Laisse-moi à tes pieds, tout-puissant, prince, poète. » Dante n'allait pas si loin pour Virgile :

Tu duca, tu signore e tu maëstro.

Chez Bettina, si ce n'est pas du parti pris (et j'en doute, car elle semble sincère), c'est au moins du fétichisme.

La délicate traduction de M. Sébastien Albin est faite pour répandre en France le nom de Mme d'Arnim. Quoi qu'on pense en définitive de cette

poésie du vertige, quelque impression dernière que laissent une passion si peu naturelle, un mélange si singulier de l'enthousiasme littéraire et de l'exaltation amoureuse, le nom de cette muse fantasque restera comme un phénomène, et ne sera jamais séparé de celui de Goethe. Assurément, ce n'est pas une femme ordinaire que celle qui fut l'amie de Herder et de Jacobi, que celle à qui le chantre de *Faust* a si souvent dérobé ses inspirations. Beethoven enviait cette destinée de Goethe : « Si comme lui, écrivait-il à Mme d'Arnim, j'avais pu vivre avec vous ces beaux jours, j'aurais produit de bien plus grandes choses. » Il n'y a pas de plus bel éloge. Certes, ce n'est point dans le groupe glorieux de Cinthie, de Béatrice, de Laure ou d'Elvire que Bettina sera rangée : elle a été de celles qui aiment plutôt qu'on ne les aime, de celles qui trouvent elles-mêmes les accens de leur passion; mais elle aura son rôle à part, et ne la voyez-vous pas déjà qui erre solitaire, les cheveux épars, agitant d'une main fébrile le thyrse poétique, comme une ménade de l'esprit, comme la Sapho de l'intelligence?

En quittant cette littérature si vague et si enivrante, on a besoin de se reposer l'esprit par quelque étude plus calme. Ce sont les Russes, je crois, qui au sortir des chaleurs du bal, vont se plonger dans des bains de neige. Pour ma part, je suis heureux de faire ainsi. Après les éblouissemens de la poésie germanique, l'ombre modeste de l'érudition paraît plus douce. Entrons-y donc sans plus de façon, en compagnie d'un estimable savant italien, M. Michele Amari.

Il a paru, il y a environ un an, à Palerme, sous le titre quelque peu vague de *Un Periodo delle Istorie siciliane del Secolo XIII*, une très remarquable histoire des vêpres siciliennes. L'ouvrage, autorisé d'abord par la censure locale, fut bientôt accueilli dans l'Italie du sud avec une vive sympathie qui ne tarda pas à éveiller les faciles susceptibilités de la police napolitaine. Aujourd'hui, le livre est prohibé dans les états siciliens; mais l'auteur, qui a demandé à la France ce libre refuge qu'elle accorde si volontiers à la science, vient d'en donner ici même, sous la dénomination plus précise de *la Guerra del Vespro siciliano*, une édition augmentée, rectifiée (1), et à laquelle les richesses manuscrites des Archives et de la Bibliothèque royale ont fourni une autorité et des lumières nouvelles. La domination provençale en Sicile est un chapitre de notre propre histoire : en publiant de nouveau à Paris ce qu'il avait déjà publié à Palerme, il se trouve que M. Amari s'adresse aux vaincus après s'être adressé aux vainqueurs; ses originales recherches n'en seront pas moins bien accueillies. L'érudition chez nous n'a pas de rancunes nationales. Le livre de M. Amari assigne à la révolution et au massacre de 1282 un caractère et des causes en partie nouveaux. Est-ce effectivement un fait avéré, comme le veulent la plupart des historiens, ou est-ce seulement une fable traditionnelle, comme l'affirme l'auteur de *la Guerra del Vespro*,

(1) 2 vol. in-8°, chez Baudry, quai Malaquais, 3.

que la mystérieuse conspiration de Jean de Procida? Avant de rien résoudre, il importe de faire connaître les considérations préliminaires sur lesquelles s'appuie l'auteur, les antécédens d'où il part.

Le fait qui semble frapper tout d'abord M. Amari, quand il considère dans son ensemble l'histoire de l'Italie au XIII[e] siècle, c'est le développement singulier de l'élément démocratique et communal. La politique des papes, on le comprend, ne manqua pas de s'emparer de cet esprit guelfe pour s'en faire une arme contre la domination allemande; elle n'y manqua pas, surtout quand les envahissemens de la maison impériale se furent étendus sur la Pouille. En Sicile, jusqu'au commencement du XIII[e] siècle, l'organisation municipale était très forte, et partant le pouvoir monarchique et aristocratique était très limité. Cependant, avec son génie souple, avec son amour contradictoire du despotisme et de la civilisation, Frédéric II bientôt s'essaya au pouvoir absolu. A mesure que les impôts augmentaient, les libertés diminuèrent; le peuple était mécontent : Rome, dans ses luttes avec Frédéric II, en profita. L'esprit démocratique fut donc habilement soulevé, dans les cités de la Pouille et de la Sicile, par les intrigues du saint-siége, si bien qu'après la mort de Frédéric et de son fils Conrad, on proclama la république à Palerme. Le parti gibelin et aristocratique avait cependant assez de ressources pour disputer la victoire au parti municipal et guelfe. Le courage et l'habileté du fils de l'empereur y suffirent : Mainfroi chassa les armées papales du royaume de Naples et renversa en Sicile ce simulacre d'établissement libéral. Il fallut retomber sous le gouvernement monarchique de la maison de Souabe.

La fédération des municipes ayant échoué, les séductions républicaines ne suffisant plus à soulever les peuples, la politique pontificale dut aviser à d'autres moyens. S'appuyant donc sur la tradition suspecte d'une concession de la Sicile faite par elle aux Normands, Rome conçut le projet d'une royauté nouvelle dans l'Italie méridionale, d'une royauté qui accepterait son vasselage. Elle imagina de concéder ce fief à un prince ultramontain, qui relèverait du saint-siége. Quelques négociations furent tentées avec l'Angleterre et échouèrent; puis Charles d'Anjou, qui régnait en Provence, accepta le rôle que lui offrit la papauté. Il avait de l'argent et une armée; Mainfroi, au contraire, trop fidèle au système paternel, était devenu impopulaire en Sicile. Aussi le parti guelfe et municipal fut-il un appui pour Charles : la conquête lui réussit, il régna. Alors eut lieu, au sein des partis, un de ces changemens dont l'histoire a enregistré tant d'exemples. On se trouve d'accord la veille de la bataille; on est en lutte le lendemain de la victoire. Le parti municipal vit bientôt dans le prince provençal un tyran plus insupportable qu'aucun des précédens rois souabes. En effet, les aventuriers qui l'avaient suivi se disputaient à l'envi les fiefs et accaparaient toutes les faveurs. Comme les vexations du fisc avaient fait fuir la plupart des anciens feudataires, Charles put les remplacer par ses compagnons d'armes. Ces parvenus, érigés en seigneurs, voulurent aussitôt exercer sur leurs vassaux tous les abus de la féodalité française d'alors, abus ignorés jusque-là de la Sicile ou victorieuse-

ment repoussés par elle. Avare et cruel, Charles s'aliéna encore le peuple par ses orgueilleuses allures. Les vexations de ses ministres, l'arrogante licence d'une soldatesque enivrée par la victoire, mirent le comble aux souffrances des Siciliens. Pendant que les petites républiques de l'Italie tremblaient de l'ambition du nouveau roi, pendant que la cour de Rome elle-même faisait de vains efforts pour atténuer la puissance d'un si dangereux vassal, pendant enfin que Constantinople se voyait menacée d'une invasion imminente par Charles d'Anjou, la Sicile perdait patience. Bientôt un sentiment commun de colère contre la domination provençale unit tous les esprits; le peuple même commença à reporter sa haine du roi à la royauté et à se souvenir des anciennes formes républicaines.

Tels furent, d'après M. Amari, les préludes des vêpres siciliennes. Jusqu'ici on était unanime à voir dans cet évènement le résultat d'une conspiration long-temps méditée, dont Jean de Procida avait été l'ame. C'est là une tradition universellement acceptée par les poètes comme par les historiens. Aussi le Procida de M. Casimir Delavigne s'écrie-t-il en chef heureux de conjuration :

Nos tyrans ne sont plus, et la Sicile est libre.

L'érudition moderne, sur l'autorité surtout de Giannone, n'avait pas songé à contredire cet étrange roman d'un chirurgien déguisé en cordelier qui, seul, ourdissait pendant des années un complot secret où entraient l'empereur grec, le pape, divers princes, toute la noblesse d'une grande île, tout un peuple enfin, complot merveilleux qui se trouvait éclater à la même heure, sur tous les points d'un même royaume. Il n'y avait rien de pareil en histoire, et je conçois le naïf étonnement que montre à ce propos l'honnête M. Hallam dans son *Europe au moyen-âge*. Seulement il ne fallait pas se hâter d'en tirer tant d'inductions sur la discrétion sublime que peut donner à une nation tout entière l'amour bien compris de la liberté. Procida inspire la foi à M. de Sismondi, et le docteur Leo lui-même, auquel les paradoxes pourtant ne coûtent guère, n'ose pas, dans son *Histoire d'Italie*, s'inscrire en faux contre ce modèle des conspirateurs. Telle est la renommée solennelle à laquelle s'attaque sans crainte M. Amari. M. Amari prouve que Procida n'a détrôné personne, et que c'est lui qu'il faut détrôner. Les textes cités par l'auteur de *la Guerra del Vespro* et son argumentation critique nous paraissent tout-à-faits décisifs. Je le répète, d'après la tradition reçue, on envisage la révolution sanglante de 1282 comme un projet long-temps mûri et à la fin exécuté par l'habile et persévérant médecin. Dans cette hypothèse, Pierre d'Aragon, Michel Paléologue, Nicolas III, les barons siciliens, la nation sicilienne elle-même, instrumens aveugles de la vengeance ou du patriotisme de Jean de Procida, formèrent avec lui une conspiration dont le massacre des Français était le but, et dont l'avénement de Pierre d'Aragon au trône fut le résultat. On a écrit et répété cela mille fois. Ce sont pourtant autant d'asser-

sertions qui ne résistent pas à un examen un peu attentif. La restauration de la ligne souabe en Sicile a été l'effet éventuel et non l'objet de ce mouvement révolutionnaire.

Il est bien vrai que, menacé d'une prochaine croisade contre Constantinople par les préparatifs militaires de Charles d'Anjou, l'empereur Michel Paléologue avait, comme dernière ressource, conclu un traité d'alliance avec Pierre, roi d'Aragon, lequel maintenait sourdement ses prétentions sur la couronne de Naples comme mari de Constance, fille de Mainfroi. Jean de Procida, réfugié napolitain à la cour d'Aragon, paraît avoir été l'un des agens de cette obscure négociation. Peut-être même essaya-t-il de nouer quelques intrigues avec le petit nombre d'anciens barons siciliens échappés à la spoliation fiscale et aux proscriptions de la maison de Provence. Cela est possible; mais ce qui est certain (M. Amari le prouve sans réplique), c'est que Procida n'était pas en Sicile pendant les vêpres siciliennes, c'est qu'aucun baron ne prit part à cette révolution exclusivement populaire, c'est que la révolte enfin, loin d'être concertée à l'avance, loin d'éclater à la même heure dans toute la Sicile, commença par hasard à Palerme et se répandit ensuite dans l'île. Il y avait long-temps qu'une haine violente fermentait au sein des masses; les vieilles dénominations de *Gaulois* et de *Latins* avaient repris cours. On s'excitait par des plaintes mutuelles, par des propos amers. Dans les groupes, c'étaient le plus souvent des insinuations menaçantes, des regrets sur l'abaissement honteux de cette race sicilienne qui, depuis seize années, n'osait pas secouer le joug : « Nous sommes dégénérés, nous sommes le plus vil peuple de la chrétienté! *Vili bastardi siam noi.... Noi di cristianità il popol più abbietto.* » Tel était le sentiment général. Au printemps de 1282, quelques mesures nouvelles avaient encore exaspéré, dans la population palermitaine, la haine des étrangers, le désir des représailles. Un rien pouvait rompre la digue. On sait quel prétexte suffit à l'émeute. Il était défendu aux nationaux de porter des armes, et les Provençaux profitaient souvent de ce droit de visite pour tyranniser les habitans par mille vexations de détail. Le mardi de Pâques, une jeune fille se rendait à l'église avec son fiancé et sa famille, pour la messe du mariage; un agent français, appelé Drouet, trouvant sans doute cette fille avenante, voulut, sous air de chercher quelque arme défendue, procéder à une perquisition peu discrète. Le mari alors se récria avec colère, et là-dessus un passant indigné, saisissant l'épée de Drouet, en tua sur place ce misérable. C'en fut assez, le signal était donné. L'émotion se répandit aussitôt jusque dans les derniers quartiers de Palerme. On sonna l'alarme, et, en quelques heures, deux ou trois mille Provençaux furent égorgés sans pitié. La garnison et les fonctionnaires français s'attendaient si peu à cette subite rébellion, qu'ils se laissèrent tous tuer sans la plus petite résistance. Un seul soldat, qu'on découvrit caché derrière une cloison, voulut vendre au moins sa vie, et frappa, avant de tomber lui-même, trois des insurgés. Enfans, femmes, vieillards, on n'eut de clémence pour personne. Quelques jours plus tard, Messine, entraînée par l'exemple de Palerme, renouvela cette boucherie,

et quatre mille Français périrent dans ses murs, au son du tocsin. Bientôt le massacre se propagea dans l'île tout entière. Des bandes armées se mirent à poursuivre à travers les campagnes les malheureux Provençaux, qui, lassés à la fin de fuir, venaient se livrer eux-mêmes à l'épée des assassins, ou se précipitaient du haut des rochers. De toute cette colonie d'étrangers, un seul, que sa bonté avait rendu populaire, fut épargné par le peuple : le seigneur Guillaume Porcelet fut autorisé à faire voile vers Marseille.

Jusqu'ici le caractère essentiellement démocratique des vêpres siciliennes avait été méconnu. Dès la première nuit de la révolte, on proclama la république à Palerme. Les autres villes furent invitées à se joindre à la capitale; des troupes eurent mission de poursuivre jusqu'au dernier Français. On le sait, dès que quelqu'un paraissait suspect, on lui mettait le poignard sur la gorge, pour le forcer à dire le mot *ciceri* (pois chiches), et comme l'accentuation des pénultièmes italiennes est toujours mal articulée par un Français, on reconnaissait à leur prononciation fautive ceux qui cherchaient leur salut dans un déguisement. En un mois, la révolution eut fait le tour de l'île, et la confédération des municipes, sous l'invocation du saint-siége, remplaça l'ancienne monarchie. Haine de l'étranger, goût de l'indépendance républicaine, tels furent les deux mobiles des vêpres. Dante ne paraît pas attribuer cette insurrection à une autre cause, et, selon lui, la race de Charles d'Anjou eût été assurée du sceptre,

> Si mala signoria, che sempre accuora
> Li popoli suggetti, non avesse
> Mosso Palermo a gridar : Mora! mora!
>
> (*Parad.*, 8.)

« si le mauvais gouvernement, qui toujours encourage à la révolte les peuples soumis, n'avait excité Palerme à crier : Meure! meure! » Il y a loin de là au roman de Procida et à sa conspiration purement dynastique au profit de la lignée souabe. Tous les documens contemporains, soit imprimés, soit manuscrits, ont été lus et relus par M. Amari avec une laborieuse patience, et ce dépouillement établit d'une manière irréfragable que la tradition reçue jusqu'ici n'a été énoncée que par des écrivains de beaucoup postérieurs aux évènemens. L'originalité et l'importance du livre de M. Michele Amari est donc de restituer à l'un des faits les plus populaires de l'histoire du moyen-âge sa place et sa couleur véritable. Il est maintenant évident que Giovanni de Procida n'a pas été un imitateur heureux de Catilina, un précurseur de Rienzi et de Mazaniello : sa conspiration est une fable qui doit aller rejoindre la mendicité de Bélisaire et la louve de Romulus. Encore une fois, il est prouvé, par des textes authentiques, que Procida n'était pas à Palerme lors des vêpres siciliennes.

C'est à Voltaire, il est bon de le dire, que revient l'honneur d'avoir le premier deviné la vérité sur ce point. Son sens si net lui faisait aussitôt voir clair dans les faits, sans tous les scrupules d'une érudition méticuleuse. Ici, sa

merveilleuse perspicacité ne lui a pas fait défaut. Si, dans les *Annales de l'Empire*, il raconte les faits sans discussion, l'*Essai sur les Mœurs*, au contraire, laisse percer son scepticisme; il ne cache pas que cette histoire ne lui paraît « guère vraisemblable. » M. Amari a raison de faire gloire de ce mot à Voltaire; c'était bien deviner. Voltaire ailleurs a même fait mieux que de deviner; quoique les textes lui manquassent, il n'a pas craint d'aller jusqu'à l'affirmation dans un de ces mordans pamphlets où il risquait tout : « L'opinion la plus probable, dit-il, est que ce massacre ne fut pas prémédité... Ce fut un mouvement subit dans le peuple (1). » La phrase est piquante; je ne crois pas que M. Amari l'ait connue. Son livre pourtant n'est qu'une justification longuement motivée du paradoxe de Voltaire. Pour un historien aussi décrié que ce pauvre Voltaire, les néo-catholiques conviendront que c'était là toucher juste et avoir bonne chance.

Charles d'Anjou, comme on l'imagine, ne se tint pas tout d'abord pour battu, et essaya de résister. Il eut l'aide du saint-siége, car, si la fédération démocratique des cités siciliennes s'était placée, en se proclamant, sous l'autorité des papes, c'était là un hommage purement nominal, un simple souvenir de la première forme de république établie, sous l'instigation romaine, après la mort de Frédéric. Or, à cette nouvelle date, la cour pontificale s'était éloignée de sa politique méfiante et cauteleuse contre le roi de Naples, attendu que le nouveau pape, Martin IV, devait précisément son élection aux menées et aux violences de Charles d'Anjou. Martin était la créature avouée de ce prince, et il employa sa plus active influence pour ramener la Sicile sous le joug. Excommunications, subsides, tout fut mis en œuvre; ce fut en vain. Les forces de Charles (il avait soixante-dix mille hommes) vinrent se briser devant Messine. Cependant cette attaque, vivement poussée, jeta l'alarme en Sicile et arrêta l'organisation sérieuse du gouvernement démocratique. La noblesse, tout le parti de l'aristocratie, profitèrent de cette agitation pour préparer les voies à une restauration monarchique, au retour de la maison de Souabe. Diverses circonstances favorisèrent ce changement, et, cinq mois après la révolution républicaine, Pierre d'Aragon, qui était aussitôt accouru sur les côtes d'Afrique avec une flotte, réussit, par ses intrigues, à se faire nommer roi. C'est du spectacle de cette élection qu'est sortie l'erreur fondamentale de tant d'historiens sur la cause première des vêpres siciliennes. On n'a pas tenu compte de l'intervalle, on a rapproché ces deux évènemens, et, comme le résultat suprême de la révolution démocratique fut le choix d'un nouveau monarque, on en a fait une révolution dynastique, et on a expliqué cette révolution par une conjuration romanesque dont Procida aurait été le héros. La question de date est ici très importante. Ce qui a fait admettre à Gibbon la prétendue conspiration de Procida, c'est précisément un anachro-

(1) *Des Conspirations contre les peuples;* voyez l'édition de Beuchot, t. XLIII, pag. 500.

nisme. Gibbon croit que Pierre d'Aragon était en Afrique au moment où les vêpres siciliennes eurent lieu : dans cette hypothèse, l'opinion qu'il adopte est très vraisemblable, et même la seule vraisemblable. Par malheur, sa chronologie est fautive, et M. Amari démontre que ce fut seulement quatre mois plus tard que Pierre quitta l'Espagne.

M. Amari ne s'arrête pas à la restauration souabe, et poursuit, dans les détails, le tableau de toute cette curieuse période. La guerre en effet qu'avait allumée la vengeance se prolongea avec acharnement pendant vingt années, et eut tour à tour pour théâtre la Méditerranée, la Sicile, la Calabre, l'Espagne; mais, selon l'historien de *la Guerra del Vespro,* les maisons d'Anjou et d'Aragon ne tinrent pas les premiers rôles dans cette lutte acharnée : ce furent bien plutôt la cour de Rome et le peuple de Sicile. Martin IV épuisa les foudres pontificales, les trésors de l'église, le sang des guelfes d'Italie; il déchaîna la France contre l'Aragon, il troubla toute l'Europe. Ses successeurs se trouvèrent engagés dans cette politique d'intrigues et de batailles. Boniface VIII, à la fin, s'y jeta avec tant de violence et de scandales, que la fortune tourna décidément contre lui; il fut forcé de reconnaître l'indépendance de la Sicile et sa monarchie nouvelle. A part la flétrissure qu'il imprime à bon droit aux inutiles cruautés du massacre, l'auteur de *la Guerra del Vespro* accorde une sympathie presque enthousiaste à cette histoire des Siciliens durant la dernière moitié du XIII[e] siècle. M. Amari fait presque de cet âge une ère héroïque : le patriote, je le crains, prend un peu trop ici sur l'historien. Selon l'écrivain italien, cet amour de la liberté, qui avait d'abord fondé une république, ne s'éteignit pas par la restauration de la monarchie souabe; la Sicile obtint peu à peu de nouvelles garanties contre les empiètemens de la royauté, contre les usurpations féodales. Ces efforts persévérans amenèrent, dans l'administration civile comme dans l'ordre judiciaire, des lois excellentes, une organisation digne des meilleures époques. Le droit populaire se conserva dans les assemblées, et, lorsque Jacques d'Aragon eut traité avec les ennemis de la Sicile, ce fut le parlement sicilien qui élut Frédéric pour roi à sa place et qui arracha à la couronne le droit de paix et de guerre. M. Amari voit dans tout cela une sorte de type, un antécédent curieux du gouvernement constitutionnel, et il croit que la tradition des vêpres et de la réforme politique opérée par cette mémorable révolution a traversé cinq siècles et s'entrevoit encore aujourd'hui dans le droit public de la Sicile.

Si chères qu'elles paraissent à l'auteur, nous avons peur que ces idées ne couvrent plus d'une illusion, et que M. Amari ne prenne quelquefois les privilèges municipaux pour les libertés politiques. Il est toujours mauvais de placer son idéal en arrière; l'idéal doit luire au contraire de toutes les clartés de l'avenir. Cela ressemble trop (en un tout autre sens heureusement) à la doctrine historique de M. de Genoude. Dans un pays libre, les théoriciens de la *Gazette* voient au moyen-âge le modèle de toutes les libertés : c'est une perfidie envers la liberté; dans un pays de droit divin, le publiciste sici-

lien oppose au despotisme présent, comme un suprême exemple, les libertés du passé : c'est une malice d'érudit envers le pouvoir absolu. Au fond pourtant, le procédé est le même.

Cette partie systématique est peut-être celle à laquelle M. Amari attache le plus d'importance; mais ce sont là des chimères qui ne tiendraient pas devant une critique détaillée. Le défaut de *la Guerra del Vespro* est celui de tous les livres qui se produisent hors des grands centres littéraires; l'esprit local y a trop laissé son empreinte. Il nous répugnerait d'entrer dans une discussion particulière; mais une remarque pourtant nous frappe : c'est combien, dans l'hostilité continue qui l'entraîne contre la politique des papes, M. Amari oublie que la monarchie aragonaise aussi était, en Sicile, une monarchie étrangère. Je ne voudrais pas assurément prendre à tâche de justifier toute l'histoire temporelle de la cour de Rome; il y aurait un peu trop à faire. Néanmoins M. Amari, malgré sa parfaite bonne foi, ne nous paraît pas avoir toujours rencontré la vraie mesure. En Italie, on en est encore au XVIIIe siècle. Personne ne goûte plus que nous le XVIIIe siècle, personne n'apprécie mieux l'utilité de son œuvre; mais enfin cet esprit-là a fait son temps, et maintenant l'impartialité ne coûte rien à notre indifférence. Béranger disait très bien aux libéraux de la restauration :

On peut aller même à la messe;

nous dirons à M. Amari, ou plutôt à la plupart des modernes écrivains de l'Italie : « On peut être juste, même envers les papes. »

Ces objections générales ne font aucunement tort au patriotisme de M. Amari : le patriotisme, au contraire, en est à la fois l'explication et l'excuse. Ceux même qui n'accorderaient pas leur sympathie à l'esprit philosophique qui a guidé l'auteur s'empresseront de reconnaître tout ce qu'il y a d'utiles recherches et de science réelle dans cette vaste exposition de la révolution sicilienne du XIIIe siècle. M. Amari a le mérite d'avoir le premier, par une judicieuse et ferme critique, écarté tous les faits qui ne sont pas fondés sur le témoignage formel des écrivains contemporains et des documens authentiques. Toutes les sources italiennes et latines ont été soigneusement et scrupuleusement épuisées : des notes nombreuses en témoignent au bas de chaque page, et un appendice étendu a été ajouté, qui contient une foule de pièces importantes et inédites qu'ont fournies à l'estimable écrivain les archives et les manuscrits. Il pourrait y avoir plus d'ordre, plus de sobriété, un style plus élégant dans l'ouvrage de M. Amari; on n'y saurait, en revanche, désirer plus de conscience, plus de résultats nouveaux et frappans. Au roman de la conspiration l'auteur de *la Guerra del Vespro* a substitué, par les textes, un ordre de faits inattendus, une vue tout-à-fait nouvelle dont les historiens devront désormais tenir compte. Cette restitution est véritablement importante, et le souvenir en restera attaché au nom de M. Michele Amari.

La Guerra del Vespro n'était encore connue qu'en Sicile, lorsque parut en France un livre de MM. Possien et Chantrel, intitulé *Vêpres siciliennes* (1). A part deux médiocres chapitres empruntés pour le fond à l'abbé Fleury et à l'*Innocent III* de Hurter, je croyais lire encore M. Amari. Une certaine enluminure néo-catholique, l'éloge à tout prix des papes, me dépaysaient cependant; puis, dans *la Guerra del Vespro,* les notes, les citations, les témoignages de toute sorte abondaient : ici, au contraire, aucune autorité n'était invoquée, et l'on n'avait qu'un texte net et courant comme celui d'Hérodote ou de Tite-Live. C'est à peine, je crois, si quelque obscure compilation d'un faiseur de manuels, M. Émile Le Franc, était invoquée en passant comme une source sérieuse. Le contraste me semblait étrange : le livre était lourd, mal écrit, il s'y rencontrait des fautes de grammaire (*autour* pour *alentour,* etc.); mais, en revanche, il paraissait renseigné, nourri, savant. En confrontant l'ouvrage de M. Amari avec celui de de MM. Possien et Chantrel, tout me fut expliqué, et je reconnus dans le volume français une traduction presque littérale de *la Guerra del Vespro.* Point de préface, aucune indication sur le titre; seulement, dans une note perdue, il est dit qu'on suivra « presque pas à pas une histoire qui vient de paraître en italien. » Quant au nom même de M. Amari, il n'est prononcé qu'une seule fois, et dans le texte. On vient de lui emprunter, sans y presque changer un mot, tout un long chapitre, et on termine cette traduction impudente en disant : « Voici les réflexions de M. Amari sur ce sujet. » Puis viennent deux pages guillemetées. De cette façon, le lecteur ne se doute pas du plagiat. Traduire, abréger, interpoler, mutiler, gâter un livre, et ensuite signer cette œuvre informe de son propre nom, alors qu'on n'y est même pas pour un sixième, le procédé, on l'avouera, est par trop commode. Il suffit de le dénoncer pour en faire justice. M. Amari a été pillé, dépouillé, puis on l'a battu avec ses propres armes. Quand les néo-catholiques se permirent de falsifier, il y a quelques années, l'*Histoire de la papauté,* ils eurent au moins la pudeur de laisser le nom de M. Ranke sur le titre. Aujourd'hui, un badigeonnage de sacristie, une grossière teinte de religion, ont suffi aux maladroits copistes pour qu'ils se crussent propriétaires du monument. Nous doutons que le public accepte cette mauvaise plaisanterie. Ces messieurs savent un peu trop l'italien et pas assez le français.

Ch. Labitte.

(1) 1 vol. in-8°, chez Debécourt, rue des Saints-Pères.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 octobre 1843.

L'attention de l'Europe continue à se fixer avec intérêt sur deux révolutions qui, irréprochables dans leur principe, s'efforcent d'atteindre le but de toute révolution légitime, à savoir la conciliation de la liberté avec l'ordre. En Espagne comme en Grèce, tout ce qu'il y a d'hommes sensés, honnêtes, raisonnables, sent le besoin d'un gouvernement libre, mais régulier, et repousse également les absurdités du despotisme et les folies de l'anarchie.

Les deux pays ne se trouvent pas, il est vrai, dans les mêmes circonstances. L'Espagne, depuis bientôt quarante ans, a subi toutes les catastrophes politiques qui bouleversent profondément un état et peuvent le renouveler ou l'anéantir. Il n'est pas d'essai, si douloureux qu'il puisse être, qui ne se soit fait en Espagne : les plus nobles efforts et les plus folles tentatives, tous les dévouemens et tous les crimes, y ont eu leur jour. Si l'expérience nous est bonne à quelque chose, les Espagnols n'ont certes plus rien à apprendre : leur éducation politique est achevée, et on peut sans témérité espérer que le parti de l'ordre et de la raison est enfin sur le point de prendre définitivement possession du pays.

Les Grecs ne font que de rentrer dans la vie nationale. Entre l'ancienne Grèce et le monde actuel, il y a pour eux un abîme : la chaîne des traditions politiques avait été brisée par le cimeterre ottoman. Réduits, sous le bon plaisir et les caprices d'un Turc, à une administration municipale pleine de vexations et d'intrigues, les Grecs, quelques Fanariotes exceptés, ne savaient plus ce que c'est que le gouvernement suprême et l'administration générale d'un état. Sans le christianisme, ils auraient même oublié ce que c'est qu'une nation. C'est la bannière du Christ qui leur a toujours rappelé que l'étendard de Mahomet n'était pas leur étendard, et qu'au milieu du vaste camp des hordes musulmanes gisait, chargée de chaînes, mais non sans vie, la Grèce chrétienne. Leur résurrection politique n'a pas été entièrement leur œuvre : en venant à leur secours, l'Europe les a pris sous sa tutelle et les a traités, trop ou trop peu, comme des mineurs. Nous disons trop ou trop peu, car, ou il fallait ne pas leur imposer une forme de gouvernement et une dynastie, ou il fallait exiger que le gouvernement et la dynastie se missent en har-

monie avec l'esprit du temps et la situation morale du pays. Quoi qu'il en soit, toujours est-il que les Grecs n'ont pas l'expérience politique des Espagnols. Ils n'ont pas appris à leurs dépens à connaître la vanité de ces chimères que des esprits sans mesure et sans consistance présentent aux nations dans les jours de trouble, et qui ne servent qu'à les détourner pour long-temps de tout ce qui est réel et possible. On aurait donc quelque raison de craindre que les Grecs aussi ne fussent sur le point de commencer ces douloureuses expériences qui égarent toujours les révolutions lorsqu'elles ne les brisent pas. Ce n'est qu'en 1830 que la France s'est enfin reposée dans cette monarchie constitutionnelle, représentative, que les hommes sages et sincères, que les hommes de lumières et d'expérience voulaient organiser quarante ans plus tôt, en 1789. La royauté grecque s'est montrée indolente, inactive; placée entre des conseils opposés, elle a hésité; sous la crainte d'être trompée, d'être poussée au mal, elle n'apercevait pas qu'un mal réel et très grave se réalisait déjà par ses hésitations et ses lenteurs. C'est là le reproche, le seul reproche fondé qu'on puisse lui adresser. Elle n'a pas fait ce que le pays attendait d'elle avec impatience, ce qui, librement fait par elle, aurait été un bienfait pour le pays, pour elle une force.

Ce que n'ont pu obtenir les conseils de ses vrais amis et les insinuations, malheureusement trop faibles, de la France et de l'Angleterre, la nation l'a obtenu promptement, brusquement, par une manifestation éclatante. Au lieu de proposer, la royauté n'a pu qu'adhérer; au lieu d'offrir, elle a consenti à la demande irrésistible du pays. C'est assez pour tous : pour le roi, qui a sans doute compris que la résolution est nécessaire au gouvernement de l'état; pour la Grèce, qui peut compter sur la probité et la loyauté de son jeune monarque. Nous oserions presque ajouter que les qualités du prince ne sont pas la seule garantie qu'ait le pays du scrupuleux accomplissement de la promesse royale. Cette même difficulté de passer d'une situation à une autre, d'assumer la responsabilité morale d'une grande mesure, cette même propension pour ce qui existe par cela seul qu'il existe, servira à consolider la révolution comme elle a servi à la faire éclater. Le roi ne voudra pas plus courir les hasards d'une contre-révolution qu'il ne voulait aller au-devant des difficultés et des débats du gouvernement représentatif. Les évènemens l'auront, nous aimons à le croire, rendu plus actif et plus résolu; mais il n'est pas dans sa nature d'être aventureux et téméraire. Le sort de la Grèce dépend donc entièrement des dispositions morales du pays. Si le pays ne voit dans les faits du 15 septembre qu'un de ces moyens extraordinaires, périlleux, qu'une dure nécessité rend quelquefois légitimes, mais qu'on ne pourrait renouveler sans tout bouleverser et tout briser, le but se trouvant atteint, la révolution est finie, la légalité constitutionnelle commence, et avec elle ce gouvernement de discussions, de débats, de transactions, qui est le gouvernement des nations libres et progressives. Si la Grèce, au contraire, ne se représentait les faits du 15 septembre que comme une première bataille livrée au trône par les opinions anti-monarchiques et gagnée par elles, la révolution, loin d'être terminée, ne ferait que commencer sous les plus tristes aus-

pices, et non-seulement la liberté et l'ordre se trouveraient compromis en Grèce, mais l'existence même, la nationalité du pays.

Ce sont là les espérances mal déguisées des ennemis de ce nouvel état comme de toute liberté. Ils attendent avec une cruelle impatience le moment où ils pourront proclamer que la Grèce a forfait à la paix de l'Europe, et qu'elle ne mérite pas de voir son nom figurer sur la liste des nations. État factice, disent-ils, création éphémère d'une philantropie rêveuse, faudra-t-il tout compliquer, tout risquer, et peut-être aussi tout ébranler en Occident et en Orient, pour seconder les fantaisies de quelques milliers d'hommes vaniteux et turbulens?

D'un autre côté, les amis de la Grèce, ses amis les plus sincères et les plus dévoués, ne sont pas sans quelque crainte. Les exemples d'une révolution sachant se contenir et se consolider sont si rares! Et les Grecs, ajoutent-ils, sont si vifs, si inexpérimentés, si mobiles! Et leurs ennemis, ouverts ou cachés, si nombreux, si actifs, si puissans! Il faudrait que les Grecs sussent résister à la fougue de leurs passions et aux perfides instigations d'un faux zèle et d'une feinte amitié! Résister à la fois aux entraînemens de leur vive imagination et aux impulsions du dehors! Dompter leur caractère et déjouer les intrigues! La besogne est rude, la tâche compliquée; comment ne pas craindre quelque faute irréparable, quelque déplorable égarement?

Il ne serait pas d'hommes sérieux de considérer ces craintes comme absolument chimériques : elles ne sont pas sans quelque fondement. Toutefois l'espérance l'emporte dans notre esprit, et nous aimons à penser que nous ne sommes pas sous les illusions d'une affection sincère pour la Grèce régénérée. Nous ne désespérons certes pas de l'Espagne; mais tout en reconnaissant que les Grecs ne sont entrés que d'hier dans l'arène si périlleuse de la politique moderne, et qu'ils n'en ont pas retiré tous les enseignemens qui sont déjà acquis aux Espagnols, nos espérances sont également vives à l'endroit de la Grèce. Les Grecs possèdent à un degré éminent les deux qualités nécessaires à une bonne conduite dans les momens critiques et difficiles, l'activité et la sagacité. Ils démêlent à merveille les périls dont ils sont entourés, et leur enthousiasme est loin d'être aveugle et chimérique. Ils ont, avec l'ardeur des hommes du midi, le calme impassible du génie oriental. La politique du Phanar, cette politique si habile, si déliée, est rentrée dans ses foyers, au service de son pays. Nous croyons que, dans les temps de crise, en présence du danger, on peut compter sur la prudence et l'habileté des Grecs. Peut-être n'inspirent-ils pas la même confiance pour les temps calmes et ordinaires. C'est alors que leur esprit inquiet et mobile peut se donner libre carrière; c'est alors qu'on pourrait peut-être redouter le goût désordonné des innovations et un certain penchant pour les rêveries politiques; c'est alors aussi que la corruption et l'intrigue pourraient retrouver les chemins que leur avait jadis frayés l'or de Philippe de Macédoine.

Quoi qu'il en soit, nos espérances dans ce moment sont fortifiées par deux circonstances particulières et d'un grand poids à nos yeux.

D'un côté, il paraît certain que la France et l'Angleterre sont parfaitement d'accord sur la question grecque. Sir Édouard Lyons et M. Piscatory tiennent à Athènes le langage et la conduite de deux amis sincères de la Grèce, de la Grèce monarchique et constitutionnelle. S'ils n'ont pu, faute de pouvoirs et d'instructions suffisantes et par les irrésolutions de la conférence de Londres, qui ne trouvait de paroles énergiques que pour la question d'argent; s'ils n'ont pu, disons-nous, faire prévenir la révolution par des concessions royales, ils peuvent du moins contribuer par leurs conseils à maintenir la révolution et la royauté dans les limites que la raison et la prudence leur imposent. C'est un grand point que l'accord à Athènes de l'Angleterre et de la France sur le terrain de la monarchie représentative et de la légalité constitutionnelle. C'est la meilleure réponse aux bruits perfides qu'on ne manque pas de répandre dans le but de diviser les Grecs et de les mettre aux prises entre eux. On cherche à insinuer que, la révolution étant l'œuvre des *napistes*, du parti russe, des partisans de Capo-d'Istria, les partis anglais et français ont été surpris, qu'ils seront les victimes du mouvement auquel ils applaudissent. En vérité, l'artifice est trop grossier; il n'est pas fait pour tromper les Grecs. Ce qu'on voudrait par ces insinuations malveillantes, c'est de pousser les Grecs au désordre et à la guerre civile. Quel bon prétexte pour effacer la Grèce de la liste des nations et en faire une province vassale, à l'instar des malheureuses provinces danubiennes! Mieux vaudrait pour les Grecs être Turcs, complètement Turcs; l'aspect de l'avenir serait moins sombre. Que les Grecs ne l'oublient pas : il a pu y avoir des partis en Grèce; lorsque, tout en désirant vivement la liberté, ils n'ont pu l'obtenir, les esprits se fourvoient; tous les moyens leur paraissent bons, toutes les ressources légitimes. Une fois la liberté obtenue, il n'y a plus que deux partis, le parti de ceux qui veulent la maintenir, et le parti de ceux qui cherchent à la ruiner au profit d'un intérêt quelconque. D'où qu'ils viennent, que tous les amis d'une liberté régulière se donnent la main; ils sont le pays. S'il est au contraire des hommes qui se séparent d'eux, quelque nom qu'ils portent, quelque drapeau qu'ils arborent, qu'ils marchent au despotisme ou au désordre, peu importe; ces hommes sont des traîtres : il ne faut rien avoir de commun avec eux. Mais il n'est pas toujours facile en politique de distinguer ses amis de ses adversaires. Souvent des hommes tendant absolument au même but se repoussent avec un acharnement déplorable, par cela seul que leurs opinions diffèrent sur quelque moyen secondaire, et on voit ces mêmes hommes ouvrir leurs rangs, avec une confiance qui serait ridicule si elle était sans danger, à l'hypocrisie et à la trahison. Ayons la confiance que le peuple grec saura mettre à profit sa sagacité naturelle et distinguer, surtout dans les élections, ses vrais amis des imposteurs qui voudraient le voir s'égarer et des fous qui le mèneraient à sa perte.

Au surplus, il a déjà donné des preuves de la rectitude de son jugement. Maurocordato absent (il était à Constantinople) a appris, en entrant au Pirée, son élection à Missolonghi. Ceci nous amène au second fait particulier qui fortifie, disions-nous, nos espérances. Nous voulions parler du retour en Grèce, sans doute pour y prendre une large part aux affaires de leur pays, de Mau-

rocordato et de Coletti. L'union de ces deux hommes peut être d'une utilité inappréciable à la Grèce. Formés à la vie politique et aux pratiques constitutionnelles, Coletti à Paris, Maurocordato à Londres, connaissant à merveille l'un et l'autre les conditions de la monarchie représentative, l'état de la Grèce, les dispositions de l'Europe, ils apporteront à leurs compatriotes les conseils de l'expérience, un esprit résolu et prudent, et la mesure de toutes choses. Ils sont l'un et l'autre deux amis sincères, dévoués, de leur pays et de la liberté régulière. Ils ont fait leurs preuves; la Grèce les connaît et les attend. La mâle énergie, le coup-d'œil ferme et juste, l'esprit élevé et simple de Coletti, pourront s'allier à merveille aux formes plus souples, à l'instruction plus variée, au caractère plus conciliant de Maurocordato. Ces deux hommes séparés, ils se paralyseraient réciproquement; unis ils se compléteront l'un l'autre et donneront aux hommes sensés et modérés de leur pays un appui inébranlable. C'est par la forte organisation du parti modéré qu'on parviendra à calmer l'effervescence publique et à contenir les esprits désordonnés. Bonne-foi dans la royauté, modération dans le pays : là est le salut de la Grèce. Tout serait perdu sans cela, car ce n'est pas avec des baïonnettes étrangères qu'on fonde les institutions d'un pays libre. On dit que le roi de Bavière demande pour son fils les secours de la conférence de Londres. Mieux aurait valu donner à son fils de sages conseils avec l'autorité morale d'un père et en temps utile; mieux aurait valu rappeler tous ces Bavarois dont la présence irritait les Grecs sans rien ajouter à la force du roi.

Du reste, quelles que soient les instances de la Bavière, nous sommes convaincus que la Grèce, tant qu'elle demeurera dans les limites de la liberté constitutionnelle, ne sera l'objet d'aucune mesure violente, qui ne serait propre qu'à l'humilier ou à l'irriter. Sans doute la révolution grecque déplaît aux puissances du Nord : à la Russie, parce que le gouvernement constitutionnel peut développer les forces, l'énergie du royaume grec, et offrir un modèle séduisant à toutes les provinces chrétiennes de l'empire turc; à la Prusse et à l'Autriche, par cela seul qu'elle est une révolution. Les hommes d'état et les diplomates sont, un grand nombre d'entre eux du moins, de singuliers logiciens. Ils s'évertuent à maintenir les prémisses et regimbent contre les conséquences. Vous voulez retarder le plus possible les révolutions des états secondaires, le renversement de ces gouvernemens qui n'ont ni force morale ni force matérielle. Ordonnez donc à ces princes, qui ne sont en réalité que vos préfets, de bien administrer ces pays; ne leur permettez qu'un despotisme éclairé, mesuré, tolérable. Vous leur mettez la bride sur le cou, vous êtes témoins impassibles de leurs erreurs et de leurs excès; on dirait que vous les voulez montrer à vos peuples comme les Spartiates montraient à leurs enfans les Hilotes pris de vin, et ensuite vous bondissez de colère lorsqu'une émeute vient à éclater, lorsqu'une révolution s'accomplit dans l'un de ces états. C'est trop. Prétendre que les peuples supportent aujourd'hui sans murmures, sans résistance, non-seulement un gouvernement absolu, mais une administration impuissante, tracassière, incapable, est une pensée étrange, un anachronisme sans excuse. Il n'y a plus, de nos

jours, un pays en Europe où l'on puisse impunément oublier toutes les règles d'une bonne administration et blesser le peuple à la fois dans ses intérêts moraux et dans ses intérêts matériels.

Ce qui se passe dans les états du pape, les troubles sans cesse renaissans des légations et des marches ont pour cause principale la mauvaise administration du pays. Il y a dix ans, l'Autriche et la France étaient intervenues à main armée; l'Autriche occupait Bologne, la France Ancône. Si au lieu de ne voir dans cette occupation qu'une mesure de précaution, elles avaient voulu s'en faire un moyen d'assurer la paix des états pontificaux et de prévenir des troubles qui pourraient un jour compromettre le repos de l'Europe, l'Autriche et la France se seraient franchement réunies, non pour conseiller au pape de prendre à sa solde des Suisses, mais pour lui représenter que, la déplorable administration de ses états les exposant sans cesse à des agitations qui sont un danger pour tous, l'occupation ne cesserait que lorsqu'un meilleur ordre de choses, un gouvernement raisonnable, serait fondé dans le pays. On n'a rien fait de pareil: on a quitté les états du pape sans rien obtenir, et voilà que tout recommence; aujourd'hui les troubles, demain peut-être l'occupation et les embarras politiques qui en seront nécessairement les conséquences. On dit que Rome a déjà demandé un secours autrichien; on ajoute que notre gouvernement lui a signifié, par une note, qu'une intervention autrichienne serait suivie d'une intervention française. Nous n'affirmons point des faits qui ne sont pas formellement à notre connaissance; mais nous savons, comme tout le monde, qu'il ne serait pas moralement possible que les Autrichiens occupassent encore une fois les légations sans que le drapeau français flottât de nouveau dans une partie quelconque des états du pape. L'évacuation d'Ancône a été conditionnelle, et nous ne connaissons pas d'administration en France qui pût fermer les yeux sur une nouvelle occupation des états du pape par l'Autriche.

D'ailleurs, tous les gouvernemens italiens sont intéressés à ce que Rome prenne enfin quelque souci du bien-être de ses peuples, à ce qu'elle remplisse les promesses de 1831, car les agitations des états romains compromettent la sécurité de tous ces gouvernemens.

Les cortès ont commencé en Espagne leurs opérations, et rien n'autorise, jusqu'ici, à révoquer en doute le succès du parti parlementaire. Les partis extrêmes et les intrigans trouveront sans doute quelques représentans dans les cortès; mais dussent-ils, ces opposans, se réunir tous contre le gouvernement, il ne semble pas qu'ils puissent former une majorité. Ils rendront peut-être les débats difficiles, longs, violens : il faut s'y résigner; l'essentiel est que le résultat ne soit pas douteux. La violence de l'opposition aura l'avantage de resserrer de plus en plus les liens du parti gouvernemental. Ce qui importe, c'est que la question de la majorité de la reine soit décidée sans retard. C'est le seul moyen de couper court à une foule d'intrigues et de combinaisons de bas étage. Aujourd'hui, en présence d'un gouvernement provisoire, qui est et qui n'est pas, et qu'on ne sait pas trop comment qualifier, on conspire à son aise, et pour ainsi dire sans crainte et sans remords. Une fois que

Isabelle aura saisi le pouvoir, il faudra opter, opter nettement entre la fidélité et la trahison. Nous sommes convaincus que cela seul calmera plus d'un esprit et désarmera plus d'un rebelle. C'est une porte honorable ouverte au repentir, surtout si la proclamation de la majorité est suivie, comme cela paraît naturel, d'une amnistie générale.

Les affaires de Barcelone et de Saragosse, si déplorables qu'elles puissent être, n'ont pas une grande importance politique. Ce sont évidemment des maladies locales. Tout en regrettant les malheurs dont ces troubles sont la cause, nous croyons qu'ils sont plutôt utiles que nuisibles à l'avenir de la monarchie constitutionnelle. C'est le dernier effort, l'effort désespéré d'une faction que l'expérience seule pouvait convaincre de son impuissance. Les factions qui en veulent à l'ordre social, et avec lesquelles en conséquence on ne peut pas transiger, ne rentrent dans le silence et dans l'obscurité que lorsqu'elles ont livré leur dernière bataille, brûlé leur dernière cartouche, et acquis à leurs dépens la certitude que la société est plus forte qu'elles.

Les affaires d'Irlande ont tour à tour déconcerté beaucoup de prédictions. Pendant quelque temps, à voir ces immenses *meetings*, ces discours à la fois ardens et prudens du grand libérateur, on a cru qu'il s'agissait pour l'Angleterre d'une tentative de révolution irlandaise. L'Irlande, disait-on, sera certainement vaincue dans la lutte qu'elle ose entreprendre contre l'Angleterre; mais il y aura une lutte. Comment penser, en effet, que de pareilles foules pouvaient être impunément agitées? Comment s'imaginer que des passions telles que le patriotisme, la haine, la vengeance, la pauvreté, la famine, pouvaient être excitées et attisées sans que jamais le feu prît aux poudres, sans que jamais la chaudière fît explosion? C'est pourtant ce qui a eu lieu : l'habile mécanicien connaît bien sa machine; il sait jusqu'à quel degré elle peut être chauffée sans danger. Il lui a donc fait produire force bruit et force fumée; mais il a empêché l'explosion. Il y a eu cependant pour O'Connell, il faut l'avouer, une heure critique: c'est le moment où il a fallu, en quelques heures, empêcher la réunion du grand *meeting* de Clontarf. Le gouvernement anglais, après avoir long-temps hésité ou long-temps attendu, s'est décidé tout à coup à interdire la réunion des *meetings*, et il a pris ses mesures avec cette hardiesse et cette énergie qui le caractérisent. Partout des troupes, des armes, des préparatifs de guerre. La bataille semblait offerte. L'Irlande allait-elle l'accepter? La guerre civile allait-elle commencer? De ce côté-ci de la Manche, nous eussions parié pour la guerre civile. Comment reculer, en effet, après s'être tellement avancés? Mais O'Connell entend le courage comme l'entendait l'Ajax d'Homère, qui reculait quand il se sentait le plus faible; il a le courage qui cherche le succès : il n'a pas le courage du point d'honneur. Il a reculé, et l'Irlande tout entière a reculé avec lui. Jamais, selon nous, il n'y a eu un signe plus expressif de la puissance d'O'Connell que d'avoir pu, en quelques heures, licencier les bataillons innombrables qu'il avait appelés, et d'avoir montré que personne en Irlande n'osait être plus courageux ou plus téméraire que lui-même.

Ce que c'est que d'avoir fait des révolutions et des émeutes! Ce que c'est

que d'avoir foi à l'empire de la force! Nous avions conclu volontiers à une révolution irlandaise, en voyant l'agitation de l'Irlande, quoique notre bon sens nous avertît que le succès de cette révolution était impossible. Aussitôt que nous avons vu le gouvernement anglais prendre d'énergiques mesures de répression et O'Connell céder à ces mesures, sans oser essayer la moindre résistance, nous avons conclu tout aussi précipitamment que tout était fini en Irlande, et que le rôle du grand agitateur était terminé. Il n'en était rien. L'agitation n'avait pas amené la révolution; la répression n'a pas arrêté l'agitation. Que d'échecs pour la logique!

Le premier acte du drame que joue O'Connell en Irlande s'est terminé par l'interdiction du *meeting* de Clontarf, vrai coup de théâtre qui a donné à tout une face imprévue, qui a mis sur le front d'O'Connell une sueur d'angoisses, car il était perdu, et l'Irlande avec lui, si le sang touchait au sang, si un coup de fusil partait, si un cadavre anglais ou irlandais était emporté du champ de la réunion. Il n'en a rien été : Dieu en soit loué! et personne n'a dû dire ce *Te Deum* avec plus d'émotion et de joie qu'O'Connell.

Maintenant commence le second acte, qui sera, nous le croyons, moins intéressant, moins pompeux que le premier. La scène ne se passera plus en plein air et sous ce ciel qu'O'Connell a fini aussi, Dieu me pardonne, par nous faire croire brillant et beau, sous le ciel de la *verte Erin*. Nous n'aurons plus pour acteurs des milliers d'hommes qui, comme un chœur gigantesque, chantent les promesses de la délivrance prochaine : nous quittons, pour ainsi dire, le théâtre romantique pour le théâtre classique; nous rentrons dans le cabinet; nous serons dans les clubs, dans les tribunanx; nous entendrons plaider; nous attendrons le verdict des jurés. Mais ne vous laissez pas duper par l'appareil de cette procédure; ne croyez pas que hors du tribunal et hors de la salle où délibère le jury, il n'y ait rien. L'agitation continue; elle a changé d'allures, elle a d'autres procédés, elle a le même but, elle a la même efficacité.

O'Connell et l'Irlande ont donc leur but? dira-t-on; ils veulent donc faire et ils font réellement quelque chose? Oui, selon nous, cette agitation n'est ni stérile ni inefficace. On se trompe quand on en attend trop, on se trompe quand on en attend trop peu.

L'Irlande ne sera jamais pour l'Angleterre une révolution et une guerre civile. Que sera-ce donc? Ce sera, et pour long-temps encore, un embarras et une difficulté. Vaincue et soumise depuis long-temps, elle n'a pas la force de secouer le joug de l'Angleterre; mais elle peut s'agiter, et cette agitation peut être plus ou moins grande, et par cela même plus ou moins embarrassante pour l'Angleterre. A Dieu ne plaise que nous voulions dire que l'Angleterre, la veille du *meeting* de Clontarf, voulait changer en une courte et décisive guerre civile l'embarras permanent que lui cause l'Irlande! Assurément, elle en aurait fini plus vite de cette manière. C'est ce qu'O'Connell a parfaitement compris. Il s'est bien gardé d'aller au-delà de l'agitation, c'est-à-dire au-delà de la force de l'Irlande. Il a reculé devant l'Angleterre pour rester dans les limites du mal qu'il peut lui faire, sans se laisser tenter un instant par l'espoir du mal qu'il ne peut pas lui faire; et quand il prodigue aujour-

d'hui à l'Irlande ses conseils de modération, quand il lui dit tous les matins et sous toutes les formes : Soyez calmes, soyez pacifiques, cela veut dire tout simplement : Restez un embarras pour l'Angleterre, mais ne devenez jamais pour elle une guerre civile. Comme embarras et comme difficulté, vous êtes puissans; vous êtes invincibles; comme guerre civile, vous ne durerez pas une heure. Trois salves donc d'applaudissemens pour notre gracieuse reine Victoria!

Mais le rappel! mais le parlement irlandais! Mots de guerre, consignes d'un jour de bataille. Que risque d'ailleurs l'Irlande à s'agiter? Sera-t-elle plus pauvre, plus affamée? C'est impossible. L'Irlande est souvent restée calme et tranquille. Qu'a-t-elle obtenu? Rien! Elle a eu de la vertu en pure perte. Aujourd'hui qu'elle gêne et embarrasse l'Angleterre par son agitation permanente, elle obtiendra quelque chose, peut-être pour les prêtres catholiques une plus juste répartition des biens de l'état ou de l'église protestante, pour les fermiers une diminution de charges, pour le peuple en général une administration plus irlandaise et plus sympathique. L'Irlande est avec O'Connell comme un malade avec un médecin quelque peu charlatan qui dit : — Je vous guérirai radicalement de vos maux; de faible, je vous ferai fort; de vieux, je vous ferai jeune. — Le médecin ne tient pas toutes ses promesses; mais s'il fait vivre le malade en paix avec son mal, s'il allége ses souffrances, si du paralytique il fait seulement un boiteux, il sera béni et récompensé. L'Irlande ne peut que gagner à la conduite que lui perscrit O'Connell; voilà ce qui la soutient, voilà ce qui fait la force d'O'Connell. Nous ne disons pas que l'Irlande se rende un compte exact de sa situation, et qu'elle s'entende avec O'Connell pour jouer la comédie du rappel; nous ne disons pas qu'elle surfasse avec préméditation et par calcul : non! mais elle sait d'où elle vient, c'est-à-dire de la plus effroyable misère, et si elle ne sait pas où elle va, c'est souvent, selon Cromwell, le moyen d'aller loin. Elle sait enfin, pour tout dire d'un mot, qu'elle n'a rien à perdre et quelque chose à gagner.

O'Connell, avant l'interdiction du *meeting* de Clontarf, n'avait guère plus rien à faire, sinon un autre *meeting*, puis un autre, et ainsi de suite jusqu'à l'épuisement de ses inépuisables poumons, car il ne voulait pas aller jusqu'à l'insurrection. O'Connell accusé, plaidant sa cause, discutant la légalité des mesures prises par le gouvernement, trouve une nouvelle forme à donner à l'embarras permanent que l'Irlande cause à l'Angleterre. Aussi, pour se faire à son nouveau rôle et pour préparer ses plaidoyers et ses controverses juridiques, il change quelque peu son langage. L'orateur redevient avocat; il n'a jamais songé à démembrer l'empire britanique, il proteste hautement, et sincèrement nous le pensons, contre une pareille imputation : il veut seulement que les intérêts de l'Irlande soient traités par une administration irlandaise. Il y a dans le langage d'O'Connell bien des contradictions, nous le reconnaissons; mais le peuple pardonne aisément à qui manque à la logique de l'école, pourvu qu'on ne manque pas à la logique des passions et des intérêts populaires. Or, O'Connell ne manque pas à cette logique-là. O'Connell n'est donc pas fini; il est rentré seulement un instant dans la coulisse pour changer de costume.

A l'intérieur, la politique attend les chambres, qui seront, dit-on, con-

voquées pour le 26 décembre. Que fera le ministère? Quelles sont les mesures qu'il proposera aux chambres? Sur quel point sera-t-il accusé par l'opposition? Qui fera de l'opposition ? Tout le monde en fera-t-il un peu, selon le temps et l'occasion, pour remplacer l'ancienne opposition, qui tombe peu à peu en défaillance? On ne peut faire aucunes conjectures sur ces divers points. Ce qui est certain, c'est que le ministère abordera les chambres au milieu d'un grand repos des esprits; on croirait même volontiers qu'il aurait plutôt à lutter contre le calme que contre la tempête. L'opinion publique ne paraît pas disposée à s'émouvoir aisément; on a beaucoup parlé des fortifications : elle ne s'en est pas souciée. M. de Lamartine a fait un brillant manifeste d'opposition: l'opinion publique ne s'est pas remuée davantage; elle eût même mieux aimé, nous en sommes persuadés, que l'illustre poète, au lieu d'un manifeste politique, nous donnât quelqu'une de ces belles poésies qu'il faisait autrefois. Cela eût été un plus grand évènement. M. de Lamartine, nous le disons à regret, représente en ce moment en France ceux qui veulent faire de la politique quand il n'y a pas de quoi. Comment faire boire ceux qui n'ont pas soif? dit un vieux proverbe; c'est là le problème que M. de Lamartine essaie en vain de résoudre. Pendant long-temps, nous avons entendu des gens d'esprit prétendre qu'il ne fallait plus faire de politique; la manie politique perdait tout: « Faisons des affaires, disaient-ils, et laissons la politique. » Inutiles prédications. Comme il y avait des questions politiques à résoudre, l'opinion publique continuait à s'occuper de politique. Aujourd'hui, il y a peu de questions politiques à résoudre; aussi le pays fait ses affaires, et c'est en vain que M. de Lamartine lui prêche sa politique. Pourquoi M. de Lamartine épuise-t-il son talent en anachronismes ? Pourquoi vouloir refaire, en 1843, ce qui s'est déjà fait en 1832 et 1833? Pourquoi donner de nouvelles éditions des vieilles passions des premiers jours de la révolution de juillet? Les brillantes préfaces que M. de Lamartine met à ces éditions ne les rajeunissent pas suffisamment. On lit la préface, mais on laisse le livre. M. de Lamartine est de taille à être auteur et non éditeur; mais pour être auteur en politique, il faut, même aux plus grands génies, il faut un collaborateur : ce collaborateur, c'est tout le monde, c'est l'opinion publique, personne ne peut se passer de son concours. Qu'il attende donc l'occasion; elle viendra s'il sait l'attendre. Elle lui est venue en 1839, quand il a combattu à la tête du parti conservateur.

Quand nous disons qu'il n'y a guère en ce moment de questions politiques, nous nous trompons : il y en a une fort grave et fort sérieuse qui grossit tous les jours, et qui n'est pas moins une question sociale qu'une question politique; nous voulons parler de la lutte qui, il y a quelques mois encore, pouvait s'appeler la lutte entre le clergé et l'Université, et qui aujourd'hui est devenue la lutte entre l'église et l'état. Nous verrons comment le gouvernement saura la résoudre.

V. DE MARS.